Il était une fois à Ouahigouya

Patricia Bourcillier

STEINHAUSER VERLAG

Patricia Bourcillier

Il était une fois à Ouahigouya

Patricia Bourcillier

Il était une fois à Ouahigouya

Steinhäuser Verlag

Dans ce récit, j'ai conservé les noms propres des personnes et des lieux pour rester fidèle à l'authenticité des événements, cela bien entendu avec l'accord du fils et des membres de la famille de Ouahigouya.

www.hiv.net/ouahigouya

ISBN 978-3-910263-30-7

Amazon : https://www.amazon.com

V08 – 1 juillet 2024

© Steinhäuser Verlag & Bourcillier 2024

À la mémoire de Moussa

Et en hommage à la famille Nacambo

Le voyage est comme une porte à travers laquelle on sort de la réalité pour pénétrer une réalité inexplorée qui semble un rêve.

Guy de Maupassant

Ouahigouya, Septembre 1977

Haute-Volta 1977

En pleine expansion du fondamentalisme religieux qui défigure l'islam, il me paraît opportun de constituer une sorte de mémoire-souvenir, fût-elle subjective, de la réalité des faits quotidiens de ce monde fascinant qu'était alors à mes yeux le « pays mossi » ; un monde essentiellement rural où il n'y avait pas de place pour l'extrémisme islamiste, le djihadisme. Il y a de cela des années et des années… lorsque le Burkina Faso[1] était encore la Haute-Volta. Et que les voyages formaient la jeunesse, changeaient la vie, loin de tout exotisme superficiel.

Pour moi, la Haute-Volta fut une découverte essentielle. Car, là-bas, la vie se construisait par l'épreuve du dialogue, du don et de la réception. Ce qui comptait, c'était d'être unis dans un monde où la piété s'exprimait d'abord par la générosité envers autrui, avant même d'être une relation avec le divin. Aussi cette expérience marquante de l'étrangeté et de l'ailleurs s'est-elle inscrite, comme toutes les véritables rencontres, au plus profond de moi pour toujours.

Aujourd'hui encore, j'entends mes anciens copains de faculté, venus du Burundi et de l'Ouganda pour

[1] Baptisés ainsi en août 1984 sous le régime de Thomas Sankara. Du mooré *burkina* (« intègre ») et du dioula *faso* (« patrie »).

étudier en Allemagne, me demander sur un ton agressif et inquisitoire ce que j'allais faire en Afrique. J'en étais restée bouche-bée. Ils connaissaient mes lectures, ma prédilection pour Frantz Fanon et mon goût pour la littérature africaine francophone, savaient que je caressais le projet d'y consacrer une thèse de maîtrise sur la situation de la femme dans le roman de l'Afrique de l'Ouest ; nous partagions les mêmes bancs de la faculté des Lettres de Cologne, les mêmes difficultés linguistiques, la condition d'étudiant étranger. Pour la première fois, j'avais la désagréable impression qu'ils me renvoyaient à une « blanchité » qui n'était pas mienne, mais de ceux qui les avaient colonisés.

Néanmoins, poussée par ma soif de connaître l'Afrique, je ne voulais pas laisser passer la chance de pouvoir faire une demande de bourse pour la partie francophone ! Seulement voilà : les bourses octroyées par la *Kübel Stiftung* ou Fondation privée Kübel étaient exclusivement destinées aux étudiants allemands – en médecine, agronomie et ingénierie – alors que j'étais française et étudiante en Lettres. Il me fallait donc user d'un subterfuge pour l'obtenir. L'idée m'est alors venue de présenter la demande au nom de mon mari, qui était, quant à lui, bel et bien allemand et étudiant en médecine. C'est ainsi que la bourse lui fut attribuée.

Pour une seule personne, le montant était plus que suffisant, mais pour deux il suffirait à peine pour payer un loyer et de quoi se nourrir convenablement ; d'autant plus que la moitié de la somme serait dépensée pour mon billet d'avion. Mais qu'importe l'argent,

me suis-je dit alors, déterminée que j'étais à aller voir sur place comment était la réalité des vies que je ne connaissais que par les œuvres littéraires étudiées à la fac et les récits des camarades d'études qui avaient grandi en Afrique.

Cela me coûta un certain effort pour convaincre mon mari de présenter un projet, puis de participer à tous les séminaires préparatoires auxquels la *Kübel Stiftung* le conviait. Mais, au final, la curiosité l'emporta sur la réticence. À la seule condition, cela allait de soi, que je pusse prendre part aux cours comme auditeur libre, puisque c'était sur mon initiative qu'il avait obtenu la bourse.

Après mûre réflexion, nous portâmes notre choix sur la Haute-Volta. C'était un pays très pauvre, peu convoité et, en ce temps-là, sans grand intérêt sur le plan touristique. Un atout, de notre point de vue, pour nouer des contacts. Il m'avait semblé qu'en faisant un peu de recherche sur la médecine traditionnelle, qui se fondait sur une approche psychosomatique du malade, selon la devise africaine « il ne sert à rien de soigner les corps si l'on ne soigne pas les âmes », et l'utilisation de plantes et d'herbes médicinales provenant de leur savane et de leurs forêts, cela nous aiderait à mieux comprendre le pays.

De la Haute-Volta, nous ne savions presque rien sinon que le président était Ababoubacar Sangoulé Lamizana, un ancien militaire de l'armée française, passé par l'Indochine et l'Algérie ; que celui-ci avait doté le

pays, en 1970, d'une constitution plus libérale et d'une deuxième République ; qu'en 1974, il avait instauré un nouveau régime militaire, s'alignant sur le courant de pensée partout en vogue en Afrique qui prônait, en réaction à l'époque coloniale, le retour à un régime de parti unique ; qu'en 1975, il avait fait entrer le pays dans une nouvelle période militaire appelée « Renouveau national » ; et qu'en fin de compte, aucun changement n'avait été constaté et que ne cessait de se développer parmi la population une atmosphère de mécontentement et de désillusion.

Où était la justice sociale dans une société qui permettait aux gros commerçants de profiter de la disette pour s'enrichir en stockant les grains de millet et de sorgho qu'ils achetaient et revendaient plus cher au grand marché, contraignant dans le même temps ceux qui l'avaient récolté à la sueur de leur front à se débattre dans une extrême misère ? Le gouvernement avait eu beau chercher à calmer les protestataires, la révolte sourdait. De tant de maux qui accablaient ce temps, la pauvreté était encore le plus lourd. Face à l'égoïsme et la corruption d'une partie des nouvelles classes dirigeantes, principalement constituées à partir des cadres des administrations et de l'armée, toute une jeunesse désœuvrée, sans travail ni moyens de subsistance, criait haut et sans fard ce qui se déroulait dans le pays, estimant que seule une révolution socialiste serait à même de satisfaire leurs aspirations au développement et de les faire entrer dans le monde moderne avec leur univers propre.

Première partie

Ouagadougou

« Une personne sans rêve est comme une graine sans germe. »
Boubakar Sadou Ly

« Personne ne peut, en courant, dépasser son ombre. »
Proverbe mossi

1

On est dans la dernière semaine du mois de juillet. Nous prenons l'avion pour la première fois. En ce temps-là, il n'y avait pas de vol charter pour la Haute-Volta ; il nous fallait voyager avec Air France. Je suis dans ma vingt-cinquième année ; toi dans ta vingt-quatrième. Pour tout bagage, un unique sac cabine défraîchi que nous a prêté une amie et un paquet de médicaments que tu dois remettre au médecin de l'hôpital lors de ton stage. Le sac ne contient que le strict nécessaire : un complet veston bleu roi pour toi, le seul que tu aies, quelques slips et vêtements légers, une paire de sandales légères pour chacun. Pour un séjour de trois mois, cela devrait suffire.

J'ai gardé de cette traversée aérienne un souvenir vague, presque effacé. Mais jamais je n'ai oublié le souffle du vent chaud sur mon visage à la descente de l'avion. Ni du reste la puissance de cette odeur âcre si particulière de la poussière rouge qui flottait dans l'air et montait de la vieille terre, s'insinuant dans chaque

pore de la peau avant même que l'on prenne conscience de sa présence.

Au-dessus de nous, le ciel est blanc, laiteux, tout plein encore de songe. Un expert allemand du DED[2], un dénommé Kossack, nous accueille dans le hall de l'aéroport de Ouagadougou. L'homme a été chargé de nous trouver, pour quelques nuits, un petit hôtel sans prétention en attendant que nous trouvions de quoi nous loger à moindre coût.

Kossack conduit le puissant pick-up à tombeau ouvert sur la route cahoteuse qui mène au cœur de la ville, soulevant du sol des volutes de poussière suffocante. Je tressaute sur la banquette arrière à cause des secousses qui ébranlent le véhicule, jusqu'à ce que les embouteillages et la cohue des gens, des voitures, des charrettes le ralentissent. Kossack parle… parle et parle encore, mais je n'entends pas ce qu'il dit, concentrée que je suis sur ce qui se déroule au dehors. Je m'étonne et m'émerveille de l'adresse avec laquelle les femmes balancent de larges corbeilles sur la tête en bordure des rues encombrées de motocyclettes pétaradantes, et du tableau de petits ânes chargés de sacs beaucoup trop lourds pour eux et poussés par des garçonnets. Quel évènement ce tohu-bohu si nouveau pour moi ! Une vaste palette de couleurs vives – une floraison de boubous flottants et de longs pagnes, ces pans de tissu de coton colorés que les femmes enrou-

[2] Abréviation de *Deutscher Entwicklungdienst* ou Service Allemand de Développement.

lent autour de la taille, recouvrant leurs longues jambes, de sorte que celles-ci demeurent inaccessibles aux regards concupiscents – jaillit sous mes yeux, pareille à celle d'un kaléidoscope. J'en ai le souffle coupé.

Après avoir déposé notre maigre bagage au Pavillon Vert, c'est le nom onirique de notre hôtel, nous suivons Kossack pour une rapide visite de la capitale avant que la nuit tombe. Les quartiers que nous traversons – toujours en voiture – grouillent de monde, bouillonnent de vie. Les innombrables habitations en dur de plain-pied couvertes de tôle ondulée sont collées les unes aux autres sous un ciel grège comme des moutons à l'ombre d'un abri. Les hommes allongés ou assis en tailleur, parfois à croupetons, sur le devant de l'ouverture de leurs demeures, le bleu délavé des amples boubous brodés que d'aucuns ont rabattu sur leurs genoux pliés et d'autres déployé autour d'eux comme une corolle, la succession des petits commerces et des échoppes, le flux compact des motocyclettes et des vieilles guimbardes cabossées auxquelles se mêlent le braiment des ânes, le tintamarre des klaxons et des moteurs qui vrombissent, tout cela ébranle mon imagination.

Néanmoins, la première impression, je l'avoue avec gêne, est un peu pénible, quoique séduisante. Je ne peux me défendre d'un irrépressible sentiment de malaise en face de cet autre univers. L'Afrique, je ne la connais que par la littérature. Je ne suis pas préparée à ce tableau blanc et gris-de-plomb que créent le ciel livide, les gaz d'échappement des tuyaux percés, les

tristes façades des maisons en dur, les toitures de tôle ondulée ; tableau que j'interprète d'une manière irraisonnée, comme je le découvrirais par la suite, comme celui d'une immense détresse qui me prend à la gorge.

Comme il commence à se faire tard – en Haute-Volta la nuit tombe subitement, vers dix-neuf heures – Kossack nous invite à dîner au restaurant, tout à la joie de nous montrer la zone "européenne" de la ville. Nous découvrons très vite de quel bois il est fait. « La vie à Ouaga », pour lui, « c'est le paradis. » Ce sont ses propres mots. Certes, satisfaire les besoins de première nécessité comme la nourriture et le logement, pour qui du moins vit comme lui "à l'européenne", n'est pas toujours chose facile, se plaint-il. Car son revenu, qui se monte à 7000 *deutschemark* par mois (ce qui équivaut à environ à 18 000 francs !), peine à couvrir toutes ses dépenses. Mais ce dont il est particulièrement fier, c'est qu'en qualité d' « expert » du DED, appelé à fournir des avis en raison de sa formation et disposant, outre un revenu régulier, d'une voiture, de boys et de congés payés en Allemagne une fois par an, il appartient en Afrique à la classe supérieure à laquelle il n'aurait pu prétendre chez lui.

Face à un tel assaut de suffisance, je sens la honte m'envahir ; une honte de lui, pour lui, mêlée de colère contre lui.

Kossack nous prépare aux maux divers qui ravagent le pays : le chômage, le sous-emploi, la malnutrition, l'analphabétisme, la sécheresse et dans une large me-

sure la prolifération des maladies. Il s'emporte, peut-être à juste titre, contre le sous-développement, la corruption et les errements du gouvernement de Renouveau national qui a muselé progressivement l'opposition. Mais on sent bien que, devant nous, il affecte l'indignation. Au fond, il s'accommode très bien de cet état des choses contre lequel il ne peut rien. Pour éviter toute objection de conscience, il travaille dur et donne du travail aux "autochtones", comme il dit.

« Le problème ! » s'exclame-t-il, s'essuyant la bouche d'un revers de main, « c'est que les Africains manifestent peu d'enthousiasme pour le travail et, quand ils travaillent, ils manquent d'allant, d'esprit d'initiative, d'énergie. Alors, comment s'étonner que le continent africain reste à la traîne ? »

Une vive rougeur envahit mes joues ; mon estomac se révulse. Je ne saurais supporter longtemps ce ramassis de lieux communs. Il a dû croiser le regard noir que je lui lance car il se lève soudain pour payer l'addition, nous faisant signe de le suivre. J'essaie de penser à autre chose ; je m'efforce de contenir mon exaspération. La paresse, l'inefficacité, le manque d'initiative, ne sont-ils pas ce que les colonisateurs avant lui ont invoqué pour déprécier et dominer les Africains ?

Du coin de l'œil, je vois que l'étonnement te laisse aussi pantois. À la suite de quoi s'opère un brusque revirement. Kossack change de tactique et nous fait

entrer à brûle-pourpoint dans un bar essentiellement fréquenté par des Africains. La tenancière, une certaine Mademoiselle Rose, jeune femme pétulante, au visage arrondi, à la lourde gorge et aux hanches généreuses, nous accueille avec un grand sourire lumineux et engageant, tandis que des petites filles espiègles tentent de déposer une caresse sur mes longs cheveux défaits avant que de filer à toutes jambes en riant. L'ambiance est joviale, la décoration sobre. Des hommes silencieux, accoudés au bout du comptoir devant une canette de bière, nous dévisagent fixement mais sans hostilité. Un client t'interroge poliment sur le pays d'où tu viens, sur les raisons de ce long voyage et te tend un verre de jus de fruit. J'ignore encore que cet acte de générosité repose sur une tradition ancestrale d'hospitalité envers tout voyageur.

Quoique nous fussions las et recrus de fatigue, nous n'avons pas trouvé le sommeil. Les ailes du ventilateur vrombissaient sans être à même de combattre la touffeur de la nuit. Nous étions en eau sous le grand drap blanc que toi et moi avions tiré par-dessus la bouche, révulsés que nous étions à la pensée que le petit reptile étrangement translucide, dont nous ne savions pas encore le nom et que l'on eût dit ventousé au mur peint en vert, la tête en bas, son regard de nuit braqué sur nous, pût venir se coller à notre chair durant le sommeil. Alors que tu t'assoupissais à mes côtés, je repensais inlassablement aux railleries de Kossack, me demandant à quoi cela pouvait bien lui servir d'être parti en quête d'une terre nouvelle s'il n'acceptait pas de

faire tanguer ses confortables certitudes. Comme si la valeur d'un homme s'évaluait à sa capacité de travail en vue de la richesse matérielle !

Par chance, Mademoiselle Rose avait sauvé la soirée. C'était une femme d'une intelligence orgueilleuse, pleine d'entrain, qui ne craignait rien ni personne. Avec pour seule arme, son courage. Pour elle, la femme était l'égale de l'homme. Aussi avait-elle refusé de devenir une esclave du travail domestique, soumise à un époux et aux contraintes des coutumes du Ghana, son pays d'origine. Depuis toute petite, elle rêvait de pouvoir vivre en femme libre du produit de son travail, sans mari et enfants à nourrir. Et ce dans un pays où la femme ne semblait être accomplie que si elle procréait. À présent, elle disposait de son argent librement. Tout ce qu'elle gagnait lui appartenait et lui permettait d'aider sa famille restée au Ghana. Certes, on la condamnait sévèrement pour son célibat ; pour beaucoup de gens, elle n'était qu'une prostituée, mais elle ne dépendait de personne et menait un train de vie que beaucoup de femmes lui enviaient.

Du haut de mes vingt-quatre ans, je comprenais qu'elle ne veuille pas avoir d'enfants. Nous avions, toi et moi, décidé d'un commun accord que nous n'en aurions pas. Non par manque de générosité ou de responsabilité, mais tout l'inverse. Nous nous sommes posé très tôt la question de la légitimité : serions-nous à la hauteur ? Et que se passerait-il si l'un d'entre nous tombait gravement malade et mourait jeune, à l'instar de ta mère ? En ces temps-là, qui plus est, on parlait

beaucoup en Allemagne du danger d'une guerre nucléaire. Et puis, de toute façon, n'étions-nous pas déjà en surnombre sur la terre – 4 milliards ! – et c'était à se demander si la croissance démographique dans le monde était toujours souhaitable…

2

Le lendemain matin au réveil, le réceptionniste du Pavillon Vert nous apprend que Kossack nous attend à l'hôtel de l'Indépendance. Nous le trouvons assis, cigarette au bec, près de la piscine où se prélassent au soleil des Blancs rougeauds et ventripotents, en slip de bain, sur des transats. Je me suis promis de ne pas céder à l'énervement. Car de notre choix, nous sommes déjà sûrs : nous ne ferons pas long feu à Ouagadougou.

Chose convenue : nous irons plus au nord, à Ouahigouya. C'est le nom de l'ancienne capitale du Yatenga ou terre de Yadega, fondateur et souverain le plus populaire du deuxième royaume mossi. Quelque 15000 habitants y vivent, principalement des musulmans. La vieille ville se trouve à 185 kilomètres de Ouagadougou, autrement dit à sept heures de route quand le taxi-brousse ne tombe pas en panne. Ouahigouya a l'avantage d'être une ville rurale, pourvue d'un dispensaire et d'un hôpital français, où tu pourrais éventuel-

lement faire ton stage. Le climat y est sec et chaud. Et les Blancs y sont, paraît-il, peu nombreux.

« On pourrait aller déjeuner quelque part avec Étienne, un jeune diplômé en médecine de ma connaissance », propose Kossack en nous adressant un sourire furtif, légèrement moqueur. « Il est de Ouaga et connaît bien les petits restaurants typiques. » Nous acceptons l'offre avec soulagement, conscients de son effort de conciliation.

À cette heure de la journée, la chaleur est asphyxiante. Pas le moindre souffle d'air. Au sortir du pick-up, le silence qui règne dans la ruelle en terre sèche, dure et poussiéreuse nous prend au dépourvu. Désert, le quartier semble plongé dans une sorte de torpeur.

Sitôt le seuil franchi du terrain clos, appelé « concession » familiale, nous nous trouvons dans une petite cour, cimentée et nue, soigneusement balayée, autour de laquelle ont été construites en dur de petites maisons couvertes de tôle ondulée. Dans l'une habitent les parents d'Étienne avec ses jeunes frères et sœurs ; dans les autres, ses oncles, tantes et cousins, ses frères, leur épouse et leurs enfants, ainsi que lui-même. L'accueil d'Étienne est courtois mais réservé. Toute la parentèle se réunit dans la cour pour nous souhaiter la bienvenue. Les regards tendus vers nous sont brillants, animés par une curiosité aimable que je n'arrive pas à interpréter. Appel de l'altérité ? Alors, à quoi attribuer l'embarras d'Etienne ? À l'heure si incongrue ? Il est

midi passé. Et tout le monde sue. À tes cheveux épars sur les épaules, nos « blue jeans » délavés ? Toujours est-il que les présentations sont vite faites. Personne ne pipe mot. Puis, tout désappointés qu'il n'y ait pas eu d'échange, nous saluons la grande famille avec un sourire timide.

Un peu plus tard, nous pénétrons dans un petit troquet simple et propret, agréable dans son dénuement. Seuls des hommes sont accoudés au comptoir. Étienne se dirige en habitué vers l'arrière-cour qui est protégée des curieux par un mur de terre crue d'un brun rougeâtre, appelée banco. Bien que le soleil soit invisible, nous nous attablons à l'abri d'un auvent de chaume attenant au bar. Etienne commande une bière pour Kossack, une grande bouteille d'eau minérale et des brochettes de bœuf et de poulet grillées pour nous quatre. Renversé sur son siège, Kossack arbore un air satisfait ; il plaisante bruyamment dans un accès de gaieté, riant sans retenue et buvant à grands traits, sans accorder la moindre attention à la présence d'Étienne, qui montre tous les signes d'une vive agitation. Dans ses pupilles sombres pointe une colère sourde. Comme s'il était lassé de devoir supporter le sourire teinté de mépris de Kossack. Quant à nous deux, nous sommes déterminés à ne plus jamais avoir à subir passivement, avec une politesse convenue, les élucubrations de « l'expert ».

De retour au Pavillon Vert, nous retrouvons par hasard les deux jeunes passagères que nous avons aperçues dans l'avion et avec lesquelles nous sympathisons

sur-le-champ. Elles sont en Haute-Volta pour la deuxième fois. L'an dernier, elles ont été hébergées dans un village "en brousse", comme ils disent ici. Le village tout entier a fêté leur arrivée. Les femmes ont dansé au rythme vif et cadencé des percussions traditionnelles, étroitement associées à tous les évènements de la vie. En revanche, aux heures de labeur – car nos deux Suissesses, étudiantes en agronomie, devaient prendre part aux travaux des champs – la chaleur était intolérable. C'est du reste pour cette raison que cette année elles se sont accordées pour participer à un projet de femmes dans une association de la capitale. Elles aussi semblent dégoûtées par l'arrogance de la plupart des Européens qui travaillent ici et pour qui l'Afrique n'est rien d'autre qu'un moyen de satisfaire leurs ambitions, de trouver une source de profit. Durant les cours préparatoires, on nous a enseigné beaucoup de choses comme les divers déboires d'une société où le pouvoir politique sacrifie sans scrupules le peuple à ses intérêts. Mais personne n'a polémiqué sur la mentalité exécrable des « experts » qui profitent de l' « Aide aux pays en voie de développement » pour assouvir leur incoercible désir de domination.

Ce soir-là, nous nous sommes couchés tôt dans le fol espoir de trouver le sommeil. C'était compter, hélas, sans le creux profond qui s'était formé dans le matelas au fil des années, au point que nos corps ruisselants de sueur glissaient l'un sur l'autre, nous ôtant tout repos.

3

Au surlendemain de notre arrivée, le ciel est toujours aussi blafard. « Signe que la saison des pluies, que l'on appelle ici hivernage, ne saurait tarder », comme nous l'a expliqué Etienne. « La pluie est aussi précieuse que l'ombre », avait-il ajouté avec gravité. « D'où les innombrables rites agraires en vue de l'obtenir. Chaque année, nous l'attendons tous avec anxiété. Si cela continue, le pire est à craindre. »

Nous nous acheminons vers le grand marché, prenant le temps de regarder autour de nous, nous attardant à contempler avec ravissement le spectacle de la rue, afin de nous imprégner de l'atmosphère de la ville. Une foule de pagnes aux coloris vifs défile sans hâte, calebasses[3] ou énormes baquets sur les têtes. De loin en loin, les rires, les appels et les cris des camelots déchirent l'air. J'ai le cœur en émoi. Mais à peine entrés dans l'enceinte du marché, nous nous faisons harponner par des marchands qui sortent d'un énorme sac de magnifiques coupons de tissu en coton imprimé et quelques beaux masques à cornes d'antilopes.

Quand on leur dit que nous n'avons pas les moyens de leur acheter quoi que ce soit, ils ne veulent pas le croire et se fâchent. Accusateurs. Ne sommes-nous pas arrivés en avion ? Et un billet d'avion, tout le monde le sait, ça coûte très cher.

[3] Fruit dont l'écorce, évidée, sert de récipient.

Nous sommes comme foudroyés, pétrifiés. Incapables de sortir du cercle menaçant que forment les marchands agglutinés autour de nous comme d'énormes mouches à viande. Une vague de détresse déferle d'un coup en moi et m'étouffe. Le regard aigu, acéré, de leurs prunelles, qui nous fixent avec insistance, me trouble, me cloue sur place. Que faire ? La retraite semble impossible. Des badauds observent la scène à travers la foule animée avec une mine rétive et des regards verrouillés. « Nous faisons tache », ai-je pensé à part moi, en proie à l'irrépressible angoisse de ne pas être au bon endroit.

Je n'étais pas chez moi ; en Allemagne non plus d'ailleurs. Je doutais de tout, de moi-même, de mes rêves d'Afrique. Mais avec le recul, en y repensant bien, dans ces dizaines d'yeux sombres qui nous regardaient, je ne voyais sans doute que le reflet paralysant de ma mauvaise conscience : « Que viens-tu faire en Afrique ? » « N'êtes-vous pas arrivés en avion ? » Quoi qu'il en fût, à ce moment-là, j'eusse donné n'importe quoi pour disparaître, me fondre dans l'air, ne pas être là.

Je ne sais plus comment nous nous sommes éveillés de ce mauvais songe, libérés de ce filet. Après cette première tentative avortée d'assouvir notre envie insatiable d'être en relation, tu ne veux plus sortir de la chambre d'hôtel. Avec ta barbe rousse non taillée et tes longs cheveux blonds que tu laisses retomber librement sur les épaules, tu te sens la proie des regards qui te dévisagent, te jaugent de l'œil, te réduisent à ta

couleur de peau, la couleur de l'argent, sans même savoir qui tu es. Comme si tu n'étais pas un être humain parmi les autres êtres humains. Tu oublies, me semble-t-il, que l'histoire de la colonisation implique des peuples en relation avec d'autres peuples qui furent pris dans des rapports de pouvoir et de domination. C'est là toute la différence entre toi et eux.

*

Euréka ! J'ai conservé l'adresse du médecin avec qui nous avons fait connaissance dans l'avion. Il vient de terminer sa spécialisation en médecine et compte ouvrir un cabinet de cardiologie. Nous ne devons pas, toi et moi, nous laisser abattre par les obstacles à franchir, par le passage difficile que requiert l'expérience de l'ailleurs.

Joseph, c'est ainsi qu'il s'appelle, nous fait un cordial accueil. Jeune encore, élégant sans apprêt, il a un visage avenant. Je suis frappée par la simplicité spartiate de la maison et la modestie du mobilier de la cuisine. Nous parlons de tout et de rien jusqu'à l'heure du déjeuner. Au moment de prendre congé, il nous retient pour que nous partagions son déjeuner composé de riz blanc, de petits oiseaux tués en brousse et de morceaux de poulet qu'il a accommodés avec une sauce rouge d'épices et de piments d'Afrique. Bien que la conversation soit des plus animées et la nourriture succulente, j'ai du mal à absorber le repas. Je n'ai pas très faim à cause de la chaleur.

« Si vous deviez rester à Ouaga », dit-il, « je me ferais un plaisir de vous faire découvrir en Land Rover la steppe sahélienne, ainsi qu'une région de l'Est située à cinq-cents kilomètres d'ici, où se trouve une réserve de faunes. » Il espère ouvrir son cabinet médical au plus vite car, mis à part l'infarctus, les maladies de cœur sont aussi répandues qu'en Europe. « Généralement », explique-t-il, « les médecins d'ici se concentrent sur les maladies infectieuses telles que le paludisme, appelé aussi malaria, la tuberculose et l'hépatite virale, car ils ne disposent pas des appareils modernes qui leur permettraient d'établir un diagnostic et de suivre l'évolution d'une maladie comme le cancer du foie, par exemple, également très répandu en Afrique.

« Même si je dois avouer », ajoute-t-il avec à la bouche un pli amer, « que les insuffisances de la médecine moderne sont également dues au fait que les Africains n'ont pas la même notion de maladie que les Occidentaux. Outre le fait qu'il y a encore une résistance intérieure à la prise de médicaments, rien de ce qui leur arrive n'est jamais naturel ; ils ressentent la maladie comme un maléfice, un sortilège, non comme un aléa du sort, une malchance. Pour être plus clair : quand ils tombent malades ou perdent un enfant, surtout si c'est un garçon, ils se croient victimes de sorcelleries. C'est toujours la faute de quelqu'un. Et il est certain qu'il n'y a pas pire croyance que de rendre quelqu'un de son entourage responsable de ce qui lui arrive, parce que, bien qu'imaginaire, ce type de croyance agit généralement sur la réalité. D'ailleurs, cela explique pourquoi

les gens consultent plus facilement un guérisseur ou un féticheur qu'un médecin. »

« Autre grand problème de l'Afrique », s'empresse-t-il de conclure en laissant échapper un long soupir : « Ses intellectuels vivent pour la plupart en Europe. Et au pays ne restent que des villageois analphabètes, des bureaucrates, des commerçants, et des militaires cupides et corrompus dont les intérêts sont étroitement liés à ceux du régime en place. Ce qui fait que, depuis l'Indépendance, la situation n'a guère évolué. De celle-ci, on n'attend plus rien ; on ne se fait plus d'illusion. »

En fin d'après-midi, Etienne nous promène dans les venelles de la ville. Rien ne traîne ; tout est d'une grande propreté. Le ciel est lourd, oppressant, d'un gris de plomb. Pas un souffle d'air. Puis, subitement, la ville plonge dans la nuit. Quelques rares lumières ternes, jaunâtres, surgissent ici et là derrière une fenêtre. Le calme s'installe. À cette heure, les femmes ne s'attardent pas en chemin. En revanche, des grappes de garçonnets joyeux courent çà et là avec des hurlements, en se bousculant. En dépit de sa réserve, Étienne est sympathique et fournit l'effort nécessaire à notre acclimatation

« À Ouaga », se lamente-t-il, « les parents n'ont plus aucune influence sur les actions de leur progéniture car ils ne se soucient plus de conserver les traditions, au contraire ; ils se moquent de leurs devoirs. Résultat : beaucoup d'enfants vivent désormais comme bon leur semble, dans la rue. »

4

J'ai été malade toute la nuit. Mon front était couvert de sueur froide, malgré la chaleur ; je manquais d'air et ressentis d'un seul coup une douleur au ventre si aiguë que je me pliai en deux sur le lit. La tête me tournait. Puis je sentis une nausée me gagner et fus prise de vomissements, tandis que les maux de ventre devenaient de plus en plus forts, déchirant mes entrailles. Affaissée sur le siège des toilettes pour la énième fois, je dois me rendre à l'évidence : j'ai la diarrhée du voyageur. La « turista », comme on dirait aujourd'hui.

Depuis que nous avons touché le sol dur de la terre voltaïque, nous n'arrivons plus à deviser dans l'obscurité de la chambre blottis l'un contre l'autre comme si nous étions un seul être de chair. Toi et moi sommes couchés sur le dos côte à côte, les yeux fixés au plafond. Dans nos nuits d'insomnie, chacun s'abîme dans ses propres pensées, se cloître dans le silence, se défend contre le vertige face à l'inconnu. Pour ma part, j'ai l'impression de me liquéfier. Et quand finalement je parviens à m'assoupir, mon sommeil est agité de cauchemars. C'est comme si j'étais en état de choc, séparée de moi par une détresse inexprimable et loin de toi. Même à deux, nous nous sentons seuls et désemparés. Qu'est-il advenu de notre être double, androgyne, si poétique, si contraire à la raison qu'il n'avait craint jusqu'alors de voler de concert, cœur à cœur et contre le vent, sans avoir jamais peur de passer pour fleur bleue en ces tumultueuses années

de libération sexuelle ? C'est un peu comme si nous venions de sauter à pieds joints dans le vide et que le parachute tarde à s'ouvrir. En touchant le sol de la terre africaine, nous avons perdu les ailes dans lesquelles nous avions mis tout notre espoir tandis que se creuse entre nous une brèche que nous n'aurons de cesse de sonder durant ce périple, tout en faisant, à notre insu, de cette distanciation un atout majeur plutôt qu'un inconvénient.

Au matin, nous nous rendons à l'ambassade allemande pour signaler notre présence en Haute-Volta. Je suis exténuée du mauvais rêve dans lequel je me débats depuis plusieurs nuits. Je me sens choir, sombrer dans une eau boueuse ; je me vois enlisée au fond d'une mare de laquelle j'ai du mal à me libérer. Quelqu'un se tient au bord, haletant, essayant de me tirer de là. Mais je me réveille en sursaut.

Malgré la chaleur stagnante, une certaine effervescence s'agite dans les rues. Mêlées à la cohue, des femmes au maintien droit et altier, bébé dormant au creux des reins, marchent à la queue leu leu avec de grands plateaux ronds ou bassines émaillés, chargés des produits de leur basse-cour ou de leur potager, qu'elles portent sur le haut de la tête, en équilibre, sans jamais trébucher.

L'attaché culturel nous témoigne une extrême attention, mais très vite nous nous apercevons qu'il ne vaut pas mieux que Kossack en ce qui touche la façon dont il juge les gens du pays, partant du fait que seuls et

d'eux-mêmes ils sont incapables d'agir et qu'ils ont besoin d'« experts » européens qui les traitent avec énergie. Je n'en peux plus de ce goût pour la plaisanterie attachée à des lieux communs, les plus répugnants qui soient. Je n'ai qu'une hâte : quitter Ouagadougou.

Hélas ! Ce n'est pas si simple. La demande d'autorisation de stage dans un hôpital à Ouahigouya est basée sur un entretien avec un responsable du ministère de la Santé.

De l'ambassade allemande nous nous dirigeons donc vers le ministère sans avoir pris rendez-vous. Naturellement, nous ne sommes pas attendus ; nous sommes envoyés d'un bureau à l'autre en quête d'un certain Monsieur Kampaoré, introuvable, puis priés de nous asseoir au fond du couloir et de bien vouloir patienter.

Les heures ont passé lentement. Et nous sommes toujours assis là où l'on nous a plantés, entre deux portes fermées, les yeux perdus dans le vague et nos incertitudes. Enfin, surgit un homme, un Français, qui se présente comme le bras droit de Monsieur Kampaoré. Il nous fait entrer dans son bureau et referme la porte derrière lui d'un geste vif. Pour faire un stage à l'hôpital français de Ouahigouya, tu as l'obligation, nous apprend-il, de faire une demande d'autorisation par écrit, celle-ci devant être certifiée par un tampon et la signature du ministre de la Santé. Les pupilles claires à l'éclat froid et sec du fonctionnaire français te scrutent, pleines de défiance.

« À Ouahigouya, comme vous le savez peut-être », dit-il, « l'hôpital est dirigé par des militaires français. Mais, si j'ai bien compris, vous êtes allemand, n'est-ce pas ? Alors pourquoi ne pas suivre un stage dans un hôpital où les médecins sont allemands ? Il en existe cinq en Haute-Volta. »

« Parce que je suis française », m'empressé-je de rétorquer, soudain forcée de venir à la rescousse.

Son visage s'irradie d'un large sourire, en même temps qu'il se penche en avant au-dessus du bureau avec un air complice, tout aveuglé qu'il est par ses préjugés.

« Mais il fallait le dire tout de suite, chère Madame ! Cela change tout. Et puisque nous sommes entre nous, je vais vous faire une confidence : avant l'Indépendance, je siégeais au Bureau principal du ministère. Mais ensuite, l'un de nos meilleurs affidés a été fait ministre et j'ai déménagé dans le bureau attenant en qualité de "conseiller". Notez bien que nos anciennes colonies dépendent toujours de la France. Aussi vais-je voir ce que je peux faire pour vous. Vous verrez, l'équipe de l'hôpital à Ouahigouya est dynamique et fort sympathique. Elle fait du bon travail. Vous ne vous sentirez pas trop dépaysée. »

Je me sens horriblement gênée d'avoir usé de ma nationalité française pour obtenir cette maudite autorisation. Mais nous nous devons de saisir cette opportunité si nous voulons donner un nouveau tournant à notre séjour. Espérant toutefois que les médecins de

l'hôpital ne soient pas faits du même bois que cet ancien colon.

En m'engouffrant dans le hall du Pavillon Vert, je heurte du coude un homme d'une taille au-dessus de la moyenne, de belle prestance, superbement habillé d'un costume de ville gris, cravate étroitement nouée et attaché-case en cuir à la main.

« Ah ! Bonjour jeunes gens ! » s'exclame-t-il d'une voix de stentor. « Mais je vous reconnais ! Je vous ai aperçus tous les deux l'autre soir chez Mademoiselle Rose. Permettez-moi de me présenter : mon nom est Monsieur Sar. Je suis sénégalais et philosophe. Je travaille maintenant à l'UNESCO. J'ai passé dix ans en Allemagne, à Düsseldorf. Ma femme était allemande. Je suis de passage à Ouaga pour organiser un séminaire sur l'éducation sexuelle et le planning familial, car, vous savez, il est bien beau de faire une nichée d'enfants, mais encore faut-il pouvoir les nourrir, les éduquer et leur forger un avenir ! Ce qui est loin d'être le cas en Afrique. Et puis, par la même occasion, j'en profite pour rendre visite à un vieil ami, frère du *Mogho Naaba*[4], roi coutumier et clé de voûte de la société mossi. Vous avez sûrement entendu parler de la cérémonie du faux départ du *Mogho Naaba* qui a lieu chaque vendredi dans le parc du palais ! Mais vous, jeunes gens, quel bon vent vous amène-t-il en Haute-Volta ? » s'enquiert-il sans façon avec une gaieté communicative.

[4] Terme qui signifie le « chef ».

Non, nous n'avons jamais entendu parler du *Mogho Naaba*, mais par un incroyable concours de circonstances celui-ci porte un intérêt particulier à la médecine traditionnelle et à sa pharmacopée.

« Qui sait ! » nous dit Monsieur Sar. « Peut-être pourra-t-il vous aider à entrer en contact avec des guérisseurs du Yatenga. »

Toi et moi, nous demeurons interdits. Je n'en crois pas mes oreilles. La chance nous sourirait-elle ?

Si nous le souhaitons, nous pouvons nous retrouver dès demain, dans l'après-midi, au Ran Hôtel. Entretemps, il aura rencontré le roi et pourra nous en dire plus.

5

Étienne a trouvé un logement pour 4 *deutschemark* ou 10 francs par jour pour Andreas, Martin et Edeltraud, les trois autres boursiers allemands qui comptent rester dans la capitale. Comme Martin n'est pas encore arrivé et qu'Edeltraud a pris tout d'abord en location une chambre pour la semaine dans un couvent, Andreas nous invite, au moins pour l'instant, à partager la chambre de la fille. Le foyer est géré par des pères blancs de France, missionnaires d'Afrique ; il se trouve dans un quartier où vit une population chrétienne et loge les étudiants boursiers venus de

l'étranger. C'est une petite maison à un étage de style européen. Au rez-de-chaussée, une cuisine sur cour dans laquelle se trouvent une table, deux chaises et un buffet renfermant tous les ustensiles nécessaires : casseroles, assiettes, verres et couverts ; cafetière, tasses et bols. Sur la droite, une chambrette sans fenêtre à un lit avec étagères en bois et une table minuscule pour écrire. Au fond de la cour, sur la gauche, une salle d'eau pour laver le linge à la main ; en face, une douche, un lavabo et des toilettes en émail dites à la turque. Au moment où je laisse couler le robinet du lavabo, un bataillon de cancrelats ailés, géants, du même brun rougeâtre que les rues en terre de la ville, jaillissent du système d'évacuation d'eau où ils se calfeutraient et tapissent maintenant le mur du haut en bas. Sans les troubles intestinaux qui me tourmentent et me condamnent à fréquenter plus que d'ordinaire les lieux d'aisance – un bien joli mot pour un endroit si peu ragoûtant – je me serais enfuie à toutes jambes. De toute façon, il est tout à fait impossible d'en venir à bout. La ville en est infestée.

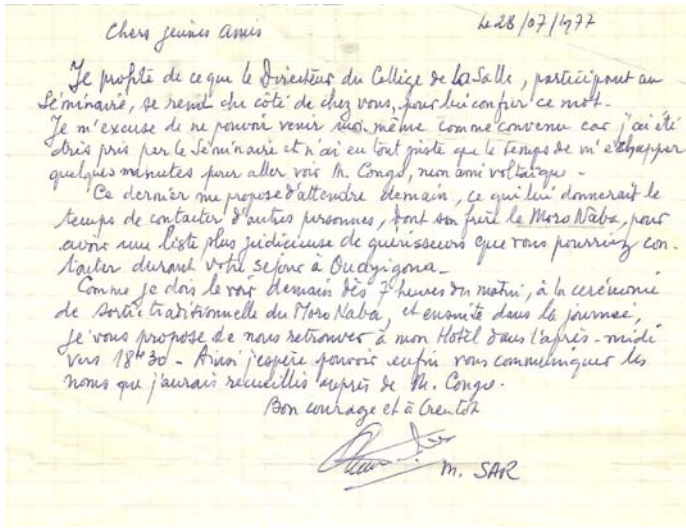
À l'étage, trois autres petites chambres garnies d'un lit simple collé au mur, dont une avec une salle de bain attenante. Pas de lit double. Le logement n'est pas prévu pour les étudiants en couple.

Des enfants se sont rassemblés sous l'une des fenêtres de la cuisine, cherchant obstinément à nous apercevoir à travers les persiennes. Les voisins d'en face, ainsi que ceux d'à côté, semblent appartenir à la bourgeoisie locale, composée de fonctionnaires et em-

ployés de bureaux. Au loin, au bout de la ruelle, se dresse en revanche un petit groupe de cahutes à proximité d'un terrain vague où des garçons jouent pieds nus au football, ne se souciant pas le moins du monde des petits cochons noirs et moutons aux poils beiges et laineux qui s'y promènent en toute liberté.

Un homme frappe soudain à la porte pour nous remettre une facture que nous devons régler sur-le-champ sous peine qu'il ne coupe l'eau. Fort heureusement pour nous, les Pères Philippe et Dominique arrivent sur ces entrefaites pour ravitailler la cuisine en chaises et nous remettre en mains propres un mot de Monsieur Sar que lui a confié le directeur du Collège de la Salle[5]. Nous apprenons ainsi que notre rendez-vous avec lui est reporté au lendemain soir car il doit se rendre de bon matin à la cérémonie du faux départ du *Mogho Naaba*. Comme nous l'explique le Père Philippe, « jadis, le devoir suprême du souverain du royaume mossi – lequel n'entreprit peut-être pas de conquêtes, mais sut longtemps opposer une barrière à l'islam – n'était pas de faire la guerre mais de l'éviter à tout prix pour épargner la vie de ses sujets, de faire régner une paix qui fût honorable. »

[5] Jean Baptiste de la Salle était un jeune Français de Reims. Il réunit tous ses biens pour donner l'opportunité aux enfants des démunis de bénéficier de l'instruction scolaire.



Chers jeunes amis

Le 28/07/1977

Je profite de ce que le Directeur du Collège de La Salle, participant au Séminaire, se rend chez vous, pour lui confier ce mot.
Je m'excuse de ne pouvoir venir moi-même comme convenu car j'ai été pris par le Séminaire et n'ai eu tout juste que le temps de m'échapper quelques minutes pour aller voir M. Congo, mon ami voltaïque.
Ce dernier me propose d'attendre demain, ce qui lui donnerait le temps de contacter d'autres personnes, dont son frère le Moro Naba, pour avoir une liste plus judicieuse de guérisseurs que vous pourriez consulter durant votre séjour à Ouagadougou.
Comme je dois le voir demain dès 7 heures du matin, à la cérémonie de sortie traditionnelle du Moro Naba, et ensuite dans la journée, je vous propose de nous retrouver à mon Hôtel dans l'après-midi vers 18h30. Ainsi j'espère pouvoir enfin vous communiquer les noms que j'aurais recueillis auprès de M. Congo.
Bon courage et à Demain

M. SAR

Lettre de Monsieur Sar, 28 juillet 1977

À l'entendre, il y a un sens derrière cette manifestation symbolique du pardon et de la conservation de la paix. Malgré sa puissance, un roi ne doit pas inspirer la crainte, être redouté pour sa force, mais il doit être estimé et respecté pour sa clémence. Une manière de penser, de vivre et de sentir, à laquelle resta attaché le *Mogho Naaba* au long des siècles et que les Voltaïques prisent au plus haut point.

29 juillet

« Hourra ! » claironnes-tu dans un vibrant cri de joie. « Le ministre de la santé a signé la demande d'autorisation de stage et m'a promis de la transmettre à l'hôpital de Ouahigouya. C'est gagné. »

Après avoir déjeuné frugalement et fait une longue sieste réparatrice, nous rejoignons Monsieur Sar au Ran Hôtel. Nous le trouvons accoudé au bar, flanqué d'un certain Monsieur Diallo, conseiller auprès de l'UNESCO et natif de Ouahigouya. Toute sa personne est empreinte de cette élégance naturelle qui caractérise souvent les Africains.

« Votre projet, je l'avoue, m'intéresse, mais je ne peux pas faire grand-chose pour vous sinon vous donner les noms et adresses de quelques personnes de connaissance à Ouahigouya », dit-il en tirant un bout de papier de sa sacoche. « Parmi elles, un vieux missionnaire français et un infirmier d'État qui travaille au dispensaire. Au Yatenga, peu de choses ont changé depuis que je suis parti », raconte-t-il. « L'individu reste lié au groupe et ne se conçoit guère tout à fait indépendant de celui-ci. L'idéal communautaire y est encore en honneur et c'est un bien pour tous, car il est la condition même de la survie, celle-là même qui à Ouaga est fortement menacée par la pression des sollicitations diverses de la modernité et les nouveaux styles de construction étrangers qui dispersent les familles. Comme vous pourrez le constater, la particularité de cette terre est sa pluralité et le respect de chacun pour

la confession de son semblable. Plusieurs populations y vivent au contact les unes des autres. Quoique généralement les cultivateurs et les Peuls, peuple éleveur et le plus souvent nomade ou semi-nomade, n'aient pas toujours entretenu de bons rapports, parce que ces derniers amènent régulièrement leurs grands troupeaux de zébus vers les points d'eau pour les abreuver et les laver, le cours de l'Histoire a fait naître une certaine tolérance entre eux, par nécessité de vivre ensemble, mais sans laquelle la coexistence de ces populations aux modes de vie si différents n'aurait pas été envisageable. Pour bien comprendre, il faut savoir que les Peuls contribuèrent à la propagation de l'islam sunnite auquel ils étaient attachés ; mais au fil du temps, ils devinrent des voisins paisibles, apprenant à vivre avec ceux qui n'étaient pas de la même culture ou de la même religion. »

« Dans les villes islamisées, il y eut même des rapprochements, des échanges, des mariages entre groupes différents, et le métissage se généralisa peu à peu. De là résulte au Yatenga toute une palette de couleurs de peau, que les gens d'ici décrivent, comme vous le découvrirez sans doute, avec des adjectifs très variés – rouge, brun clair ou foncé, noire. Au demeurant, les Peuls se sont là-bas, dans leur très grande majorité, sédentarisés, en ce sens qu'ils ont cessé d'être attachés aux campements itinérants, tout en maintenant leurs troupeaux, leurs traditions, leur langue (le *fulfudé*), qu'une grande partie de la population mossi est en mesure de comprendre grâce au projet de réforme

qui, en 1972, l'a introduite dans l'enseignement en plus du *mooré* et du *jula*. »

« Mais pour en revenir à vous », ajoute-t-il, amer, pour clore la conversation, « s'il est vrai que l'aide au développement de la région du Sahel n'a cessé d'augmenter au cours de ces dernières années, il est bon de mentionner que jusqu'ici les conséquences à long terme de ses programmes se sont malheureusement révélées négatives. Loin de changer quoi que ce soit, elle n'a été profitable qu'à ceux qui prétendaient nous aider. »

Monsieur Sar pense la même chose. « Il serait souhaitable », surenchérit-il « que l'on en finisse une bonne fois pour toutes avec les compromissions néocoloniales et la notion de "Coopération" ou d'"Aide au développement", versée au bon vouloir des pays européens, sous leur contrôle ; sans parler du "socialisme africain" à la Senghor[6], qui n'a d'africain que le nom et ne peut être en aucun cas proposé comme un programme de salut. Bien entendu, le Président-poète a dit des choses très intéressantes, mais je lui reproche d'être marqué par un humanisme des Lumières incompatible avec des visées révolutionnaires authentiques. Prétendre que le socialisme existait déjà, par l'agriculture, dans les communautés traditionnelles et qu'il suffirait de revenir à une culture noire, africaine, pour parvenir à un communisme authentique – alors

[6] À la fois poète et président de la République du Sénégal de 1960 à 1980.

que l'agriculture, dès lors qu'elle utilise des techniques extrêmement rudimentaires, assure tout juste le minimum vital – relève de la mauvaise foi. »

Comme nombre de ses contemporains, Monsieur Sar est profondément marxiste ; il soutient, à l'instar de Marx, que sans révolution, le socialisme ne peut pas devenir réalité. « Chose dure à dire, mais ceci est un fait », ajoute-t-il. « Les structures traditionnelles ont été profondément perturbées, voire brisées, d'abord par la traite esclavagiste arabo-berbère qui dépeupla des régions entières, et je suis surpris que l'on ne dise pas un mot pour condamner ces crimes atroces commis par des musulmans ; ensuite, par l'islamisation du pays à laquelle les *Moose* ou Mossi furent longtemps réfractaires ; enfin, par la traite atlantique et la colonisation française. Par ailleurs, on ne fait pas du socialisme avec des religions et législations qui ont jeté le discrédit sur les femmes. »

Monsieur Sar juge en effet que la polygamie est le plus puissant obstacle au développement d'un pays. Selon toute apparence, il est dans l'attente d'évènements révolutionnaires dont il espère qu'ils tourneront en faveur d'un régime socialiste panafricaniste et tiers-mondiste, promouvant le rôle des femmes dans le processus de développement, de manière à entraîner un renversement radical.

Vu le langage choisi de Monsieur Sar, sa tenue bourgeoise, aucun de nous deux ne s'attendait à un tel discours. Et j'ai du mal à croire que son vieil ami, frère

du *Mogho Naaba*, partage son avis. À quoi attribuer la franchise sans fard, la bienveillance de Monsieur Sar ? Les responsables des cours préparatoires se seraient-ils trompés en te conseillant de te couper la barbe et les cheveux avant de partir en Haute-Volta, convaincus qu'ils étaient que les Africains ne t'accorderaient jamais leur confiance ?

L'accueil de Monsieur Kassoum Congo, frère du *Mogho Naaba*, n'est pas moins cordial. Il nous reçoit dans sa villa en dur d'inspiration européenne avec des volets ajourés aux fenêtres et une large véranda couverte. À ses côtés, une jeune et jolie métisse aux grands yeux de jais frangés de longs cils, à la silhouette svelte, toute en finesse, qu'il présente avec fierté comme sa fille. En léger retrait, une femme blanche de petite taille à l'air emprunté. Il s'agit de son épouse française, native de Montpellier. On dirait qu'elle éprouve de la gêne, qu'elle ne sait pas comment se comporter. Polie et souriante, elle s'avance néanmoins vers nous pour nous tendre la main avant de nous conduire d'un pas mal assuré sur la véranda ombragée où nous sommes conviés à nous asseoir sur des fauteuils en osier de première qualité.

Monsieur Congo regrette de nous avoir dérangés pour rien. Le *Mogho Naaba*, ne connaît, hélas, aucun guérisseur de renom dans le Yatenga. Il est même d'avis que Ouahigouya n'est pas l'endroit idéal pour mener une enquête sur la médecine traditionnelle. Mais, pour sa part, il peut nous recommander à un vieil instituteur de sa connaissance qui sera peut-être à

même de nous donner des informations sur les guérisseurs des villages alentour.

J'ai la vague impression que ce thème de recherche va nous donner du fil à retordre. En ce temps-là, peu étaient les Européens à s'intéresser aux vertus de la médecine traditionnelle, encore fort assimilée à la sorcellerie et à la charlatanerie. Mais après tout, pourquoi le *Mogho Naaba* eût-il aidé deux étudiants, susceptibles qui plus est de travailler un jour dans le domaine de l'"Aide et de la Coopération au développement" ? Je m'expliquais sans peine les vieux ressentiments des sociétés africaines à l'égard des Français. Ceux-ci les avaient dépossédées de leurs statuettes, des masques rituels et des objets de culte des religions originelles ; ils avaient tenté d'effacer le souvenir de leurs exploits, de séquestrer leurs valeurs ancestrales, de détruire l'esprit de solidarité qui les animait, et piétiné leur humanité en les asservissant, les exploitant, les esclavageant. Sur quelle base le *Mogho Naaba* eût-il oublié le mal et les offenses qui avaient été faites à son peuple ? Les blessures de l'âme peinent à cicatriser et sont souvent inguérissables. L'humiliation avait été par trop profonde.

Il n'en demeure pas moins que Monsieur Congo nous a ouvert sa porte avec affabilité. Les Africains sont, me semble-t-il, curieux de nature et aiment à palabrer. Il faut dire que les deux amis ne manquaient pas de sujets de conversation : le retard inquiétant de l'hivernage ; les vivres qui commencent à manquer ; la disette de céréales, toujours plus menaçante, à cause de

la sécheresse qui perdure ; la désertification du Sahel ; le niveau croissant de la dette extérieure qui maintient leur pays dans la dépendance des États européens et par voie de conséquence dans la pauvreté et la détresse. Monsieur Sar voit de toute évidence le président sénégalais Senghor comme beaucoup trop « conciliant » avec les anciens « maîtres ». Selon lui, on ne saurait s'arrêter à la négritude, c'est-à-dire à la valorisation des valeurs morales noires contre leur dépréciation par les colons et à l'idéalisation des modes de vie traditionnels, car certaines traditions sont un frein au progrès et au développement de l'Afrique. Il faut désormais penser en d'autres termes et poursuivre la lutte pour libérer l'Afrique de la tutelle étrangère aux fins de bâtir une société nouvelle, plus juste, plus équitable, où les profits ne l'emporteraient pas sur les besoins les plus essentiels. Mais pour cela, les femmes, que Monsieur Sar considère comme l'instrument principal des mutations en cours, voire comme le ferment d'une véritable révolution socialiste, pacifique, démocratique et populaire, se doivent de conjuguer leur propre libération à la lutte âpre, incertaine, des hommes pour l'émancipation de toutes les formes de domination, tout en préservant dans ce combat l'esprit de solidarité et le sens de la fraternité, si chers à Senghor.

Il faudra attendre le 4 août 1983, à savoir la mise en place d'un gouvernement militaire dirigé par le capitaine révolutionnaire panafricaniste et anti-impérialiste Thomas Sankara, farouchement dévoué à son idéal

d'équité, pour que le rêve d'un nouveau modèle socialiste, un vrai socialisme autochtone qui passerait par l'annulation totale de la « dette » africaine, la libération des femmes jusqu'ici traditionnellement opprimées, l'alphabétisation et l'autosuffisance alimentaire, clé de l'indépendance économique, commence à devenir réalité. Sauf que cet homme épris de justice sociale, proche des exclus du pouvoir, sera exécuté quatre ans plus tard, un jour d'octobre 1987, par un commando militaire, probablement de connivence avec la France, mettant fin à une révolution qui, en dépit de l'intransigeance extrême d'un régime qui demandait beaucoup aux Burkinabés[7] – d'après bien des avis, il leur en demandait même trop ! – avait suscité de nombreux espoirs à travers toute l'Afrique. Mais là, c'est une autre histoire qui n'a pas sa place ici.

Ce fut une longue et passionnante fin d'après-midi. Seule la position que défend Monsieur Sar sur l'importance de l'éducation sexuelle a fait tourner la conversation à la discussion houleuse. La planification familiale : c'est là que le bât blesse cruellement. Monsieur Congo n'en démord pas. Avec 60% de mortalité infantile en Haute-Volta, permettre d'entraver la fécondité des femmes, c'est pour lui hors de question !

[7] Burkinabé, personne (de la patrie) des intègres, est composé du mot mooré *burkina* et du suffixe *-be*, adapté du peul *be* (les gens).

6

Monsieur Congo a eu l'extrême courtoisie de nous raccompagner dans sa voiture jusque devant le seuil du foyer. Martin, le deuxième étudiant boursier, fraîchement arrivé à Ouagadougou, est dans la cuisine, bronzé par le soleil. Il vient de passer trois semaines de vacances entre le Sénégal et la Gambie, petite République anglophone enclavée dans le Sénégal. Aussi partageons-nous avec lui et Andreas les spaghettis à la sauce tomate que j'avais prévus pour le dîner. En guise de plat de résistance, tu sors généreusement la boîte de sardines du placard à provisions que nous avons achetée au Self-Service à un prix exorbitant.

Durant la journée, la maison est agréable. À la seule condition de laisser tout ouvert dans la cuisine, les deux portes, outre les fenêtres, pour créer un petit courant d'air frais. Mais les nuits sont pénibles. Privés de protection, nous sommes les proies désarmées des hordes de moustiques qui nous persécutent et vrombissent inlassablement autour de nos oreilles. Sans compter qu'il nous faut désormais partager un lit d'un mètre de large dans une chambre sans ventilateur. Toi et moi avons beau être passionnément épris l'un de l'autre, nos peaux baignées de sueur, collées l'une contre l'autre, me donnent la sensation d'être soumise à une épreuve du feu.

Au lever du lit, encore à moitié étourdis par une nuit faite d'insomnies, nous prenons notre petit déjeuner

en tête à tête, car nos deux compères sont allés faire une partie de football organisée par la « colonie allemande » de Ouagadougou. Une joyeuse cohorte d'enfants attroupée devant la porte du foyer nous lance en chœur un « Bonjour ! » d'une voix rieuse. Leur gaieté, leurs éclats de voix, ces petits moments de joie, qui ont tant d'importance, nous mettent du baume au cœur. Comme six jours ont déjà passé depuis notre arrivée, je profite de cette heure matinale pour sortir mon cahier et me mets à couvrir plusieurs pages de mon écriture ronde. Sans ces précieuses notes, j'eusse sans doute enseveli dans l'oubli, en plus de leurs traits, les noms de ces hommes dans la force de l'âge, si obligeants envers nous, d'une courtoisie sans faille, que toi et moi avons croisés à Ouagadougou.

Lorsque Martin et Andreas ont regagné le foyer, nous avons tout de suite compris que la décision de partir à Ouahigouya se faisait de plus en plus pressante. Depuis l'arrivée de Martin, l'atmosphère est tendue. C'est à peine s'il nous salue ; il manifeste ostensiblement son mécontentement concernant notre présence. Sans gêne aucune, il éparpille ses photocopies sur l'unique table de la maison et sur les chaises, sans se soucier de nous.

Jusqu'à présent, il n'a rien vu de la vie quotidienne, celle de la réalité de la rue. Il préfère à l'évidence l'éclat des grands hôtels et la compagnie des « experts » allemands. Après avoir passé une bonne partie de l'après-midi à nager dans la piscine de l'hôtel de

l'Indépendance, il a terminé la journée en sirotant un cocktail sous un parasol, en toute bonne conscience. Et pourtant, son point fort, vu son penchant pour le socialisme de Moscou, c'est de dénoncer un système d'aide au développement où l'essentiel des fonds sert à l'enrichissement personnel des gouvernants en place tandis que les populations demeurent plongées dans l'indigence. Ce qui me frappe chez lui, c'est le plaisir qu'il prend à s'écouter parler. Mais, quelle sorte de communiste, me demandé-je, est ce futur « expert » ? Car il s'y voit déjà et se la joue. Se soucie-t-il vraiment de connaître les populations dont il défend si bien la cause, leur mode de vie, de savoir si les projets allemands ou européens sont adaptés aux systèmes traditionnels ? Pour l'instant, j'ai plutôt l'impression que la seule musique qui l'a guidé jusqu'en Haute-Volta est l'ambition, la quête du pouvoir à venir. En cela, il n'est pas très différent des coopérants et experts qui n'ont d'autre souci que leur intérêt particulier. J'enrage qu'il soit si facile de tomber dans le piège de la motivation ; une motivation viciée dès le départ : une bourse de 2000 *deutschemark* ou 5000 francs par étudiant pour un séjour de trois mois, vol de ligne payé en plus ! En ce temps-là, une personne pouvait, avec une telle somme, vivre confortablement en Afrique, et même voyager.

Pour nous, qui devons nous loger et subsister à deux avec moins de 12 *deutschemark* par jour, il sera plus facile de ne pas céder aux tentations d'une politique qui n'a cure des disettes dont sont victimes des millions d'habitants de l'Afrique sahélienne depuis

deux décennies. Nous tombons, toi et moi, du haut de notre nuage. On a voulu nous faire croire que les organismes d' « Aide au développement », avec leur idée philanthropique, amélioreraient les conditions de vie des populations les plus pauvres. Mais il n'en est rien. En fait, les États africains sont obligés de compter avec les intérêts nationaux des pays qui leur viennent en "aide".

Notre plus grande souffrance est que nous glissons, malgré nous, vers des contradictions. Ainsi, comme il est moins onéreux de manger au Don Camillo, un bar restaurant sénégalais, « bon et pas cher », au dire de Monsieur Sar, que de se nourrir de conserves et des maigres courses faites au Self-Service, nous convenons de nous concéder un repas digne de ce nom : un couscous poulet aux légumes.

Nous nous installons à une petite table au milieu d'une bourrasque de rires et du brouhaha confus des conversations. L'atmosphère au Don Camillo est gaie, chaleureuse, le public nombreux. Le plat unique coûte l'équivalent de quatre *deutschemark*. Pour nous, c'est plus du double de ce que nous payons à Cologne pour un déjeuner au restaurant universitaire ! Et si l'on considère que cette somme représente le dixième du salaire mensuel d'un travailleur voltaïque, l'on ne peut pas dire que c'est bon marché. La honte au fond du cœur, je n'arrive pas à me réjouir. Sans doute parce qu'à Cologne, en ce temps-là, nous ne dînions quasiment jamais dehors, faute de moyens ; et moins encore

dans des lieux de rencontres et de réjouissances tels que celui-ci.

Pour tout dire, nous nous sommes mariés trois ans auparavant, renonçant à nos bourses d'étude (un montant de 10000 *deutschemark* au total[8]), toi à Genève, moi à Nancy, pour ne plus être séparés par une frontière de quelque genre que ce soit. Nous ne voulions pas attendre. Pour gagner de quoi financer mes études, nous avons travaillé tous les deux dans l'industrie automobile comme ouvriers chez Happich, entreprise de composants et pièces mécaniques basée à Wuppertal, toi pendant deux mois comme cariste, et moi, trois mois… à la chaîne. Car, au contraire de ton père, mes parents n'avaient pas les moyens de me soutenir financièrement. Ensuite, j'ai donné pendant deux ans des cours de français à la fac de droit où j'ai fini par ne plus avoir d'étudiants à cause de mes idées de gauche. Je leur faisais lire des articles de journaux sur la politique d'apartheid, menée en Afrique du sud ; ou encore sur les dictatures latino-américaines, ayant alors pour amis des réfugiés politiques du Brésil, qui avaient connu les affres de la prison et de la torture. Tu n'étais pas vraiment en colère contre moi. Tu connaissais mon aversion pour le racisme, le fascisme, le totalitarisme et l'injustice ; tu savais aussi combien j'étais mal à l'aise en France en rapport au silence que la société française gardait sur l'époque coloniale, en même temps que je me créais, au contact des étudiants des

[8] Ce qui équivaut, en 2024, à 20000 euros.

pays d'Afrique noire et du Maghreb, un paysage intérieur étranger, projetant sur eux ma propre histoire familiale. J'étais ta vierge rouge. Toi ma licorne blanche à la crinière soyeuse, tout plein encore de cette joie juvénile d'avoir réintégré une plénitude perdue. Toi et moi ne possédions que nous-mêmes ; autrement dit, rien de matériel. Nous partagions une chambre de vingt mètres carré avec une alcôve pour le lit double et un coin lavabo dans une résidence universitaire protestante progressiste, la ESG (*Evangelische Studentengemeinde*), où l'on incitait les étudiants à la vie communautaire. Nous ne menions pas une vie très confortable, loin de là. Toilettes, douches et cuisine communes étaient dans le couloir. Mais, si on le voulait, on pouvait dîner avec les étudiants de l'étage. Seulement il y avait un hic : ce n'était pas dans les habitudes des Allemands de cuisiner le soir et ils détestaient l'odeur de l'ail. Peu prodigues en paroles, ils conversaient peu ; ils ingurgitaient rapidement leur *Butterbrot* (littéralement « pain beurré », mais en réalité c'était de la margarine), qu'ils arrosaient d'une tasse de thé ou d'une tisane. Seuls les étudiants étrangers, dont je faisais partie, se réunissaient dans la cuisine pour préparer leur repas, communiquant entre eux en mauvais allemand jusque tard dans la soirée. C'est avec eux que j'appris l'art et la manière de cuisiner les épices, de préparer un plat de couscous marocain, de cuire le riz croustillant à l'Iranienne, tandis que tu découvrais avec étonnement que les prétendues barrières culturelles entre Occidentaux et Orientaux étaient souvent moins importantes que les idéaux similaires, le besoin de rendre le monde

meilleur, de le refaire, plus heureux et plus libre qu'il n'était.

Il me semble que le problème que nous avons à Ouagadougou est là : l'université, créée en 1974, est fermée pendant les « grandes vacances » et les clients africains du Don Camillo ne sont pas des étudiants. Ils sont plus âgés que nous, soigneusement vêtus, d'apparence prospère. À l'image de toutes les personnes que nous avons rencontrées jusqu'ici telles que le Docteur Joseph, Monsieur Sar, Monsieur Diallo, Monsieur Congo. Mais toi et moi, nous nous sentons très différents de l'ancienne génération. Comme le prouve notre mode de vie, notre tenue vestimentaire, nos désirs, qui, en Europe, nous démarquent de la société « bourgeoise », se faisant le reflet d'un message politique. En proie à la confusion, je ne sais plus très bien quoi penser. Peut-être me suis-je trompée en généralisant, car la façon de voir les choses de ces Messieurs n'est pas si éloignée de la nôtre. Les amabilités et attentions qu'ils nous prodiguent sont la preuve indéniable que les Africains lettrés en français ne sont pas tous des « vendus » opportunistes et égoïstes, assoiffés de pouvoir, mais qu'ils peuvent aussi avoir l'intérêt d'autrui pour horizon de leur vie. En sus, ils ne mettent pas tous les Blancs dans le même sac et ont deviné de prime abord que nous n'admettons pas les modèles de développement imposés par nos pays. Et pourtant, la mauvaise conscience, que je porte comme une lourde charge sur mes épaules, bien que je n'aie

dominé ni écrasé qui que ce soit, m'accable chaque jour un peu plus.

« Tu verras, tout s'arrangera », susurres-tu. « Tu te tourmentes pour rien. Tu prends tout à cœur. Là-bas, à Ouahigouya, un poste de stagiaire m'attend. Je pourrai m'y rendre utile. Tu dois simplement faire confiance à la chance et au hasard. »

« Toi et moi, nous ne sommes pas pareils. Tu es allemand. Tu ne te sens pas concerné par l'histoire coloniale. Ni impliqué dans les crimes épouvantables commis par les nazis du reste », rétorqué-je avec une once de reproche, que tu n'as pas manqué de récrier.

Peut-être à juste titre, je ne sais pas, tu soutiens que tu n'as pas à prendre sur toi la souffrance des autres, à porter le poids d'une faute que tu n'as pas commise. Pour ma part, je n'y parviens pas. Quelque chose se déroule en moi indépendamment de ma volonté. J'ai beau me forcer à avaler quelques bouchées de couscous, elles ne passent pas plus que le passé colonial. Comment faire honneur au repas quand des indigents, tenaillés par la faim, pressent leurs visages contre les vitres des fenêtres, impatients de manger les restes des clients ? Cette situation est intolérable et me soulève le cœur.

Quand je regarde en arrière, je comprends mieux les réticences de Paul et de Bernard, mes copains du Burundi et de l'Ouganda. Ils redoutaient sans doute que je ne voie que la superficie des choses, que je ne tienne pas compte de la diversité des exigences et des valeurs

de développement de la vie communautaire. Mais Paul et Bernard s'étaient mépris sur moi. Malgré l'angoisse, la tristesse provoquée par mon ignorance, je voulais comprendre. Et je nourrissais l'illusion qu'en dehors de la capitale, le mode de vie serait plus « vrai », plus authentique. Plus âpre et plus austère sans aucun doute, mais moins menacé par le matérialisme et l'urbanisation, par l'effritement familial dont parlait Étienne, en vertu de l'esprit de solidarité qui entretenait la cohésion entre les nombreux membres de la famille traditionnelle dite « étendue » ou « élargie », suivant la si belle et généreuse formule africaine : « Tout pour tous, tous pour chacun. »

Il est temps de prendre congé du Père Philippe. Avant de se séparer de nous, il se fait une joie de nous montrer la collection de serpents et de poissons rares qu'un Père espagnol a disposés sur plusieurs rangées dans des bocaux pleins de formol.

« Même à Ouagadougou, les morsures de serpents venimeux sont fréquentes et entraînent un nombre considérable de décès », nous apprend-il. Mais tout habitué qu'il est à la peur panique des voyageurs, le Père Philippe s'empresse d'ajouter :

« Soyez sans crainte ! La majorité des serpents n'est pas dangereuse. On raconte que dans le Yatenga des pères belges seraient en possession d'une « pierre noire » susceptible de neutraliser le venin, alors que ce n'est qu'un morceau d'os brûlé qui, comme le charbon de bois, possède des propriétés absorbantes. De toute

façon, il n'est pas facile de se la procurer. Et je vous conseille de chausser vos Pataugas, si vous vous aventurez en brousse. »

L'impatience monte à l'approche du grand départ pour Ouahigouya. Quoique le véhicule ne démarre que lorsqu'il est plein, un jeune homme nous conseille avec un sourire en coin de venir très tôt le matin si nous voulons obtenir une place.

« Les bagages sont empilés sur la galerie et les passagers enfournés à l'intérieur comme du bétail », nous avise-t-il. « Les heures d'attente sont de quatre à neuf heures et le voyage lui-même prend parfois autant de temps, car la piste est pleine de nids-de-poule ; et puis, le "bâché" fait de nombreuses haltes. »

Il nous faudra donc, en ai-je déduit à part moi, prendre quelques précautions et nous gaver de charbon végétal afin d'éviter les désagréments durant le trajet.

Si j'en crois Monsieur Congo, les habitants du Yatenga se montrent plein de retenue à l'égard des étrangers et n'aiment pas davantage les Ouagalais qui, d'après eux, s'accommodent par trop aux manières d'être et de penser des Occidentaux. « À Ouahigouya », se plaît-il à nous rappeler avec une certaine mansuétude, « les traditions ancestrales perdurent, tout comme se perpétue en outre le système des castes, essentiellement héréditaires. Faites très attention ! Votre présence à elle seule peut bouleverser le bel ordonnancement de cette vie strictement réglée. Par conséquent,

je vous conseille de faire preuve de discrétion, d'être à l'écoute et de ne pas juger sans savoir. »

Je suis quelque peu déroutée par ses avertissements, lesquels reposent assurément sur un fondement, mais j'apprécie qu'il se montre si attentionné envers nous. Jusqu'ici, nous n'avons rencontré à Ouagadougou qu'aménité et courtoisie. Notre choix de quitter la capitale se révèlera-t-il bon ou mauvais ? L'à-venir seul nous le dira. Et puis, advienne que pourra !

Deuxième partie

Ouahigouya

« Nous pouvons tout faire aujourd'hui à condition de ne pas singer l'Europe, à condition de ne pas être obsédés par le désir de rattraper l'Europe. L'Europe a acquis une telle vitesse, folle et désordonnée, qu'elle échappe à tout conducteur, à toute raison et qu'elle va dans un vertige effroyable vers des abîmes dont il vaut mieux le plus rapidement s'éloigner. »

Frantz Fanon

Départ en taxi-brousse

3 août

Nous voici arrivés à la gare routière. Il est huit heures et demie du matin. Beaucoup trop tôt comme il s'avérera, car le départ du « bâché », ou taxi-brousse, est prévu pour midi. Mais à seize heures, celui-ci n'a toujours pas bougé. Le chauffeur attend une commerçante qui a des courses à faire au grand marché.

Cette attente interminable m'a laissé le souvenir d'une longue torpeur. Une scène saisissante, une des plus affreuses à laquelle il m'ait jamais encore été donné d'assister, du moins jusqu'à ce moment-là, me remonte à la mémoire. Je revois le lépreux vêtu de guenilles poussiéreuses qui demande l'aumône, tendant sa sébile. Son visage fait peine à voir. Les yeux sont chassieux et rouges comme ceux d'un homme sorti de l'enfer ; il a un trou à la place du nez et il lui manque

des doigts. Mais il a beau poursuivre les passants de ses incessantes litanies, personne ne lui prête la moindre attention tandis que je ne peux qu'à grand peine me défendre contre un vague effroi et les frissons de pitié qui me glacent le sang.

Puis tout d'un coup, je crois rêver, le chauffeur commence à hisser les bagages des passagers sur la galerie et ouvre le battant arrière du vieux taxi-brousse Peugeot couvert d'une bâche tendue au-dessus du plateau et relevée latéralement. À l'intérieur, une banquette de bois de chaque côté. Nous nous hissons dans le véhicule pour prendre place. Règnent calme et silence. Les hommes assis face à nous restent placides, assommés qu'ils sont, me semble-t-il, par la longue attente. La sueur perle sur les fronts, cependant que toi et moi, pris d'inquiétude, allongeons le cou, nous contorsionnons dans tous les sens pour voir si la commerçante arrive. Je me demande où elle est bien passée quand le moteur du taxi se met à ronronner. Comme si le conducteur s'était lassé de l'attendre.

Ahurissante la manière dont il a tenté de tromper son monde ! À moins qu'il n'ait tout simplement voulu être à l'écoute du moteur de son véhicule pour s'assurer que tout allait bien. Toujours est-il qu'il a fait trois ou quatre fois le tour de la gare routière pour *in fine* revenir à son point de départ. J'en ai la tête qui tourne, le cœur aux lèvres. Toute désorientée, je ne peux m'empêcher de penser que le chauffeur se gausse de nous. Mais dans le taxi, les autres passagers ne bronchent pas d'un cil. Ils restent d'un calme éton-

nant, serrés côte à côte sur leur banquette, les yeux absents, comme s'ils étaient plongés dans une sorte de demi-sommeil. Alors, je me rassure et m'amuse des soupçons ridicules que le comportement énigmatique du chauffeur a éveillés en moi.

Le taxi s'est rempli peu à peu. Je revois en pensée l'imposante commerçante en train d'empiler de lourds sacs d'oignons, de piments, de grains, entre les deux banquettes, tant et si bien que nous ne savons plus où poser les pieds. Personne ne proteste. Toi et moi non plus, du reste. Après quoi, elle s'est engouffrée dans le bâché et a pris ses aises au milieu de la banquette, tandis que le chauffeur fermait d'un geste décidé le battant arrière qui arrive à mi-corps des passagers. Puis il s'est remis au volant et a démarré le moteur. Mais cette fois, nous sommes partis pour de bon.

Le chauffeur a accéléré. Il roule maintenant à une allure folle, soulevant des nuages de poussière et faisant balloter les corps à cause des zigzags d'un bord à l'autre de la piste, qu'il fait pour éviter les nids-de-poule. Le voyage risque fort d'être pénible. Nous n'avons rien bu ni avalé depuis le petit déjeuner. Au reste, dans deux heures il fera nuit et nous ne pourrons plus contempler le paysage qui défile de plus en plus vite devant nos yeux. La contrée est plate, monotone et peu arborée. Seules les jeunes pousses de quelques buissons épineux et rabougris percent çà et là à travers le sol sec et nu de la savane. Le taxi fait de nombreuses haltes en bordure de la piste pour faire descendre ou monter quelque passager qui semble avoir surgi de

nulle part. Parfois, celui-ci transporte avec lui des volailles. Se font alors entendre de furieux battements d'ailes et les caquètements perçants des poules enfermées dans les cageots que le chauffeur hisse sans ménagement sur la galerie. Nous sommes de plus en plus à l'étroit, serrés les uns contre les autres sur la banquette. Et pourtant il se dégage de toi quelque chose de contradictoire entre la jubilation et l'abattement. Une certaine gaieté mâtinée d'ennui. Dehors, on ne voit plus rien. À la clarté du jour a succédé subitement une nuit d'encre, cependant que le taxi bringuebalant poursuit sa course sur la piste obscure, trouée par la lumière des phares. Jusqu'ici pas de crevaison. Et ce seul fait est déjà une bonne chose.

Les heures nocturnes passent lentement et la fatigue commence à me vaincre. Je sens le sommeil gagner tous mes membres. À moitié endormie, je laisse mes pensées s'envoler à tire-d'aile. Lorsque je soulève enfin les paupières, lourdes de sommeil, le jeune homme qui me fait face s'adresse à nous.

Il dit :

« Nous ne devrions pas tarder à arriver. »

Puis, avec une certaine timidité, il nous interroge sur notre lieu de provenance et de destination, comme l'on fait ici quand on rencontre des voyageurs venus de loin. En tant qu'entrepreneur de bâtiment, son travail l'oblige à faire régulièrement la navette entre Ouaga et Ouahigouya où réside sa famille.

« Demain matin, si vous le voulez bien, je pourrais vous accompagner jusqu'à l'hôpital », propose-t-il sur un ton jovial.

D'un seul coup, le taxi ralentit. Nous arrivons à Ouahigouya. Pas le moindre éclairage public. La ville, endormie, est plongée dans les ténèbres de la nuit, déchirées seulement par la clarté de la lune. Il est tard. Aussi le chauffeur nous dépose-t-il devant un petit hôtel. L'endroit est sans charme mais propre, le prix modique. De toute façon, nous n'avons pas le choix. Sitôt les clés de la chambre en main, je n'ai plus qu'une hâte : me jeter sur le lit et dormir. Mais voilà, c'était sans compter sur l'arrivée impromptue d'un jeune couple de Français qui nous invitent à les rejoindre sur la terrasse pour prendre l'air.

« Vous savez, dans les chambres, on ne respire pas », préviennent-ils gentiment.

Ils ont la peau hâlée, car ils travaillent la terre au grand soleil avec des paysans dans un chantier à proximité de Yako, ancienne bourgade administrative. Au village, les conditions de vie sont extrêmement difficiles, racontent-ils. Pas d'eau courante ni électricité. Ils se lavent avec l'eau du puits et s'éclairent avec une lampe-tempête. En somme, ils mènent là une vie de « brousse ». Une vie simple et âpre, mais chaleureuse. Car les paysans de cette région ont le sens de l'hospitalité. Si démunis qu'ils soient, ils jugent toujours avoir assez pour offrir au voyageur quelque chose à manger.

Ils nous ont aussi parlé avec admiration d'un certain docteur Gaurier, lequel prodigue soins et médecines naturelles afin de pallier les insuffisances de l'hôpital de Yako et la rareté des médicaments. Avant de poser une attelle, il traite les fractures osseuses avec un baume de sa composition à base de plantes et d'herbes connues de la pharmacopée traditionnelle et serait passé maître dans l'art de traiter l'hépatite A, liée souvent à l'eau souillée, au moyen d'un breuvage composé de feuilles séchées, de racines et d'écorces de plantes broyées dont je n'ai pas retenu le nom. De toute façon, me souffles-tu, il n'existe actuellement aucun médicament pour traiter cette maladie infectieuse. Quoi qu'il en soit, le médecin français a conseillé au jeune couple de faire bouillir l'eau du puits pour la rendre potable.

« De plus », ajoutent-ils, avec enthousiasme, « il n'emploie pas de personnel blanc. À l'hôpital, il est uniquement secondé par des infirmiers expérimentés, tandis que des matrones ou sages-femmes traditionnelles de la brousse, d'âge mûr, se chargent des accouchements et donnent les premiers soins aux parturientes. De toute façon, jamais les femmes n'admettraient un médecin mâle ; elles auraient trop honte. Les matrones sont pour les parturientes les uniques médecins ; elles les aident à accoucher assises ou accroupies, comme le veut la tradition. Mais ce n'est pas tout. Comme le docteur maîtrise assez bien le *mooré*, il a inventé un moyen ingénieux pour lutter contre la malnutrition : il a composé en cette langue une petite chanson à refrain, soutenue par le batte-

ment rythmé des pilons dans le fond des mortiers en bois, dont les paroles enseignent aux mères comment préparer une bouillie nutritive pour bébés : en mélangeant le lait maternel avec une céréale. Et que les femmes reprennent inlassablement, en chœur, dans les cours des maisons jusqu'à la savoir toutes par cœur.

Le docteur Gaurier vit en Haute-Volta depuis six ans. Il a d'abord vécu seul quelques mois dans une petite maison sans confort. Mais sans épouse, il ne pouvait être admis dans la communauté. De fait, les gens de la région sont plus à l'écoute, en confiance, pourrait-on dire, depuis que sa femme l'a rejoint ; d'autant plus qu'il n'a pas peur des contacts, poussant l'humilité jusqu'à manier avec eux la pelle et la pioche pour construire et forer des puits d'eau et de profondes fosses d'aisance, si indispensables pour améliorer les conditions d'hygiène et la vie. Quel dommage qu'il soit parti en vacances jusqu'à la mi-septembre ! Ayant écrit plusieurs articles sur la médecine traditionnelle pour *Le Monde* et *Le Nouvel Observateur*, cet homme d'exception n'eût sûrement pas manqué de nous stimuler.

Au bruit vif et cadencé des claquettes en plastique sur le sol carrelé du couloir, aux rires explosifs, aux gémissements qui retentissaient derrière la cloison bleue de la chambre, nous avons réalisé, à notre plus grande stupéfaction, que nous avions atterri dans une sorte d'hôtel spécialisé où des "filles de joie" recevaient les clients. Ce n'est qu'au milieu de la nuit que nous nous endormîmes.

En pension chez Angelika

À huit heures du matin, le jeune entrepreneur, qui répond au nom de Belem, nous attend déjà devant l'hôtel. Il fixe notre sac sur le porte-bagage de sa mobylette à l'aide d'extenseurs. Son visage est rayonnant comme sous l'effet du soleil matinal de Ouahigouya. Le ciel est bleu, immatériel, l'air aussi sec et brûlant que le sol de la terre rousse que nous foulons pour nous rendre à l'hôpital.

Le docteur Aurégan, médecin et officier de carrière, nous reçoit avec cordialité. L'homme, âgé d'une quarantaine d'années, de taille moyenne, au physique sec et musclé, est en manches de chemise relevées jusqu'aux coudes et porte un short long de couleur militaire, signalant son appartenance à l'armée. Il avait prévu de nous loger dans l'ancienne maison du dentiste, mais comme il ne nous voyait pas venir, il y a mis la famille du pédiatre qui est en visite pour une semaine. En attendant, nous prendrons pension chez une dénommée Angelika, infirmière allemande et coopérante au DED, aide allemande au développement. Le quartier où elle réside est distant de la ville d'environ trois kilomètres.

Fort d'une vingtaine de maisons de plain-pied, toutes bâties en bois avec une large véranda couverte, électricité et eau courante, et entourées d'arbustes méditerranéens odorants à fleurs – bougainvillées, hibiscus, lantanas – qui explosent de couleurs vives, fuch-

sia, rose, mauve, rouge et jaune safran, ce lotissement est désigné par le sigle ORD dont j'ignore encore aujourd'hui la signification. L'habitation d'Angelika comprend trois pièces joliment meublées, dont le plancher de bois brut est recouvert de nattes de paille colorées. À l'arrière, celle-ci donne sur une savane roussie qui s'étend à perte de vue sous nos yeux fascinés. La jeune femme peut avoir de trente-deux à trente-cinq ans. Elle a un air affligé, des épaules lasses, un visage au front haut, encadré de cheveux châtain clair, coupés courts. Elle nous montre la chambre d'hôtes garnie d'un grand lit avec une moustiquaire blanche qu'un crochet de métal retient au plafond. Comme elle travaille souvent « en brousse », une jeune fille voltaïque du nom de Pauline s'occupe de sa fille âgée de cinq ans, tandis qu'un cuisinier est chargé de procurer viande, volaille et fruits et de préparer les repas de midi.

Pourquoi faut-il que les choses arrivent toujours autrement qu'on ne l'a prévu ? Nous voici obligés de cohabiter avec une coopérante. Et comme tous les coopérants, elle ne cuisine pas elle-même, mais fait appel aux services d'un cuisinier, lequel s'inspire des recettes françaises. À vrai dire, Mamadi est très sympathique. Ce qui me frappe chez cet homme d'une naturelle distinction, à la silhouette longiligne, au visage absolument fin et délicat, c'est le plaisir qu'il a de pouvoir enfin parler le français, car Angelika n'a pas reçu les rudiments nécessaires pour tenir une discussion. Je remarque à l'expression radieuse de son visage qu'il

aime à converser autant qu'à cuisiner. Pour lui, les deux vont de pair. Car, dit-il, on ne mange pas seulement pour nourrir le corps mais pour partager du plaisir. Il emploie un français irréprochable, caractéristique de nombre d'Africains qui sont allés à l'école primaire ou l'ont pratiqué çà et là, en se frottant aux Blancs ou aux fonctionnaires du pays.

Mamadi a la réputation d'être le meilleur cuisinier de la région et comme nous n'avons presque rien absorbé depuis deux jours, je dois admettre que c'est avec un appétit certain que j'ai goûté aux divers mets qu'il nous a concoctés à midi : Salade de riz et de concombre au premier service ; rôti de porc accompagné d'une purée de pommes de terre au deuxième ; crêpes Suzette en fin de repas. Son menu du lendemain ne démentira pas son bon renom : salade de petits pois ; côtelettes d'agneau grillées avec en accompagnement une ratatouille niçoise ; salade d'oranges et de bananes parfumées au dessert.

Pour nous qui sommes des habitués du restaurant universitaire, les déjeuners de Mamadi sont succulents, dignes d'un chef cuisinier. Et pourtant, nous rapporte Angelika, Brigitte, la femme d'Aurégan l'a licencié, jugeant qu'il lui donnait trop de fil à retordre. Elle ne tolérait pas qu'il se refusât, eu égard aux excellentes références professionnelles dont il disposait, à se charger du ménage et de la lessive en plus de la cuisine. Il fut obligé de lui expliquer, après qu'il eut découvert qu'elle avait déjà deux boys à son service, un pour l'entretien du jardin, et l'autre pour celui de la maison,

qu'il était tout à fait normal qu'il exigeât d'être engagé uniquement pour faire la cuisine. Et ce parce qu'il est d'avis qu'il a été créé avec un don pour remplir cette fonction qui le différencie et le distingue de tout autre dans la région.

Sa noble fierté m'enchante. Cette Brigitte, que je n'ai pas connue, semble porter, à en croire Angelika, toutes les traces de la colonisation dans sa manière d'agir et de penser. Pour cette fille d'ancien colon, les Africains ne sont que de fieffés paresseux. Toujours à la traîne, ils ne travaillent et n'obéissent qu'avec force menaces, seule langue qu'ils comprennent.

Mamadi sourit de ce sourire mi-figue mi-raisin qui est le sien.

« Je m'en suis remis aux aléas du destin et j'ai marqué un point, puisque j'ai fini par obtenir ce que je réclamais », se réjouit-il. « Fort heureusement », spécifie-t-il, « les coopérants n'ont pas tous la même mentalité, les mêmes idées préconçues et préjugés désuets. D'aucuns sont de braves personnes qui ne se placent pas par rapport à nous dans des rapports de pouvoir en considérant qu'ils n'ont quoi que ce soit à apprendre de nous. »

Mamadi est vraiment étonnant. Bien qu'il ait été uniquement affecté à la cuisine et chargé de l'achat des denrées au marché pour les repas de midi, il a tout délibérément commencé à faire la vaisselle et à s'occuper de la maison et du linge. Le simple fait qu'Angelika ait porté un jugement favorable sur sa personne et appré-

cié sa cuisine, ce qui pour lui est la même chose, l'a conduit à accomplir des besognes plus humbles sans qu'elle les lui imposât.

Le plus étonnant dans tout cela, c'est que jamais Mamadi n'accepterait, par principe, par fidélité à la tradition, de cuisiner pour sa propre famille ou d'aider son épouse aux corvées domestiques qu'il considère comme essentiellement féminines en vertu du dogme millénaire de la division sexuelle du travail ; pas plus qu'il ne concocterait pour nous un repas africain ou tolérerait que sa femme nous le prépare. Car les hommes ont leurs affaires qui ne regardent pas les femmes et vice-versa.

Durant les premiers jours, la cohabitation avec Angelika m'a beaucoup gênée, incapable que j'étais de tirer le meilleur de la situation dans laquelle je me trouvais, parce que la nature de la jeune femme m'était étrangère et contraire. Elle se confiait peu et restait toujours sur sa réserve. Je sentais qu'il était difficile pour elle de vivre seule avec son enfant, si loin de l'homme aimé dont plusieurs photographies trônaient dans des cadres argentés sur la commode et le guéridon de bois rustiques.

Quatre mois s'étaient écoulés depuis son arrivée à Ouahigouya et l'absence de celui qu'elle appelait son « mari », quelles qu'aient pu en être les causes, lui faisait mal. Elle était triste ; elle semblait toujours plongée dans l'interminable attente de sa venue. Pourquoi ne la rejoignait-il pas ? La voir ainsi, absorbée dans ses idées

sombres, barricadée dans son silence, au point d'en oublier sa fille, me peinait. Il semblait que rien autour d'elle ne la touchait. Qu'elle n'avait que l'image de son homme en tête.

Après avoir remis au docteur Aurégan le sac de médicaments que tu as apporté de Cologne, celui-ci nous fait visiter l'hôpital. L'établissement de plain-pied est propre. Aurégan est le seul médecin généraliste. Mais il y a aussi un pédiatre et un chirurgien, assistés de quelques infirmiers d'État. Les chambres sont d'une simplicité austère. Les malades sont allongés sur des nattes de paille à même le sol et ce sont les femmes de la famille qui nettoient les chambres et apportent la nourriture. Il nous montre ensuite la salle de consultation et la petite maternité qui donne sur la cour-cuisine. Le foyer est formé par trois grosses pierres, siège de la grosse marmite dans laquelle les mères, sœurs ou épouses font chauffer, bouillir ou cuire les repas des leurs.

En sortant de la salle de consultation, un patient au visage recouvert de plaques de pustules vient droit sur nous, la main ouverte et tendue. Raidie par une inquiétude soudaine, je jette vers toi un regard effrayé. Mais voilà que tu lui serres la main avec une sorte de joyeuse confiance. Alors, la honte, la pitié, me saisissent et je me donne de la peine pour surmonter ma crainte et ma sotte répugnance, serrant à mon tour la main écailleuse du lépreux.

Tournée des dispensaires

Depuis que tu assistes aux consultations du docteur Aurégan, j'accompagne Angelika dans sa tournée des dispensaires ruraux, disséminés dans la région, lesquels assurent les soins relevant de la médecine occidentale. Celui de la ville de Gourcy est situé dans la province de Zondoma, à quarante kilomètres de Ouahigouya. Angelika y épluche des ordonnances après avoir assisté à la pesée des nourrissons.

Ce que j'ai vu là dépasse les limites de l'imaginable : des enfants d'un an qui ne pèsent pas plus de quatre kilos ! Tous autant qu'il sont souffrent de dysenterie avec fièvre et vomissements, d'inanition, d'affections aiguës. Ils ont un ventre enflé au nombril saillant, de grands yeux caves qui ont la fixité du marasme et de la misère. Je chancèle sous le choc. En me voyant si secouée, une des matrones m'explique que l'état de ces enfants est dû aux conditions hygiéniques et sanitaires inadéquates, notamment lorsque les aliments et l'eau sont contaminés par des bactéries ou des parasites.

« Il est vrai que les villageoises n'ont pas toujours les mains propres », vitupère-t-elle. « Or la propreté de la mère est déterminante pour la santé des nourrissons. En saison sèche, par exemple, la mortalité infantile diminue. N'étant pas très occupées aux champs, les femmes sont beaucoup plus attentives à l'hygiène. Elles veillent notamment à envelopper d'un grand pagne le bébé attaché à leur dos pour protéger son

visage de l'harmattan, ces souffles brûlants et secs, parfois furieux, qui traînent avec eux les poussières de sable du Sahara, considérées comme responsables de la tuberculose. »

Ma gorge se serre à la vue des mères fanées qui font la queue, leurs nouveaux-nés portés dans le dos, pour les consultations. À seulement trente ans, elles en paraissent soixante. Il leur manque des dents. Les regards sont éteints, les visages parcheminés, les corps secs et noueux, prématurément vieillis par un quotidien épuisant et une lutte farouche pour la survie. Dans ces années-là où il y avait peu de moyens de locomotion, elles se servaient de leurs jambes et de leurs pieds pour circuler. Elles parcouraient six à dix kilomètres en moyenne chaque jour. D'abord, pour approvisionner la famille en eau de puits et en bois de chauffe qu'elles prenaient des arbres et des buissons desséchés par la chaleur ; ensuite, pour se rendre aux champs et en revenir, après qu'elles les avaient défrichés et désherbés afin de semer les graines de mil, de maïs et de haricots qu'elles récolteraient en septembre.

Au demeurant, bien que leurs bras soient musclés par le pilage du mil et les travaux des champs, suggérant une grande force physique, les femmes des villages souffrent plus de sous-alimentation que les hommes. Elles ont souvent des épaules osseuses. Mais il ne s'agit point de beauté ni de mode comme en Europe. Mais d'inégalité des sexes. Comme c'est d'ailleurs le cas, à des degrés divers, dans la plupart des sociétés, qu'elles soient pauvres ou riches.

Les hommes entrevoient, me semble-t-il, un péril dans cette puissance nourricière des femmes qu'ils semblent mépriser, mais dont ils ont une certaine appréhension. Pourtant, enfermées comme elles sont dans les rapports de domination et l'horizon habituel de la savane, ont-elles seulement conscience de leur importance comme productrices, ou plus exactement du lourd fardeau de la reproduction qui les écrase, la maternité étant promue par l'ordre patriarcal comme le seul destin valable pour elles ?

Les alentours de Gourcy sont verdoyants. Les tams-tams ont appelé la pluie pour que l'on procède enfin aux semailles. Sur le chemin du retour, Angelika s'arrête dans un village pour me montrer la place du marché qui rassemble vendeuses et clientes aux vêtements bigarrés. Ici, tout le monde parle la langue *mooré*. Les commerçantes nous saluent d'une voix rieuse au milieu des cris et des marchandages, cependant que des nuées d'enfants poussent des « ça va ? » à qui mieux mieux. Je n'ai encore jamais vu de gens d'humeur aussi lumineuse. Avec les premières pluies, les sourires sont devenus plus larges et d'une beauté fulgurante.

L'Afrique tourne vers moi un autre visage, nimbé de lumière. Les femmes, assises à même le sol, très différentes au physique, ont étalé leurs marchandises devant elles. D'aucunes vendent ce qu'elles produisent, tandis que d'autres proposent pour une somme modique des boules de beurre de karité, tentant de réaliser quelques petits gains pour améliorer l'alimentation

quotidienne du ménage ou faire des achats personnels, impossibles à déduire de la faible somme d'argent allouée par le mari. Quand bien même elles ne disposeraient pas toujours à leur gré du fruit de leur peine, l'argent gagné leur procure toutefois une certaine indépendance économique vis-à-vis de lui.

Plus tard, dans l'après-midi, Angelika m'emmène avec elle au dispensaire et au centre de maternité de Ouahigouya.

Le dispensaire dispose, tout comme l'autre, de moyens dérisoires. Il y flotte une muette souffrance. Une femme vient de mettre au monde un enfant au péril de sa vie. Le nouveau-né, qui n'est que peau et os, presse sa tête contre le sein de la jeune parturiente après l'avoir tété et s'endort aussitôt. Je ne peux imaginer que ce petit être si malingre aux orbites profondément enfoncées puisse un jour batifoler et jouer en riant comme tous les enfants du monde. Néanmoins, à en croire Angelika, il y a de fortes chances pour qu'il survive, car la mère le nourrit de son lait et l'entoure de ses soins les plus attentifs ; elle veillera à sa santé.

Elle dit :

« Alors que la plupart des femmes préfèrent, selon une vieille coutume observée jusque-là, retourner auprès de leur mère pour les couches, celle-ci a marché longtemps dans la brousse jusqu'au centre de maternité pour enfanter – preuve d'une grande prévenance. »

À Ouahigouya, les rues alignent des concessions familiales, ces lieux de résidence qui regroupent plusieurs maisons séparées de la rue par un mur et comprennent une cour. Chacune ressemble à l'autre. Plus traditionnelles qu'à Ouagadougou, les maisons sont presque toutes bâties sur le même modèle. En brique crue pour la plupart ; en dur pour quelques-unes d'entre elles. Les dimensions des concessions dépendent du nombre des membres de la famille. Elles sont aussi plus éloignées les unes des autres, plus aérées, que dans la capitale. Et dans les concessions musulmanes polygames, chaque épouse a sa propre maison, le mari se devant de respecter les recommandations du Coran de passer trois nuits chez l'une, trois nuits chez l'autre.

Dans les venelles de terre d'un rouge sombre, matriciel, on croise des chèvres étiques, des petits cochons noirs, des enfants juchés dans des carrioles chargées de barils en fer et tirées par un âne. Au milieu de la savane à l'herbe rare, il y a au sein de cette ville rurale toute une vie champêtre qui se déroule. J'ai l'impression de rêver toute éveillée ; je suis heureuse de pouvoir m'émerveiller de nouveau, réceptive à toute cette vie simple, sommaire, à la beauté de ces gens humbles aux nez larges, aux belles lèvres charnues et expressives, au sourire envoûtant.

En revanche, la manière désinvolte avec laquelle Angelika franchit le seuil des petites concessions familiales sans s'annoncer, m'embarrasse et m'irrite.

Derrière l'enceinte, on trouve un groupe d'anciennes maisons traditionnelles, ces espèces de cubes rectangulaires, parfois crénelés, faits de terre crue, battue et pétrie avec de l'eau et séchée ; dans la cour commune, close de murs bâtis avec des briques de banco, un grenier familial où une partie des récoltes est conservée, des *canaris* ou jarres où l'on conserve l'eau de pluie et quelques animaux domestiques : des poules, des pintades, quelques maigres brebis et parfois un âne attaché à un pieu.

À mon grand soulagement, nous n'avons jamais rencontré âme qui vive, car à cette heure de la matinée chacun vaque à ses occupations, et cela parfois à plusieurs kilomètres de la ville. Mais mon malaise va croissant. Ainsi, toute gentille qu'elle est avec Mamadi, Angelika excelle parfois à se comporter comme en pays conquis. Les matrones du dispensaire, qui parlent le français avec aisance et naturel, s'en sont d'ailleurs plaintes auprès de moi.

« On doit s'en remettre à l'approbation de cette infirmière-là qui distribue au compte-gouttes les ordonnances et les cachets de Nivaquine contre la malaria, alors qu'elle ne sait pas même s'exprimer en français. Comment collaborer avec elle afin d'améliorer la santé des femmes si elle ne comprend rien à ce qu'on lui dit ? À vrai dire, on ne comprend pas ce qu'elle fait là, ni pourquoi on lui a confié cette tâche. »

J'ai beaucoup de mal à cerner la personnalité d'Angelika, mais je sens que son esprit n'est pas guidé

par le désir d'apprendre et de comprendre. Elle est étrangement absente à ce qui l'entoure. Là où quelque chose me semble dur, si insoutenable que ça me rend malade, elle paraît insensible. Comme détachée du réel. Et les aspects positifs que Mamadi lui a trouvés sont parfois contrebalancés par les autres pans de sa personnalité. « Cesse de te tourmenter avec des questions », m'a-t-elle conseillé récemment avec sur les lèvres un sourire pâle. « Ça ne sert absolument à rien. »

À quoi dois-je attribuer cette apparente indifférence ? À son sentiment d'impuissance ? À l'habitude d'être confrontée à la misère ? Mais peut-on vraiment s'accoutumer à la souffrance de la faim qui se lit sur les visages des enfants et des femmes que nous avons vus ?

En contrepartie, la petite Catherine a l'insouciance des enfants de son âge. Elle s'est vite acclimatée et adaptée à sa nouvelle vie. Elle a appris à accrocher sa poupée de paille tressée sur son dos. Face à cette manière d'agir mimétique, les visages s'éclairent. D'aucunes femmes pouffent et rient sous cape. Mais généralement, le rire est sonore, joyeux, et totalement dénué de malveillance.

Il est arrivé que Catherine nous accompagnât avec Pauline, sa jeune baby-sitter, au village de Koumbri, assez éloigné de Ouahigouya. C'est une enfant sage, jamais je ne l'ai vue se plaindre, manifester du mécontentement. Il avait plu durant la nuit et la piste était noyée par endroits. Sans le pick-up, jamais nous

n'aurions pu traverser les larges flaques d'eau bourbeuses. On voyait au loin des paysans occupés à repiquer du riz, profitant des premières pluies, ainsi que des grappes de jeunes bergers menant paître leurs troupeaux de chèvres et de moutons à poil ras. Des zébus aussi, ces drôles de vaches à bosse au niveau du garrot, à la tête cornue, très maigres, à la robe blanche comme du lait, qui erraient, paisibles, dans les pâturages tandis que des ânesses suivies de leurs petits trottinaient joyeusement le long de la piste. On distinguait un peu en retrait quelques petits villages tassés sur eux-mêmes et protégés par un mur d'enceinte en terre qui prenait à la lueur du matin une chaude couleur orangée. Des toitures végétales se dressaient de temps en temps par-dessus le mur, piquant ma curiosité passionnée ; curiosité d'autant plus puérile que derrière ces apparences bucoliques se cachait souvent une terrifiante misère.

Les hameaux qui scandent la piste sont souvent isolés au milieu de la vaste savane. Dans cette province, la végétation est plus avancée qu'à Ouahigouya. La terre sèche, broussailleuse et brûlante se revêt çà et là d'herbes rases en même temps qu'elle redevient fertile, et le paysage se déroule sans fin devant nous comme un immense ruban d'un brun chaud moucheté de vert tendre qui ranime l'espérance.

Le dispensaire, tenu par deux matrones, se trouve dans un endroit reculé. L'accueil est froid, l'animosité palpable. Les femmes que l'on voit avec un bébé suspendu dans le dos, qu'elles ont purgé au matin pour ne

pas être souillées, sont venues à pied de villages très éloignés au prix de la plus dure fatigue, se pressant à l'entrée pour obtenir des cachets de quinine et un bol de bouillie nutritive à base de riz ou du lait en poudre pour les enfants en bas âge. Harassées par une longue marche, elles lèvent vers nous leurs prunelles éteintes. Partout, la faim taraude. Pas une plainte pourtant. À l'intérieur du dispensaire, des enfants tremblants de fièvre, au petit ventre ballonné à cause des vers et d'une alimentation trop pauvre en protéines, toussent à fendre l'âme sans jamais pleurer. Leurs yeux restent secs et vides.

« Ce n'est pas une bronchite », dit Angelika. « Je crains que ce ne soit la tuberculose. »

Ici, la tuberculose est très répandue. Pourtant, lorsqu'elle s'inquiète d'un enfant amaigri par la déshydratation, engageant la mère à le faire soigner à l'hôpital, cette dernière s'y oppose. Pour elle, ce n'est pas si grave et elle se moque ouvertement des préoccupations d'Angelika. Elle se fie entièrement aux matrones. La femme a entre les deux seins une scarification, laquelle lui a laissé une cicatrice formant une rosace indélébilement inscrite sur sa peau lisse d'un noir rougeâtre qui rappelle la terre fertile de la vallée du Nil. Elle braque sur moi ses yeux sombres et brillants avec à la bouche un pli moqueur et s'esclaffe subitement découvrant des dents magnifiques d'un blanc nacré. Elle rit de moi. Et les femmes assemblées rient ensemble d'un rire franc à ses côtés, tandis que je continue à distribuer à la hâte les cachets de quinine pour

apporter mon aide à Angelika. Désemparée par les moqueries, j'eusse aimé à ne pas perdre contenance et clamer mon innocence, estimant que je n'avais rien à voir avec le DED[9].

Parmi les nombreuses mères qui sont là, il y a aussi des jeunes femmes peules. Leurs cheveux noirs de jais, tressés étroitement au ras du crâne, puis rassemblés au sommet de la tête avec de longues nattes noires brillantes, à la fois serpentines et rigides, descendant sur les côtés du visage à l'ovale parfait, mettent en valeur le galbe du front. Les poitrines sont couvertes de colliers de perles. D'aucunes ont un petit anneau d'or dans le nez ou piqué dans l'ourlet de l'oreille ; d'autres portent de si lourds pendants d'oreilles que le trou foré dans les lobes s'est démesurément allongé. Elles ont en revanche la silhouette gracile, des membres délicats, un teint foncé au grain très fin, de belles lèvres pulpeuses. Une d'entre elles est accompagnée d'une fillette filiforme d'une douzaine d'années au port de reine, vêtue d'une robe de laine noire. Son magnifique visage, encadré par de grands flots de tresses étroites bleu nuit, se détache par l'éclat de sa beauté.

Mais qui sont les Peuls ? Personne n'est d'accord là-dessus. D'aucuns prétendent qu'ils sont des sortes de juifs métis, nés de Blancs et de Noirs, arrivés au Sénégal et dans la région du Sahel par l'Egypte des pharaons ; d'autres voient en eux les descendants des envahisseurs hamites ou chamites venus d'Afrique du

[9] Service Allemand de Développement.

Nord. En somme, l'image du berger « noble », observateur du ciel, du soleil, de la lune et des étoiles, prévoyant le temps et guidant son troupeau, veillant sur lui comme s'il était son propre enfant, quelle que soit l'heure du jour et de la nuit, continue de se charger de fantasmes bibliques.

Angelika espérait trouver le temps de s'arrêter dans un village peul, mais il n'en est plus question car il se fait tard et l'état de la piste, celle qui nous a menées jusqu'ici, ne lui permet pas de rouler vite.

On voit parfois se dresser au loin un campement de bergers semi-nomades, qui ne compte pas plus de dix petites paillotes, ces huttes basses et rondes, coiffées comme d'un chapeau de paille et provisoirement plantées l'une à côté de l'autre comme des tentes. À proximité, paissent quelques vaches efflanquées.

« Garder le troupeau est un travail très dur et demande une surveillance de tous les instants. Qui plus est, la malnutrition fait des ravages parmi les enfants de ces populations dispersées, toujours en quête de pâturages, et souvent très éloignées des dispensaires », dit Angelika, me ramenant au monde de la réalité. « Chaque averse est donc un bonheur pour tous. »

Tu es rentré de l'hôpital au volant d'une vieille 2CV cahotante que le docteur Aurégan t'a prêtée pour le temps de ton stage, l'ORD se trouvant à trois kilomètres de l'hôpital. Il manque la capote et un garde-boue à l'avant, la toile des sièges avant et de la ban-

quette arrière est usée, brûlée de soleil, et les deux roues de devant sont légèrement inclinées, mais l'important pour toi c'est qu'elle roule.

Tu ne racontes rien de ce que tu vis et vois à l'hôpital et je me tais également. Comme si, entre nous, était tendu un rideau de silence. Depuis que nous sommes en pension chez Angelika, toi et moi ne trouvons pas le temps nécessaire pour partager nos réflexions car le soir, une fois ton travail accompli, tu veux passer une soirée tranquille, heureux d'avoir trouvé une compatriote bien disposée à ton égard tandis que je me tourmente avec des pensées toujours plus douloureuses que rien ne saurait chasser.

Aujourd'hui, j'ai passé l'après-midi avec la petite Catherine pendant qu'Angelika faisait des courses. L'enfant m'a entraînée à l'amener chez son compagnon de jeu, le petit Ludovic, fils du chirurgien de l'hôpital. Nous avons trouvé sa mère assise sous la véranda avec sa famille venue de France, que notre apparition laisse interloquée. Non, Ludovic n'est pas là ; il est au fond du jardin avec son père, sur le court de tennis.

Frédéric, le père, est un petit snobinard à la peau dorée par un hâle léger. Et je n'ai pas aimé la façon dont il s'adressait aux enfants africains qui se divertissaient à ramasser les balles en faisant entendre leurs cris et leurs rires. Les femmes nous ont rejoints pour le regarder courir et suer, sans échanger pour autant le moindre mot avec moi. Je ne leur ai pas adressé la pa-

role non plus. De toute façon, je suis étrangère à leur code de conduite caduc mais très enraciné. Et leurs préjugés sociaux et raciaux s'écartent de ma vision du monde. C'est ce que j'aurais aimé leur dire. Mais j'étais trop bien élevée et, prenant Catherine par la main, je me contentai de les saluer avec une distance polie, avant de pivoter sur mes talons et de m'éloigner.

Je comprends maintenant pourquoi les Français qui ont passé plusieurs années en Afrique disent toujours qu'ils ont eu beaucoup de mal à se réadapter à la vie en France. Prenons le voisin d'Angelika, par exemple, lequel est moniteur en agriculture et possède tout comme Aurégan, outre des poules et des moutons, un bel étalon. Il passe son temps libre à se promener à cheval et si l'on réfléchit un peu, c'est le pire des divertissements en ce pays aride où l'eau est comparable à la manne et objet de prières ferventes pour qu'elle tombe du ciel, tant elle est rare et précieuse ; n'empêche qu'il s'arrête dans les villages pour abreuver copieusement sa monture, profitant du fait que ce serait pour le chef de village un grave manquement aux devoirs vis-à-vis de l'étranger que de refuser de l'eau à son cheval. L'Afrique, un paradis ? Du point de vue des « experts » comme Kossack, sûrement. Ils ont plus d'espace qu'en Europe et des horaires de travail élastiques. C'est un fait que par cette chaleur, le temps se vit autrement. On a vite l'impression d'être en vacances ; on prend goût à l'oisiveté. Une vie parfaite pour les Européens dénués d'états d'âme, comme le voisin d'Angelika, ou Frédéric, lequel passe ses après-midi à jouer au tennis,

pendant que des enfants succombent à la maladie ou à la malnutrition. Est-ce cela que l'on entend en France par le « mal d'Afrique » ? N'est-ce pas plutôt se rendre complice du mal qui est fait au nom de la "Coopération" et de l'"Aide au développement" ?

Au matin du 5 août, date anniversaire de l'Indépendance de la Haute-Volta, Angelika ne m'a pas emmenée avec elle au centre de la PMI[10]. Comme le voyage risque d'être long et difficile, qu'elle ne connaît pas la piste, et que pendant la saison des pluies la voiture peut s'embourber à chaque instant, elle a jugé bon de prendre un chauffeur.

Je suis arrivée à pied à l'hôpital au moment où tu t'apprêtais à te rendre au dispensaire pour recueillir des renseignements pour le compte de l'infirmier responsable. Tu m'expliques que les patients doivent tout d'abord passer par le dispensaire pour être hospitalisés. S'ils sont atteints de malaria, l'infirmier procède à leur hospitalisation, sinon il les fait revenir en fin d'après-midi pour les analyses de sang, d'urine et de selles. L'infirmier semble fort déçu que tu aies remis la plus grande part des médicaments à Aurégan car, au dispensaire, il en est totalement dépourvu.

« À nous, on distribue des médicaments arrivés à expiration ou, pis encore, des antidépresseurs dont personne ne veut, car les produits naturels comme la noix de kola sont très prisés pour le maintien de

[10] Protection Maternelle Infantile.

l'équilibre physique et mental. Mais, faute de mieux, vu le prix que coûtent les médicaments, je ferai avec ce que vous m'avez donné », ajoute-t-il avec un sourire forcé en voyant notre mine contrite et affligée.

En sortant du dispensaire, nous poussons plus loin nos pas jusqu'au barrage, qui permet tout à la fois d'alimenter en eau la population de Ouahigouya et de répondre, du moins temporairement, aux besoins agricoles et pastoraux. Nous devrons faire quelque chose comme trois kilomètres à l'aller et autant pour retourner à l'hôpital où tu as laissé la voiture. Mais comme il y a eu plusieurs averses durant la journée, la chaleur est supportable. Autour de nous, les premières pousses des grands champs sont encore tièdes. À cette heure de la journée, les paysans s'appliquent à préparer les terres dans les plantations avant les semis. D'aucuns nous font un signe de la main et nous leur rendons leur salut avec un sourire. Ici, on se consacre, nous a-t-on dit, à la culture du riz, des aubergines et des bananes. Des oiseaux aux couleurs vives – jaune canari, rouge cardinal, pierre d'azur – et au plumage chatoyant, volettent de-ci, de-là, lançant des trilles joyeuses. Quelle gaieté ! On sent la proximité de l'eau, de la vie, l'humidité de la terre fécondée par la pluie. De loin en loin, on entend monter du côté des pâturages les meuglements lents des vaches, les bêlements des moutons et des chèvres. Chemin faisant, nous croisons quelques hommes aux traits vigoureux, munis d'outils d'un autre âge, qui s'en vont aux champs coiffés d'un grand chapeau de paille conique décoré à la

cime et au bord de bandes de cuir durci qu'ils portent enfoncé sur le front, et vêtus d'un boubou court en grosse toile, sans manches, lequel retombe sur un pantalon légèrement serré sous le genou. Tous nous saluent avec un visage radieux.

Nous nous avançons sur le chemin qui longe la retenue d'eau. Droit devant nous apparaît une femme qui nous propose des poissons fraîchement pêchés. Lorsque tu l'aides d'un geste ferme à replacer la bassine, déposée à terre, sur le coussinet qu'elle porte sur la tête, elle te fixe d'un air ahuri. Puis un éclair de joie indescriptible illumine sa figure sans âge, cependant qu'elle te lance en arabe : *Baraka, baraka !* « Sois béni ! »

Toi et moi, nous avions presque oublié que les habitants de Ouahigouya sont en grande majorité musulmans et que ce sera bientôt la période de jeûne du ramadan. Ils feront maigre chère ces jours-là. Pendant vingt-neuf jours et douze heures, ils ne pourront ni manger, ni fumer, ni boire de l'eau, pas même avaler leur salive, et ce du lever au coucher du soleil. Épreuve de piété qui paraît bien superflue dans un pays où la gêne règne en maître.

Mossi et Peuls

Durant le week-end, une Allemande en short long, garçonnière par son physique et ses cheveux châtain

clair coupés très courts, Jutta de son prénom, est venue rendre visite à Angelika. Elle a séjourné deux ans dans la république du Dahomey (actuel Bénin) et travaille depuis longtemps comme infirmière, plus au nord, dans une région d'éleveurs peuls transhumants. À la nuit de son arrivée, elle propose que nous allions dîner dehors. Angelika m'ayant fait part la veille du problème que pose ici le port du « blue jean », comme on disait alors, peu conforme au genre féminin, j'ai enfilé la longue robe sac de cotonnade imprimée à petites fleurs roses sur un fond crème, sans manches, serrée sous les aisselles et retenue par deux bretelles nouées sur les épaules, que maman a cousue pour l'occasion. Sa première réaction a été de s'écrier avec un brusque sursaut d'humeur : « Tu ne vas tout de même pas sortir comme ça, en chemise de nuit ! »

De toute évidence, ma tenue vestimentaire lui déplaît. Mais, à son grand désappointement, hormis un pantalon bouffant couleur grenat imprimé de motifs arabesques, retenu par un simple cordon, et une combinaison rose indien resserrée aux chevilles avec un haut dans le même style que la robe, puisque c'est encore maman qui me l'a confectionné, je n'ai rien emporté d'autre. Pour l'instant, je dois faire avec ce que j'ai.

Comme nous nous apprêtons à pénétrer dans une sorte de gargote de nuit où l'on peut manger des plats cuisinés, nous sommes violemment bousculées par le jeune artiste qui nous a interpellées dans la rue, Angelika et moi, quatre jours auparavant, pour essayer de

nous vendre un tableau représentant un masque de femme guinéen, joliment composé de grains de café et de sésame, de mil et de maïs séchés aux tons différents. Sur la droite du tableau, à côté du masque, se profilait un deuxième motif : un tapis dressé à la verticale comme un phallus, dont l'ornementation d'un bel ocre rouge, tirée de la terre, avait attiré mon attention.

« L'ensemble du tableau », avait-il expliqué, « symbolise l'énergie vitale et la fécondité féminine. »

Et voilà ce qu'il avait raconté :

« En Guinée, lorsqu'une femme est stérile, la suprême voie de recours contre la honte, car l'infécondité d'une femme est une chose honteuse (comme si la responsabilité en incombait uniquement aux femmes ! n'avais-je pu m'empêcher de penser), c'est d'aller consulter un marabout-féticheur. J'ai vu, de mes yeux vu, comment l'un d'entre eux y a porté remède ! Il a d'abord pris soin de répandre le sang d'une grenouille égorgée sur un tapis, de sorte à former un dessin significatif. Ensuite, il a demandé à la femme de se déshabiller et de s'allonger, toute nue, sur le tapis taché de sang, la couvrant d'un drap de la tête aux pieds, tandis qu'il invoquait l'aide des mânes des ancêtres et d'Allah. Dans l'année qui a suivi, elle a mis un enfant au monde ! »

Je ne doutais pas de ce qu'il avait vu. J'ai seulement donné à entendre, avec une certaine circonspection – sans même d'ailleurs penser à la possibilité d'un abus sexuel de la part du marabout comme on le ferait de

nos jours – qu'il s'agissait peut-être d'une infertilité psychique. Son tableau n'était pas inintéressant, mais je ne pouvais vraiment pas l'acheter car il était hors de prix. La somme en francs CFA équivalait à 80 *deutschemark* ! Angelika était intervenue pour lui expliquer tant bien que mal que j'avais la bourse plate. À quoi, il avait rétorqué en riant aux éclats que je n'étais pas pauvre. Que j'étais fort riche au contraire. Car la valeur d'un être ne se mesurait pas à ses biens matériels. Elle était davantage liée à un comportement, à une richesse intérieure.

Et c'est précisément ce jeune artiste peintre si amène qui se tient à cette heure devant nous et hurle, ivre de rage : « Je ne suis pas un bâtard ! »

À l'intérieur de la gargote, une femme gémit comme une bête blessée, les épaules secouées par les sanglots. Elle serre sur sa gorge gonflée de lait un bébé, que le jeune homme va lui arracher brusquement des bras. Prise au dépourvu, elle s'agrippe d'une main à lui, de toutes ses forces, rouant de l'autre sa poitrine d'une avalanche de coups impuissants. Parvenu à se dégager, il se met à courir comme un dément autour des tables. Il faut que ce garçon soit devenu fou pour empoigner le bébé par un bras, le faire tournoyer en l'air, tout en vomissant un torrent d'invectives, d'injures et d'imprécations ! Effrayée, la mère s'écroule par terre, puis se jette de tout son long sur le sol, à plat ventre, le suppliant de lui rendre l'enfant. Tout est allé si vite que nous sommes restés inertes, comme pétrifiés par la violence à laquelle nous venons d'assister, ne sachant

que faire. Jusqu'à ce qu'un militaire qui passait par là intervienne, saisissant l'enfant, et traîne le coupable, menotté, au commissariat. D'après le gargotier, le jeune homme aurait surpris sa compagne attablée là, avec un inconnu, en grande conversation. Immédiatement furieux et convaincu d'être trompé, il s'était jeté sur la femme et l'avait rouée de coups.

« Et même si elle devait avoir commis une faute grave contre les usages, ce n'était pas à lui de la châtier », explique-t-il, « car la tradition exige que l'offensé consulte d'abord les autres membres de la famille, lesquels se réuniront pour juger la coupable, tant est qu'elle soit coupable, et prononcer l'anathème qu'elle mérite, l'adultère intéressant tout le groupe. »

Cette horrifiante scène de ménage nous a tous secoués et laissé au fond de nous un arrière-goût d'amertume. Nous n'avons plus envie de nous attabler pour dîner. Nous nous acheminons donc vers le marché de l'ORD, centre de la vie nocturne, pour grignoter quelque chose, un cornet de *kiro* ou arachides, quelques beignets, et boire un café au lait sous le ciel ensemencé d'une myriade d'étoiles scintillantes. Dans l'obscurité, les petites flammes jaunes, rouges, bleues des bougies dans les lampes-tempête se contorsionnent au-dessus des tables alignées, pareilles à des feux follets tremblotants, créant l'illusion de se trouver dans le royaume des ombres.

L'ambiance autour de nous est paisible, d'un calme envoûtant. Je suis dans l'enchantement. Il y a en moi

comme une sorte d'allégresse tranquille. Dans le même temps, cependant, je continue à être mal à mon aise car nous voilà de nouveau confinés dans le milieu étroit de l'ORD, là où se définissent les identités de classe, puisque seules des familles de militaires mossi et des Européens, peu nombreux, y demeurent.

Si je devais repartir maintenant, je considèrerais ce voyage comme une défaite. Nous allons bientôt entamer la deuxième semaine à Ouahigouya et nous n'avons toujours pas rencontré de jeunes gens de notre âge. J'ai beau regarder autour de moi, voir, sentir les choses, me dire que nous avons encore deux longs mois devant nous pour nous faire des amis, le manque de relation avec quelqu'un de l'endroit met en moi une tristesse profonde. L'adolescente que je fus n'a pas tout à fait disparu ; elle est encore là, tapie en moi, vivante et assoiffée de connaissances, exposée à tous les vents du monde, mais dont l'esprit est facilement torturé par l'angoisse et le doute.

Alors, j'écoute en silence ; je tends l'oreille et griffonne des notes, une fois seule, sur les récits de Jutta. Elle a parlé longtemps de ce qui se déroule au nord du pays, là où les Peuls forment le principal groupe humain. Si les choses sont bien telles qu'elle les a décrites, le tableau est sombre. À l'en croire, il n'y a pas de réelle coexistence avec les paysans mossi ; des frictions, des conflits ont toujours lieu dans cette contrée. Dans les villages, l'approvisionnement en eau étant

difficile, la relation entre les éleveurs à la recherche d'un lieu où abreuver et faire paître leurs vaches et les agriculteurs rivés à la terre est plus tendue que jamais – et personne ne sait de quoi demain sera fait... Pour cette petite collectivité de paysans mossi, s'épuisant à arracher à la terre de maigres moyens de subsistance, le mode de vie de ces groupes de pasteurs qui vont librement au gré des saisons d'une partie à l'autre du pays, s'installant provisoirement autour des villages avec leurs troupeaux de vaches faméliques, est parfois ressentie comme une véritable provocation. Il est inconcevable pour les Mossi que les Peuls fassent passer l'intérêt de leurs vaches avant le leur. Cette attitude ne fait que raviver les vieilles haines entre pasteurs et agriculteurs. Mais pourquoi s'en prendre aux femmes peules, les tourmenter et leur infliger une correction ? Par plaisir de les humilier ? Ou parce que c'est toujours sur le "sexe faible" que tombent les outrages ?

Je voudrais bien savoir. Mais à cela, Jutta n'a pas de réponse. Tout ce qu'elle sait, c'est que les hommes peuls ne peuvent rien faire. Ils risqueraient leur tête s'ils se hasardaient à intervenir, car bien que les villageois mossi soient en minorité, ils bénéficient, soutient-elle, de l'appui des militaires qui occupent les villages et les campements itinérants pour assurer l'ordre et la sécurité.

Elle relate quelques différences particulièrement édifiantes entre Peuls et Mossi dans cette région. Alors que chez les Peuls la famille se limite dans la plupart des cas à un ménage simple, monogame – le père, son

épouse et sa progéniture, la femme-mère s'occupant essentiellement du soin des tâches domestiques, des enfants et de la vente du lait sur les marchés, quand il y en a suffisamment –, chez les Mossi, la famille, plus élargie, ferait supporter à la femme un labeur de tous les instants.

« La vie nomade, pourtant très indigente, est moins dure pour les femmes que la vie paysanne », ajoute-t-elle. « Les femmes peules ne sont pas brisées, abruties de travail et précocement vieillies comme le sont les femmes des villages. Regardez, généralement, la journée de travail de ces dernières commence à l'aube. Lorsqu'elles ont fini de chauffer l'eau pour la toilette, elles préparent le repas du matin, prennent soin des "animaux de case" et du ménage, puis vont au marigot ou à la rivière pour le lavage du linge, s'occupent de l'approvisionnement en eau et du ramassage du petit bois pour la cuisson des aliments. Les femmes mossi consacrent en sus beaucoup de temps et d'efforts au décorticage, au vannage et au pilage des grains de mil qui constitue la base de l'alimentation. »

« Après quoi, puisque nous sommes dans la saison de l'hivernage, elles prennent la direction des champs pour défricher, débroussailler et ensemencer la terre bosselée et craquelée – un travail écrasant – jusqu'à ce que le soleil décline, avec leur dernier-né sur le dos. Car son rôle principal est de donner des enfants à son mari. Tel est son lot. »

« Pour moi, cette réalité est d'autant plus difficile à accepter que sans enfants, la femme n'est rien ; elle n'existe pas. »

À ce propos, je me suis souvenue de ce qu'un homme t'avait dit un jour au cabaret en riant aux éclats :

« De quelle utilité est ta femme si elle ne te donne pas d'enfants ? Un homme ne peut être sans descendance. Pourquoi n'en prends-tu pas une autre ? »

Comment eût-il pu savoir que depuis la légalisation de la pilule contraceptive et de la dépénalisation de l'avortement il n'y a plus aucune obligation pour une femme française d'avoir des enfants contre son gré ? Et que l'amour et le plaisir charnel, la sensualité, n'ont pas toujours à voir avec la procréation.

Il est par trop évident qu'avoir une descendance nombreuse est une source de fierté pour les foyers africains, les enfants étant une aide indispensable dans les travaux des champs – ainsi que dans les tâches domestiques et la prise en charge des plus petits et des plus vieux, quand ce sont des filles. Mais ce n'est pas la seule raison, comme je l'apprendrais plus tard : il y a un caractère sacré, des motifs de croyances religieuses, dans ce désir irrépressible de procréer, dans la mesure où un enfant vient au monde pour réincarner un mort et perpétuer le lignage créé par les ancêtres. Et cette exigence est d'autant plus forte que le taux de mortalité infantile est élevé.

Pour autant, de nombreux parents se désintéressent de la santé et de l'éducation de leur progéniture. C'est du moins ce que Jutta prétend, détruisant par son témoignage l'univers idyllique que l'on se faisait en France, en ce temps-là, de la petite enfance en Afrique.

« Peu de temps après mon arrivée au village, un enfant en bas âge fut opéré de calculs biliaires », poursuit-elle d'une voix sombre. « La mère, au lieu de se désespérer face au risque de perdre son enfant, commença à prier pour qu'il meure vite, à cause des privations que le village endurait. Mais la providence voulut qu'il survécût. Quelques années passèrent. Et il attrapa les oreillons. Il avait environ sept ans. Cette fois, la mère se garda bien de l'emmener au dispensaire et de le faire soigner. Elle le tint dans sa case, le privant de tout soin et de toute nourriture. Quand je le découvris lors d'une inspection, il agonisait dans un coin ; il était tellement faible qu'il n'arrivait pas à parler ni à se soulever sur sa natte. Son visage, amaigri par la faim, était flétri comme celui d'un vieillard, son petit corps réduit à l'état de squelette. Il était en train de s'éteindre d'inanition. »

Jutta prit en charge l'enfant moribond ; elle l'hébergea et l'assista jusqu'à ce qu'il fût rétabli. Puis le petit garçon repartit chez sa mère pour la seconder dans les travaux des champs et participer aux activités collectives. Quand son organisme est affaibli, il lui arrive de revenir chez elle pour un temps limité afin de manger à sa faim et de s'amuser avec les autres enfants à chasser du ciel au lance-pierres les oiseaux nuisibles

qui mangent le mil. Sinon, il apparaît régulièrement le vendredi de chaque semaine pour prendre une douche.

La vision de Jutta n'est sans doute pas le reflet exact et objectif de ce qu'il s'est passé, mais elle nous donne une idée de la dureté de la vie dans ce monde exclusivement rural où l'on souffre de la faim. On devine toute l'angoisse des villageois face à une telle tragédie. Que faire dans une situation semblable ? Comment ne pas perdre l'esprit ? Qu'était-il arrivé à cette mère pour qu'elle en arrivât là ? Craignait-elle d'aggraver l'indigence du groupe familial ? Ce qui ne saurait, en aucun cas, justifier la volonté terrifiante de laisser dépérir un enfant pour satisfaire la faim des adultes nécessaires à la survie de la communauté. Généralement, les femmes s'accommodaient fort bien de la charge des enfants. « Chacun était le fils de sa mère : l'enfant ne vaut que ce que vaut sa mère », écrivait Djibril Tamsir Niane dans *Soundjata ou l'épopée des mandingues*. D'après ce que j'avais étudié, l'éducation physique et morale des enfants appartenait à la mère. Elle les formait à son image, selon ses conceptions, les marquait de son empreinte. Les premiers principes, la force des traditions, c'est elle qui leur inculquait. En ce temps-là, les écrivains africains faisaient presque toujours le panégyrique de la mère. La Mère était tout ; elle assumait un rôle essentiel dans le développement physique et psychique de l'enfant. Fallait-il donc que la détresse de cette femme fût immense face aux privations extrêmes que le village endurait pour qu'elle en vînt à laisser périr son propre fils ! J'avais également lu quelque part

que la faim tue tout sentiment familial. Comment savoir ? Dans cette région pauvre et assoiffée, l'agriculture restait peu productive, incapable de satisfaire les besoins alimentaires d'une population croissante malgré le nombre d'enfants qui ne naissaient que pour mourir.

Jutta ne nie pas le problème que pose l'importance de la maternité en Afrique ; une maternité aussi féconde et prolongée que possible à laquelle doivent se soumettre toutes les femmes, leur ruinant la santé et la vie, surtout quand elles vivent en brousse. Pour autant, elle se refuse de comprendre les problèmes qui ne sont pas de son ressort. Il faut dire que Jutta a d'autres préoccupations en tête. Elle est une femme seule, sans autre appui qu'elle-même ; elle est blanche, allemande, isolée ; elle appartient à un autre pays, à une autre culture.

Elle dit :

« Je n'ignore pas ce que vivent les villageoises confrontées à la misère. Mais je ne suis pas obligée de me soucier de leur fécondité et des maux de l'âme qui s'ensuivent. De toute façon, leur vie intérieure demeurera, quoi que je fasse, une insoluble énigme », conclut-elle maintenant.

En écoutant son récit, je ne peux m'empêcher de me demander : comment peut-on vivre ainsi, en se tenant à l'écart de l'existence villageoise ? Comment peut-on aider véritablement ceux dont on méconnaît la langue et les pensées ?

Jutta tient pour inévitable que deux cultures si différentes aient peine à se comprendre. Mais la langue, songé-je à part moi, c'est la principale voie de communication, d'individu à individu, de groupe à groupe.

Je reconnais, malgré tout, qu'elle jouit d'un caractère généreux et fermement trempé. Elle se débat vaillamment pour faire son travail, dispensant au village les soins de première nécessité et employant le plus clair de sa journée à tâcher de procurer des médicaments aux dispensaires ruraux, à vérifier si les parturientes appliquent bien les règles de l'hygiène. Quand le lait s'est tari dans la poitrine des mères, elle leur apprend à utiliser du lait en poudre et à nettoyer un biberon. Mais elle fait également partie de ceux et celles qui croient à la mythologie du noble et fier pasteur, dont l'aspiration suprême est l'indépendance et le seul vrai travail, l'élevage. Or les bergers peuls, que je sache, ne sont pas tous nobles, même si tout Peul s'estime aussi libre qu'un prince à qui seul appartient le troupeau. Monsieur Diallo n'a-t-il pas raconté que la société peule était formée sur la base du système des castes ? Autant que je m'en souvienne, hormis les nobles transhumants qui n'appartiennent à aucune caste, il y a trois classes différentes de pasteurs, selon qu'ils élèvent et mènent paître des caprins, des ovins ou des bovidés. Et puis il y a, dans les villes, de nombreux artisans : forgerons, orfèvres, potières, cordonniers, menuisiers, ou encore tisserands, ces derniers étant aussi, traditionnellement, griots musiciens, parfois chanteurs, tissant quant à eux un ouvrage fait de mots,

et appartenant à une caste singulière à cause du rôle essentiel qu'ils jouent dans la perpétuation de la mémoire des grandes traditions orales royales et de l'histoire poétisée des héros légendaires et de leurs exploits. Sans oublier les descendants de « captifs » de guerres d'origines diverses, acquis jadis par héritage de père en fils ou par achat et intégrés dans le système des castes en tant que serviteurs pour le bétail, l'agriculture et la forge.

« Car, n'oubliez pas », avait ajouté Monsieur Diallo, « que les Peuls associent depuis longtemps l'élevage à l'agriculture, ne serait-ce qu'une saison ou deux, dans le but de fertiliser les sols qui assureront leur autosubsistance. »

Alors, à quoi attribuer cette préférence manifeste de beaucoup d'Européens pour les Peuls, ou du moins pour l'image idéale qu'ils se font d'eux, sinon à une forme de racisme inconscient envers les populations sédentaires, si peu ouvertes qu'elles soient, qui a le don de me faire sortir de mes gonds ? Car, disons-le, c'est avant tout le teint clair, les traits du visage présumés plus beaux, plus fins, les membres longs et délicats et les attaches déliées des Peuls qui suscitent l'engouement. Comme si un être à la peau noire ne pouvait être extraordinairement beau ! Or, plus qu'à son aspect physique, sa beauté rare et sa couleur de peau, c'est à ses nombreux bijoux que l'on reconnaît dans les dispensaires une femme peule ; caractéristique qui ne dérive que de l'ancien usage nomade, lequel voulait que la femme portât toujours sur elle le trésor

du foyer. J'ai l'impression que Jutta et Angelika cultivent à merveille les généralisations et les lieux communs. Sous cet aspect et bien d'autres, cette trouble fascination que la coquetterie de la parure et de la coiffure exerce sur les Européens offre une affinité frappante avec celle qu'éprouvèrent autrefois les Romantiques français pour les Gitanes que l'on disait aussi, comme par un fait exprès, venues de l'Egypte des pharaons… Mêmes tenues chamarrées, même œil noir profond, même chevelure lustrée, noire comme du jais, coiffée en minces tresses serpentines qui descendent de chaque côté de la tête ; même grosses boucles d'oreilles avec de longs pendants d'or ; mêmes lourds bijoux enserrant chevilles et poignets ; mêmes colliers composés de très grosses perles. Bijoux que tant de mythes et de légendes relient encore au serpent et à la fécondité des anciennes reines-mères, laquelle constitue le principal caractère différenciant les femmes des hommes.

Or, il y a à Ouahigouya des femmes mossi au teint foncé qui ne passent pas inaperçues. Sveltes et fines, sans maigreur, elles sont grandes de taille avec des muscles parfaitement dessinés, une douce cambrure des reins, un visage lumineux au teint de velours, à la belle bouche ourlée et au nez gracieusement épaté. Chacun ne regarde, me semble-t-il, que par le petit bout de sa lorgnette. Ce que les deux infirmières allemandes qualifient si improprement de « laide » n'est pas la couleur de peau, c'est la noirceur de la misère, du malheur des paysannes au visage flétri par le soleil,

épuisées par le fardeau des travaux des champs et des maternités rapprochées, qu'elles voient quotidiennement dans les dispensaires. Sans jamais s'attarder sur leur endurance, sur la force généreuse qui les pousse à essayer tous les moyens pour pourvoir à la subsistance du groupe familial, se tuant à la tâche après avoir porté le dernier-né tout contre elles à travers la savane pendant des kilomètres pour qu'il puisse recevoir une bouillie nutritive. Pour ma part, le souvenir de ces femmes de la campagne, dures à la douleur, fermes dans le malheur, car elles n'étaient jamais certaines de garder leur enfant, m'empêchait de désespérer de leur avenir. Sous une apparence fragile, elles étaient fortes et résistantes ; elles semblaient taillées dans l'endroit le plus dur du bois d'un arbre antique, qui n'était pas nourri d'une terre abreuvée par les pluies, mais dont les racines noueuses et tentaculaires fouillaient les entrailles du sol où elles s'enfonçaient, pour trouver l'eau invisible où il puiserait de nouvelles forces.

Ce même soir, un film intitulé « Les reptiles » fut projeté en plein air. Comme l'indiquait le titre, il était surtout question de serpents. Seule une succession d'images se presse encore à ma mémoire car la qualité du son était si mauvaise qu'on ne comprenait rien aux paroles. Sans parler du charivari incessant qui résonnait à nos oreilles, confirmant une exubérante joie d'exister. Personne n'avait l'air de regarder ni d'écouter ce que le film racontait. Installés dans les gradins, les spectateurs parlaient entre eux, conversaient de leurs

petites affaires, pendant que sur l'écran des serpents redoutables envahissaient par milliers une région fictive d'Europe, semant la dévastation, la mort et la débandade. Je les revois surgir depuis les entrailles de la terre, ramper silencieusement hors de ses replis, des bouches d'ombre, des grilles d'égouts, se glisser dans les maisons par les lézardes des murs, les conduits d'aération, mais de toutes les images, celle que j'ai gardée nettement gravée dans ma mémoire, est quand l'un d'eux, qui s'était faufilé dans une salle de bain en empruntant les canalisations, pénétra en ondulant dans la baignoire pleine de mousse où une femme blonde aux seins fermement bombés, blancs comme le lait, était languissamment étendue… et d'où elle bondissait d'un seul coup comme mue par un ressort, poussant des cris d'épouvante, tandis que sur les gradins, les spectateurs riaient à gorge déployée en se frappant la cuisse.

Chacun sait que, pour le monde chrétien, le serpent n'est qu'objet de répulsion et de peur – bête démoniaque que la Mère du Christ piétina, écrasant sa tête du pied pour triompher des grandes déesses de la Nature –, tandis qu'il est resté, en Haute-Volta, un archétype fondamental, lequel maintient vivante et avouée sa forte puissance d'attraction ; soit parce qu'il est considéré, ainsi que je l'apprendrais plus tard, comme le symbole d'un lien parental ou d'adoption avec une collectivité, la réincarnation de l'esprit d'un ancêtre ou d'un parent décédé dont on n'a rien à craindre ; soit parce qu'il a le pouvoir, comme chez les Senoufo de

l'extrémité du sud-est du pays, de mettre une femme enceinte pendant son sommeil... une telle croyance n'étant pas, soit dit en passant, sans conserver quelques survivances dans le folklore européen. N'empêche que, par ignorance, nous (nous, c'est-à-dire toi et moi) perdîmes là une bonne occasion de nous lier avec les gens en riant avec eux, fût-ce à nos dépens. Au lieu de quoi, j'en conviens, la médiocrité du film, la symbolique masculine et phallique du serpent, nous mit dans l'embarras. Comment alors s'étonner de ce que les Voltaïques surnomment tout Européen « le Blanc qui ne pense qu'à travailler et ne rit jamais. »

Nous n'avions plus revu Belem, le jeune entrepreneur, jusqu'à notre rencontre à la sortie du cinéma. Ce soir-là, il était accompagné de sa jeune épouse. Il t'a dit être passé trois fois à la maternité de l'hôpital sans t'y trouver, ne sachant pas que tu assistais le docteur Aurégan dans ses consultations, et t'a promis de venir nous voir prochainement à l'ORD.

Le Père Bonduelle

La pluie a cessé de tomber drue. On respire une chaude odeur de terre humide. Toi et moi décidons d'aller voir le père Bonduelle, ainsi que nous l'a conseillé Monsieur Diallo. Lorsque tu mets finalement la 2CV en marche au moyen de la manivelle, la route est

tellement détrempée que, dépourvue de garde-boue, les roues avant font jaillir en l'air des éclaboussures d'eau boueuse par-dessus le pare-brise. Il ne nous reste plus qu'à mettre la tête sous le robinet du lavoir et nous débarbouiller à grande eau.

Le visage maigre et diaphane du vieil homme s'orne d'une barbiche blanche. Ses reins sont ceinturés d'une grosse corde sur sa soutane, également blanche ; il porte autour d'un cou sec une croix et un long rosaire à grains blancs et noirs et ses pieds sont chaussés de sandales de cuir brun. Il est en Haute-Volta depuis cinquante ans, parle couramment le *mooré*, connaît les habitudes des gens de Ouahigouya, leurs croyances – plus animistes que purement religieuses –, parfois même leur vie intime, et s'occupe des plus déshérités, même de ceux qui ne sont pas baptisés, s'il peut leur apporter un peu de réconfort. Mais il ne connaît, hélas, les guérisseurs d'alentour que par ouï-dire et ignore tout des secrets de la médecine traditionnelle. Qu'à cela ne tienne ! Il va chercher à s'informer pour qu'une rencontre soit ménagée dans les plus brefs délais.

Lorsqu'il est arrivé en Haute-Volta, le père Bonduelle était âgé de vingt-trois ans. Il fut envoyé « en brousse » par l'évêché avec une petite trousse de secouriste remplie d'antiseptiques, de pansements et bandages propres, et de quelques instruments rudimentaires de chirurgie. Au temps des colonies, il ne savait rien des vertus des plantes et de la puissance bienfaisante des onguents, mais il avait eu affaire jour après jour à des guérisseurs foncièrement animistes,

chargés de résoudre les problèmes de mauvaises récoltes et de lutter contre les maladies ou la stérilité, capables parfois d'accomplir de petits miracles. À la vérité, l'unique médecin et chirurgien de la région était alors le rebouteux. Tout le monde y allait. Et les villageois guérissaient bien souvent grâce à lui. Il savait remettre les os en place, refermer une plaie ouverte avec des emplâtres à base de feuilles et de racines d'arbres réduites en poudre pour éviter la gangrène, traiter des brûlures avec des baumes qui endormaient la douleur. Et fût-il parfois arrivé à l'un d'eux, avec la complicité du père Bonduelle, de duper son monde en utilisant de la teinture d'iode en guise de médecine contre la tuberculose, il n'en demeurait pas moins que d'aucuns se rétablissaient ! Néanmoins, transmis de père en fils depuis des siècles, les remèdes efficaces à base de plantes ne lui avaient pas été enseignés. Aussi s'était-il contenté d'apprendre à ses petites ouailles à lire, à écrire et à compter, cette autre mission tendant toutefois, à l'époque, à se confondre dans l'esprit des gens avec le pouvoir colonial, car l'école, comme le nouvel ordre chrétien, semblait soutenir par son enseignement les prérogatives de l'occupant.

Je suis surprise de constater combien, d'esprit et de cœur, ce missionnaire est proche des cœurs et des esprits des villageois.

« Il arrive », souligne-t-il, « que des hommes, possédés par des esprits mauvais, se laissent pousser les cheveux, sans les tailler ni les peigner. Vous les recon-

naîtrez facilement sur les marchés à leur tignasse hirsute, en broussaille. »

Pour lui, les guérisseurs les plus passionnants sont ceux qui traitent ces pauvres fous, possédés par des puissances mystérieuses qui les dépassent et dont ils sont victimes au final. Il a vu comment ceux-ci parvenaient, par il ne sait quel moyen, à agir sur l'âme de leurs patients et leur faire retrouver la voie de l'équilibre primordial que la nature offre à l'homme.

À l'hôpital psychiatrique de Ouahigouya, nous apprend-il, il y en a un particulièrement prestigieux au vu de sa méthode. Il n'attache pas les personnes autistes ou atteintes de troubles mentaux ; il ne fouette pas pour chasser de leur corps la présence maléfique qui les habite ; au contraire, c'est à force de douceur et de patience qu'il réussit à les faire sortir de leur bulle protectrice.

Je m'émerveille d'autant plus que les malades ne sont pas, une fois déclarés « guéris », exclus de leur groupe d'appartenance ; ils peuvent se relier de nouveau aux activités collectives et recouvrer leur place au sein de la communauté. C'est à cela que l'on devine que le guérisseur exerce une fonction sociale, prenant une place essentielle à laquelle ni le médecin ni l'imam ne peuvent prétendre.

Le père Bonduelle nous a également conseillé de visiter la léproserie qui se trouve à la périphérie de la ville. Il l'a bâtie lui-même avec l'aide d'autres pères blancs, hors du flot de l'existence villageoise. Véritable

asile de paix, sorte d'oasis parée d'arbres fruitiers, de plantes odoriférantes, de massifs fleuris, d'un puits et d'une fontaine, que n'habitent ni serpents ni bêtes nuisibles. Les plus atteints, ceux dont le visage et les extrémités du corps sont rongés par la lèpre, finissent leurs jours dans cette retraite ceinte de murs, où les parents, qui sont toujours nombreux à les visiter, prennent soin d'eux.

Je ne sais pas si je trouverai le courage d'y aller. Je ne m'en sens pas la force, trop peu armée encore pour démêler la dure réalité de mes faiblesses. Toute ma prime jeunesse j'ai craint la lèpre à cause d'une scène hideuse dans *Ben Hur*, un film de William Wyler avec Charlton Heston, que j'avais vu avec mon père quand j'avais environ huit ans. Et ce n'est pas sans effarement que je me retrouve aujourd'hui face à ces malades, bien réels cette fois, au visage abominablement défiguré, dépourvu de nez, que les habitants de Ouahigouya ne voient plus que dans l'indifférence. Tout bien considéré, ce que le groupe communautaire fait en cloîtrant les malades les plus gravement atteints dans une léproserie, en retrait total des autres pour qu'ils ne les contaminent pas ou pour s'en délivrer, est à la fois semblable et très différent de ce que faisaient autrefois les Européens. Car si la lèpre est une maladie peu contagieuse, elle possède pourtant encore une capacité d'épouvante qui n'appartient qu'à elle. Crécelles en main, les lépreux, en qui on voyait jadis le mal et la mort, faisaient fuir tout bon chrétien.

La rencontre avec Moussa

Je me rappelle parfaitement le moment où un jeune homme, plutôt joli garçon, avenant, très mince dans un pantalon européen gris-bleu et une chemise ajustée anthracite, les pieds nus dans des sandales de cuir, a fait son apparition chez Angelika.

Moussa, c'est ainsi qu'il s'appelle, a vingt-deux ans. Dans la langue arabe, son nom signifie « celui qui fut tiré de l'eau »[11] (du Nil de l'Egypte des pharaons). Sa tenue européenne, son verbe châtié, trahissent une certaine aisance ; il a un visage expressif, des traits bien dessinés, comme ciselés dans du bois d'ébène, une belle peau, lisse et soyeuse, une moustache légère et une barbiche en pointe ; il est étudiant en géographie à l'université de Ouagadougou et il apprend l'allemand. Comme sa famille est de Ouahigouya, il y revient durant les « grandes vacances ». Passé le premier étonnement, car jamais Angelika n'avait mentionné son nom, je me suis tournée aimablement vers lui pour lui tendre la main tandis que notre hôtesse sortait des boissons fraîches du « frigidaire », comme on le disait en ce temps-là.

Ce jour-là, Moussa était très remonté contre la France et a laissé libre cours à une colère farouche, l'accablant dans un souffle de critiques qui, on le sait trop, peuvent s'expliquer. Je comprends qu'il éprouve

[11] Moïse dans l'Ancien Testament.

de la rancœur quand, au lycée, sur dix filières il n'existe qu'une filière C (mathématiques) ; toutes les autres sont des filières A (littérature, philosophie, langues). Résultat des processus d'acculturation, autrement dit de l'aliénation coloniale.

Dès l'enfance, on lui a fait ingurgiter insidieusement la langue française et ses envolées poétiques. Mais que pourra-t-il faire pour le futur de son pays avec une licence ès lettres ? La Haute-Volta a surtout besoin de techniciens, d'ingénieurs, d'un véritable équipement sanitaire. Et pour lui, il n'y a d'issue pour l'Afrique que dans un développement moderne, sans qu'elle renie pour autant son âme.

C'est une des raisons pour laquelle il nourrit une admiration déconcertante pour l'hitlérisme, vivant symbole à ses yeux de l'ambition, de l'énergie et d'une volonté de puissance inflexible. Si l'envahisseur allemand était parvenu à occuper Paris avec la rapidité de l'éclair, c'était, lança-t-il, « parce que Hitler s'en était donné le matériel, l'armement, tant dans les airs que sur terre. »

Sa rancœur envers la France, le plaisir qu'il prenait à évoquer sa défaite, révélait une haine vivace, obsessionnelle qui brouillait sa raison. Je ne savais que répondre. Mais finalement, j'ai exprimé mon opinion, m'efforçant de ne pas hausser le ton. Comment pouvait-il croire qu'un fanatique de l'esprit de conquête, violent, absolu, et du goût de la mort comme Hitler les eût totalement libérés ? Ne savait-il pas que dans le

sillage des lois raciales de Nuremberg les soldats coloniaux, issus de peuples africains, n'étaient pas traités en prisonniers de guerre, mais fusillés sur-le-champ ? Que les Africains en provenance des anciennes colonies perdues après la première guerre mondiale, qui vivaient alors sur le Rhin, en Allemagne, ainsi que les enfants issus des relations entre eux et des femmes blanches "de sang" allemand, avaient été aussitôt, après les infirmes et les "aliénés", la première cible de la discrimination nazie ? Qu'ils avaient été soumis à la persécution, interdits de vie publique, déportés dans les camps de concentration, où ils ne furent peut-être pas éliminés de manière systématique comme les juifs, mais stérilisés au même titre que les Tsiganes, voire castrés, pour protéger "la race aryenne" contre le métissage ? Sans compter que l'Allemagne nazie envisageait de reconquérir les territoires qui lui avaient été retirés par le traité de Versailles, afin d'y développer le travail forcé et réduire les populations en esclavage.

Mais comment Moussa eût-il été au courant de tout cela ? À l'époque, ce pan de l'histoire était encore totalement ignoré dans les écoles et les universités allemandes. C'est à peine si les jeunes étudiants, que je côtoyais à Cologne, étaient au courant de ce qui s'était passé dans les camps d'extermination nazis. Sans doute se dérobaient-ils à la responsabilité collective devant la *Shoah*[12] – on disait alors l'Holocauste – préférant ignorer les horreurs perpétuées par le IIIème

[12] Signifie « catastrophe » en hébreu.

Reich. Au fond, eux et moi étions, chacun à sa façon, logés à la même enseigne ; nous faisions partie d'une génération qui avait mauvaise conscience, qui se sentait coupable pour des fautes qu'elle n'avait pas commises, mais laquelle se devait pourtant, me semblait-il, de veiller à en assumer la responsabilité pour éviter que ces actes de barbarie ne se reproduisent. Leçon toujours difficile à entendre.

Je n'avais pu me défendre d'un pénible sentiment d'indignation devant ce discours inattendu, empli de feu, tandis que tu fixais sur moi et Belem, lequel nous avait rejoints, des yeux incrédules. De toute évidence, il y avait en Moussa un vif ressentiment que l'héritage colonial avait fait naître, une fureur qu'il n'arrivait pas à contrôler. Par ailleurs, en tant que Française, il n'était guère en mon pouvoir de le délivrer de ses faux jugements, dictés par une haine justicière derrière laquelle se trouvait le désespoir de l'impuissance. J'en étais là dans mes pensées quand il reprit d'un ton amène, comme s'il avait deviné à mon regard assombri mon inquiétude, qu'il était bien conscient de ce que les « experts » allemands, dont les missions étaient le plus souvent sans intérêt et beaucoup trop onéreuses, faisaient en Afrique. Ils tentaient visiblement de marcher sur les brisées des Français, visant à faire prévaloir la supériorité du modèle capitaliste allemand.

Pour lui, la chose certaine, c'est que la Haute-Volta n'aura point de cesse qu'elle ne mette fin à un régime dominé par l'impérialisme. Car le pays possède un grand nombre de jeunes « non-alignés » qui aspirent à

un vrai changement, autrement dit à une politique économique qui tienne compte des intérêts de l'ensemble des populations plus que de ceux de la minorité au pouvoir. Un peu partout dans les grandes villes s'élèvent en effet de nombreuses voix pour dénoncer la pauvreté et exprimer l'envie brûlante de faire de l'Indépendance une réalité.

« Excuse-moi, reprit-il, ébauchant cette fois un sourire teinté de mélancolie, je m'emporte souvent sur ce sujet. Ici, les choses vont très mal et la population a faim. De toute manière, loin de changer quoi que ce soit, l'aide au développement, qu'elle soit allemande ou française, n'est profitable qu'à ceux qui prétendent nous aider. »

Il n'avait pu toutefois s'empêcher de surenchérir, laissant à nouveau libre cours à son inextinguible fureur : « Mais tout plutôt que l'impérialisme français ! »

Ensuite de quoi, il radoucit le ton. Il lui avait fallu un peu de temps pour s'avouer que la polémique n'avait que trop duré. Et pour clore la discussion, si tant est qu'il y en ait eu véritablement une, voici l'épisode qu'il narra :

« Lors d'une manifestation de l'AEVO[13] contre la pauvreté, un groupe de jeunes contestataires échauffés s'était précipité, poings levés, sur une voiture avec force cris, invectives et injures, les uns jetant des pierres, les autres tapant sur la carrosserie, d'autres en-

[13] Association des Étudiants Voltaïques à Ouagadougou.

core cherchant à extirper du véhicule les passagers français en vue de les brutaliser. Comme ces méthodes me font horreur et que je ne supporte pas que l'on s'attaque à des hommes uniquement à cause de la nation à laquelle ils appartiennent, j'ai pris l'initiative d'intervenir, ne voyant dans ce débordement d'agression que l'esprit de vengeance de quelques excités, exaspérés par la misère croissante, qui, semant le trouble, se plaisaient à décharger leur rage sur des citoyens français sans pouvoir réel, plutôt que de s'engager intelligemment dans l'action politique. »

Qui aurait pu imaginer que ce même jeune homme, lequel, dans ses rêves les plus fous, voyait Hitler en libérateur, avait le cœur soulevé dès lors qu'il se trouvait en présence d'êtres violents, vils et injustes ?

Confronté à un dualisme culturel, deux personnages habitaient en Moussa, se livrant une guerre intestine d'où tout manichéisme était pourtant exclu. Il était comme scindé en deux : une partie éprise d'équité et de justice, fort soucieuse de préserver l'identité culturelle africaine, traditionnelle, niée par le colonisateur ; et l'autre, influencée par le français, la langue d'enseignement et d'éducation que l'école occidentale lui avait imposée, et dont il avait ingéré à contrecœur la culture qu'il haïssait d'un côté, aimait de l'autre, la première partie en lui se muant épisodiquement en adversaire de la seconde pour en finir avec elle, plutôt qu'à chercher à concilier les deux parties.

Par ailleurs, songeai-je alors tristement à part moi, comment les deux parties de son être eussent-elles pu se côtoyer en termes d'échanges et de fécondations réciproques quand la rencontre des deux civilisations ne s'étaient faites que dans des épousailles forcées et violentes ?

Pour autant, ce garçon emporté, irascible, qui s'empêtrait facilement dans les contradictions juvéniles, devint l'ami le plus charmant que nous eussions jamais rencontré. J'ai toujours gardé le souvenir de ces heures précieuses où il jugeait avec une brûlante éloquence et sévérité l'époque dans laquelle il vivait. Nous l'avons aimé, toi et moi, comme il était, pour ce qu'il était : un frère d'âge incapable d'une compromission, de bas calculs, agité par ses rêves- et quels rêves ! – qui courait après le miracle d'une émancipation réelle, et non uniquement formelle, de son pays mais aussi de soi, ne voulant pas abdiquer son libre arbitre. Cette expérience unique, que nous avons vécue pleinement, grâce à la relation tissée avec lui par les discussions, nous est demeurée fondatrice ; elle nous a donné la foi dans l'idée toute schopenhauerienne que, par-delà les multiples différences de croyances et de cultures, il existe une unité absolue dans tous les êtres.

*

Je ne sais plus comment nous en sommes arrivés à passer des luttes politiques qui occupaient la Haute-Volta à *De l'amour*, un essai psychologique de Stendhal,

et à la perspective incontournable du mariage sur laquelle Moussa semble buter. Il se sent impuissant, incapable d'assumer cette tâche.

Il dit :

« Nous sommes une grande famille. Mon père a épousé quatre femmes et engendré dix-neuf enfants. Je suis l'aîné des six enfants de ma mère, et en tant que tel, s'il devait arriver malheur à mon père, je deviendrais chef de famille. Il me faudrait alors subvenir aux besoins de mes frères et sœurs. Comment pourrais-je en étant marié et père de famille assumer mes obligations à leur égard ? L'avenir est si incertain, si imprévisible ! »

Outre les méfaits du néocolonialisme, de la corruption des élites, souvent mises en place par l'ancienne administration coloniale, Moussa dénonce haut et fort le cloisonnement des castes, ainsi que le mariage forcé et la polygamie, qui lui apparaissent comme le signe de la dégradation de la femme, tout en étant conscient des conséquences inévitables que toute ouverture à la modernité pourrait entraîner et à laquelle l'Afrique traditionnelle devrait alors faire face.

« Sans doute convient-il d'éviter un écueil », observe-t-il, « celui de pousser les femmes africaines vers une forme d'émancipation à l'européenne qui les éloignerait de la vie communautaire, entraînant une rupture brutale. Si elles se doivent d'apporter un vrai changement, certaines pratiques doivent cependant rester telles qu'elles sont. »

« C'est souvent à l'âge du mariage que l'affrontement entre parents et enfants se manifeste ouvertement », explique Belem, lequel a pourtant consenti à épouser la jeune fille que son frère aîné lui destinait. « Le choix des jeunes n'est pas forcément conforme aux goûts des parents et celui de ces derniers coïncide rarement avec l'élan du cœur. Le mariage traditionnel n'a en effet que faire de l'amour partagé ; il n'y a pas de mariage d'amour chez nous et la notion de couple est quasiment inconnue en Afrique. Il s'agit moins de l'union de deux êtres éprouvant l'un pour l'autre des sentiments amoureux, telle que vous la connaissez en Europe, que de l'union de deux familles qui s'allient. Tout un chacun reste lié à son groupe familial et ne se conçoit guère tout à fait indépendant de celui-ci. »

Malheureux pour avoir été éconduit par une jeune fille qui lui plaisait, les propos de Belem sont naturellement, pour Moussa, l'occasion d'une critique acerbe de l'amour romantique et de la théorie de la « cristallisation », si chère à Stendhal. De ses lectures, il a tiré une conclusion définitive : pour lui, l'élan des sentiments que l'auteur qualifie d'amour n'a pas de sens ; c'est une mythification, un leurre suprême.

Il dit :

« Cette tendance à la passion inassouvie, à l'idéalisation de l'objet aimé, faite d'illusions, ne produit que de l'aigreur, de la souffrance, quand les sentiments ne sont pas partagés. »

Malgré tout, s'il ne rêve pas d'amour fou, ce délire, cet égarement étant fait, d'après lui, pour les Blancs, il n'est pas prêt à accepter que les aînés du groupe familial lui imposent une épouse qui ne soit pas à son goût.

« Qu'on le veuille ou non », ajoute-t-il avec à la bouche un pli amer, « certaines traditions sont un frein au développement de l'Afrique. Nous sommes pour la plupart écrasés par les anciens, qui empêchent le renouveau. Sans oublier qu'il faudrait autant que possible donner aux filles exactement la même éducation qu'aux garçons pour qu'elles deviennent leurs égales et puissent elles aussi avoir le droit de choisir librement un mari. »

Pour lui, comme pour Monsieur Sar, pour être véritablement révolutionnaire, la lutte se doit de prôner et de soutenir la libération des femmes.

« Pour l'instant, j'ignore encore si je me marierai un jour », poursuit-il, doucement cette fois. « Mais si cela devait arriver, j'aimerais que ce soit avec une femme intelligente et instruite qui exerce un métier, fasse preuve d'indépendance et d'esprit critique, et s'intéresse au développement et à l'avenir du pays. »

Cela dit, il n'aurait rien contre une union avec une fille qui ne sache ni lire ni écrire, ce qui est monnaie courante dans les zones rurales, le statut d'une paysanne lui paraissant, à certains égards, supérieur à celui de l'épouse confinée au foyer qui dépend matériellement de son mari.

Il dit encore :

« Ce qu'il faut comprendre, c'est que le refus du travail de la terre, la disparition des métiers traditionnels, l'insuffisance des formations professionnelles et des écoles au-delà du Primaire, sans parler des difficultés d'emplois, enlèvent toute possibilité à grand nombre de jeunes filles déscolarisées – mais aussi de garçons – de s'intégrer dans le système de production, créant dans la capitale toute une masse de jeunes déclassés, même parmi les bacheliers. »

Il se fait tard. La lumière s'est retirée et la nuit est retombée sur l'ORD. Pour les deux jeunes gens il est temps de rentrer. Dehors, on n'y voit goutte. Avant de démarrer le moteur de sa mobylette, Moussa nous convie tous les trois à dîner pour le lendemain soir. Un bref sourire fleurit sur ses lèvres, découvrant les belles dents, bien alignées, d'une éclatante blancheur. Une onde de joie et de reconnaissance me parcourt pendant que le bruit des moteurs de leurs véhicules décroît lentement dans l'épaisseur de la nuit.

*

En cette matinée écrasée de soleil, je vous accompagne, toi et Alain – Alain, c'est le nom du pédiatre – à Séguénéga, chef-lieu de la province du même nom, situé au Sud-Est de Ouahigouya. Quoique la savane s'étende à l'infini devant nous comme une mer rouge de sang, piquetée çà et là d'arbrisseaux au feuillage d'émeraude s'opposant au bleu aigue-marine du ciel, le

paysage est par moments vallonné, coupé par des petits ponts en bois. De loin en loin apparaissent les paillottes végétales, de forme circulaire, d'un chétif village peul contrôlé par des militaires ; ou se découpe subitement dans la lumière crue du soleil, sur le bas-côté de la piste, la fine silhouette brune et fluctuante d'un berger coiffé d'un chapeau de paille conique, poussant devant lui d'un pas fier et nonchalant son petit troupeau caprin effarouché, sans jamais user de son bâton pour faire avancer les bêtes. Je me sens toute légère, comme en apesanteur, enveloppée dans un nimbe de joie. Pourtant, la journée ne se présente pas sous les meilleurs auspices. À la station de la PMI, hormis les matrones, il n'y a personne. Avec l'arrivée des pluies les femmes ont repris le chemin des champs familiaux, éloignés du village, pour désherber, retourner la terre desséchée et creuser des trous peu profonds où les graines de mil seront semées.

Même les femmes enceintes, ou mères depuis peu, sont loin de connaître le repos nécessaire. Non contentes d'enfanter dans de mauvaises conditions d'hygiène et au péril de leur vie, elles se doivent, en plus de la longue préparation des repas, de cultiver les champs pour nourrir leurs enfants. Comment s'étonner alors que la mère et la terre, source de fécondité, soient souvent assimilées dans l'imaginaire des peuples ? Seules les femmes peules ne contribuent pas ou très peu à la production vivrière, largement destinée à la consommation familiale. Néanmoins, elles aussi manquent à l'appel dans les dispensaires, les groupes

d'éleveurs nomades étant toujours de passage et en mouvement et, par voie de conséquence, plus difficilement accessibles aux soins.

Il nous reste donc tout l'après-midi pour rendre visite à Monsieur Kaboré, l'infirmier d'État responsable du dispensaire de Ouahigouya, auquel Monsieur Diallo nous a recommandés.

Monsieur Kaboré nous accueille avec amabilité et une extrême bienveillance.

Il dit :

« Nous utilisons des pratiques empiriques, en partie traditionnelles, pour effectuer un test de grossesse », raconte-t-il.

Le moyen est fiable, simple d'utilisation et ne coûte rien : chaque femme apporte un crapaud mâle avec ses premières urines du matin, sans avoir rien mangé, et auquel il injecte sous la peau un filet de son urine. Au bout d'une heure, si le batracien manifeste une certaine excitation et éjacule, le test est positif. Le tour est joué !

Ainsi, j'ai découvert qu'un lien existe entre le crapaud – lequel se distingue parfois assez mal de la grenouille – et la fécondité féminine. Avec le recul, je me demande d'ailleurs si cette pratique, fort ingénieuse, ne trouvait pas un écho dans le tableau du jeune artiste évoqué précédemment, soutenant que le sang qui coulait de la gorge d'une grenouille était à même d'assurer

la fécondation d'une femme stérile. Mais ce n'est qu'une interprétation.

À la maison, Angelika a laissé un mot pour nous sur la table à manger en disant simplement qu'elle nous attend chez Hans, un coopérant allemand. Quelle n'est donc pas notre surprise quand nous la découvrons au chevet de son compatriote, flanquée de Jutta et de deux autres infirmières du DED. Tout grelottant et frissonnant malgré la chaleur, Hans claque des dents. Son corps brûle de fièvre. Il a un accès paludéen. Une mèche de cheveux roux pâle colle à son front ruisselant de sueur.

« Un traitement à la quinine pendant quatre jours devrait faire tomber la fièvre », dit Angelika à mi-voix, pendant qu'elle passe un linge frais sur le large front plissé du malade.

Toi et moi, nous avons commencé la prophylaxie antipaludéenne deux semaines avant le départ. Mais nous utilisons d'ores et déjà la moitié de la dose prescrite pour réduire les effets indésirables comme la diarrhée et prévenir les troubles visuels – raison pour laquelle les coopérants ne suivent aucun traitement préventif sur le long terme ; ce qui entraîne des crises récurrentes.

C'est aussi avec étonnement que nous constatons qu'une petite assemblée de jeunes volontaires allemands occupe la salle de séjour, débattant des dessous de la Coopération française et du DED en Afrique.

À Ouagadougou, ils ont appris, sous forme de rumeur, que le jeune médecin du nom d'Étienne, que nous avons connu et qui a fait ses études en France, n'est plus disposé à passer sa vie dans un dispensaire rural, comme il se le promettait. Après plus de dix ans d'absence, les conditions de travail lui paraissent trop pénibles ; il lui faudrait, au demeurant, passer de longues périodes loin de sa famille. Toi et moi connaissons désormais les problèmes et l'attitude de désarmement des médecins novices, formés en Europe, qu'ils soient noirs ou blancs, face à l'insuffisance de matériel sanitaire et de médicaments dans les dispensaires où ils doivent tout apprendre directement auprès des infirmiers d'État. Comment pourrions-nous porter un jugement sur le choix d'Étienne et lui jeter la pierre ?

*

C'est à la lueur chiche d'une bougie dans une lampe-tempête posée à même le sol, illuminant par en dessous des fauteuils installés sur la large voie terreuse de passage bordée d'arbres à feuilles fines, que Moussa nous convie, toi et moi, à prendre place. Sitôt assis, il appelle un de ses petits frères pour qu'il apporte tambour battant une petite calebasse contenant du *dolo* ou bière de mil, encore chaud, mousseux, que nous portons poliment à nos lèvres pour en boire une gorgée chacun, n'osant pas dire que nous n'aimons pas la bière. Pour ma part, en Europe, je ne buvais même pas de vin. Je détestais l'alcool. Je m'efforce aussi, malgré

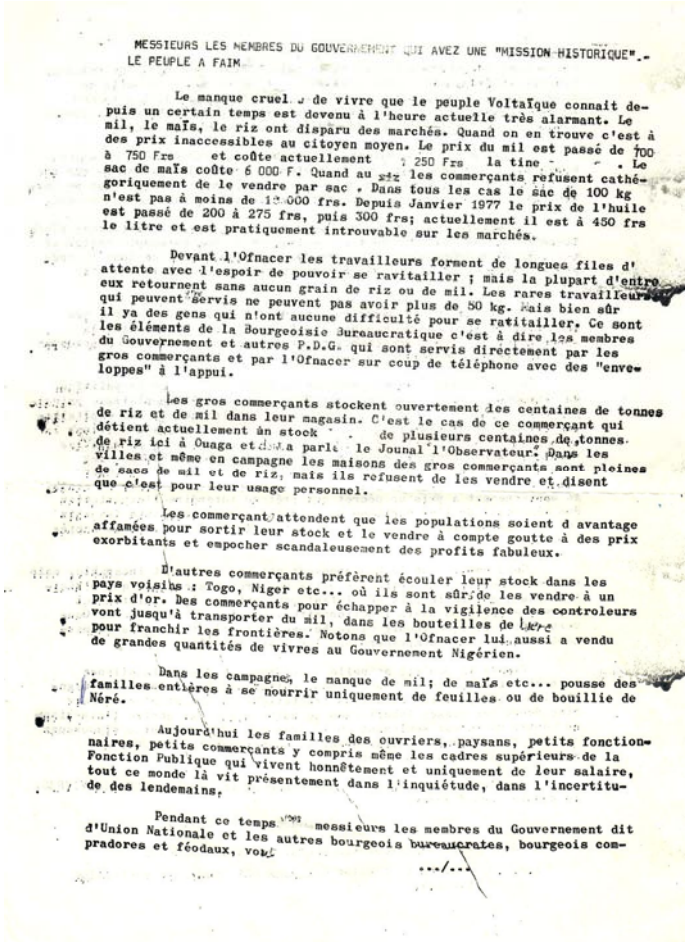
le manque d'appétit, de partager le repas d'hospitalité qu'une de ses sœurs a mijoté à cette occasion : du *tô* ou *saghbo*, pâte faite à base de farine de millet et d'eau, garni de morceaux de viande de mouton et agrémenté d'une purée de haricots et d'une sauce aux arachides.

Moussa explique que sa famille consomme aussi le sorgho ou gros mil, peu exigeant en eau, mais ne le cultive pas, une malédiction ayant été jetée sur elle, il y a de cela fort longtemps. Il résume les faits à peu près en ces termes :

« Alors que mes aïeux paternels travaillaient dans les champs, une jeune mère de la famille déposa son petit enfant par terre, sous l'ombre tamisée d'un arbre, afin de pouvoir les aider plus facilement à récolter le sorgho. L'enfant se mit soudain à pousser des cris, mais attelée comme elle l'était à sa rude besogne, elle n'entendit pas ses hoquets, ses pleurs. Et quand enfin elle arriva pour le nourrir, à l'heure de la tétée, l'enfant était mort. Depuis lors, l'interdit de cultiver le sorgho est transmis de père en fils, les anciens ayant estimé qu'un parent jaloux avait usé de quelque maléfice pour faire périr le nourrisson. Sans doute me direz-vous qu'il est plus supportable d'attribuer la mort d'un enfant à quelque sortilège qu'à un accident ou une imprévoyance. Toujours est-il qu'aucun de nous dans la famille ne tolère qu'une femme laisse pleurer son bébé. »

Ainsi qu'il nous sera souvent donné de constater.

*



MESSIEURS LES MEMBRES DU GOUVERNEMENT QUI AVEZ UNE "MISSION HISTORIQUE"..
LE PEUPLE A FAIM

Le manque cruel de vivre que le peuple Voltaïque connait depuis un certain temps est devenu à l'heure actuelle très alarmant. Le mil, le maïs, le riz ont disparu des marchés. Quand on en trouve c'est à des prix inaccessibles au citoyen moyen. Le prix du mil est passé de 700 à 750 Frs et coûte actuellement 1 250 Frs la tine . Le sac de maïs coûte 6 000 F. Quand au riz les commerçants refusent catégoriquement de le vendre par sac . Dans tous les cas le sac de 100 kg n'est pas à moins de 12 000 frs. Depuis Janvier 1977 le prix de l'huile est passé de 200 à 275 frs, puis 300 frs; actuellement il est à 450 frs le litre et est pratiquement introuvable sur les marchés.

Devant l'Ofnacer les travailleurs forment de longues files d'attente avec l'espoir de pouvoir se ravitailler ; mais la plupart d'entre eux retournent sans aucun grain de riz ou de mil. Les rares travailleurs qui peuvent servis ne peuvent pas avoir plus de 50 kg. Mais bien sûr il ya des gens qui n'ont aucune difficulté pour se ratitailler. Ce sont les éléments de la Bourgeoisie Bureaucratique c'est à dire les membres du Gouvernement et autres P.D.G. qui sont servis directement par les gros commerçants et par l'Ofnacer sur coup de téléphone avec des "enveloppes" à l'appui.

Les gros commerçants stockent ouvertement des centaines de tonnes de riz et de mil dans leur magasin. C'est le cas de ce commerçant qui détient actuellement un stock de plusieurs centaines de tonnes de riz ici à Ouaga et dont a parlé le Jounal l'Observateur. Dans les villes et même en campagne les maisons des gros commerçants sont pleines de sacs de mil et de riz, mais ils refusent de les vendre et disent que c'est pour leur usage personnel.

Les commerçant attendent que les populations soient d avantage affamées pour sortir leur stock et le vendre à compte goutte à des prix exorbitants et empocher scandaleusement des profits fabuleux.

D'autres commerçants préfèrent écouler leur stock dans les pays voisins : Togo, Niger etc... où ils sont sûr de les vendre à un prix d'or. Des commerçants pour échapper à la vigilence des controleurs vont jusqu'à transporter du mil, dans les bouteilles de bière pour franchir les frontières. Notons que l'Ofnacer lui aussi a vendu de grandes quantités de vivres au Gouvernement Nigérien.

Dans les campagne, le manque de mil; de maïs etc... pousse des familles entières à se nourrir uniquement de feuilles ou de bouillie de Néré.

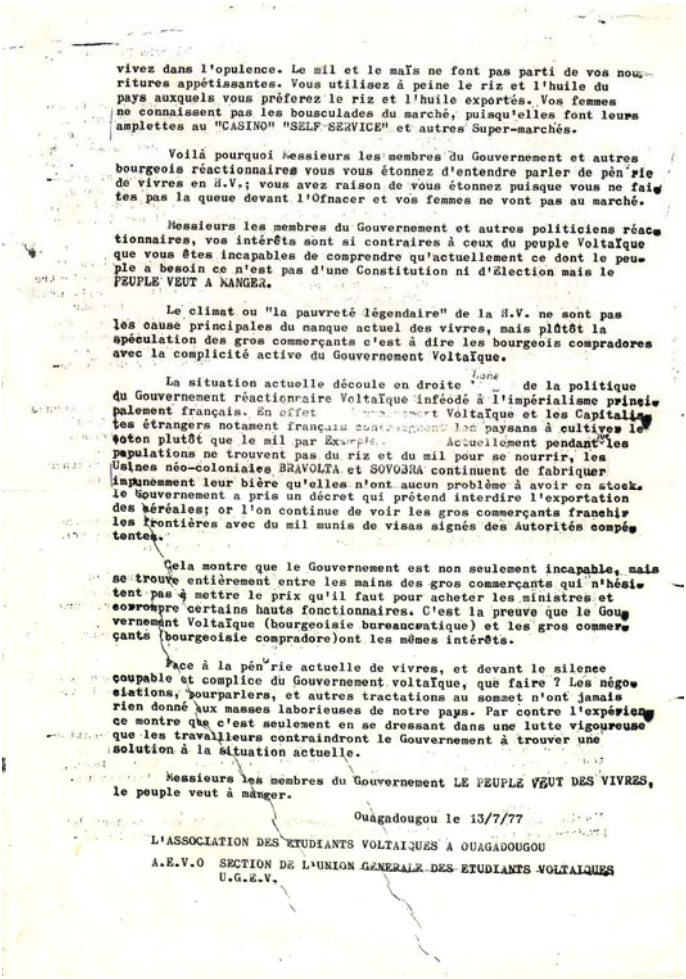
Aujourd'hui les familles des ouvriers, paysans, petits fonctionnaires, petits commerçants y compris même les cadres supérieurs de la Fonction Publique qui vivent honnêtement et uniquement de leur salaire, tout ce monde là vit présentement dans l'inquiétude, dans l'incertitude des lendemains.

Pendant ce temps messieurs les membres du Gouvernement dit d'Union Nationale et les autres bourgeois bureaucrates, bourgeois compradores et féodaux, vous

.../...

« Messieurs les membres du gouvernement qui avez une "Mission Historique" – Le peuple a faim. »

Tract du 13 juillet 1977, Ouagadougou



vivez dans l'opulence. Le mil et le maïs ne font pas parti de vos nourritures appétissantes. Vous utilisez à peine le riz et l'huile du pays auxquels vous préferez le riz et l'huile exportés. Vos femmes ne connaissent pas les bousculades du marché, puisqu'elles font leurs amplettes au "CASINO" "SELF SERVICE" et autres Super-marchés.

Voilà pourquoi Messieurs les membres du Gouvernement et autres bourgeois réactionnaires vous vous étonnez d'entendre parler de pènurie de vivres en H.V.; vous avez raison de vous étonnez puisque vous ne faites pas la queue devant l'Ofnacer et vos femmes ne vont pas au marché.

Messieurs les membres du Gouvernement et autres politiciens réactionnaires, vos intérêts sont si contraires à ceux du peuple Voltaïque que vous êtes incapables de comprendre qu'actuellement ce dont le peuple a besoin ce n'est pas d'une Constitution ni d'Election mais le PEUPLE VEUT A MANGER.

Le climat ou "la pauvreté légendaire" de la H.V. ne sont pas les cause principales du manque actuel des vivres, mais plûtôt la spéculation des gros commerçants c'est à dire les bourgeois compradores avec la complicité active du Gouvernement Voltaïque.

La situation actuelle découle en droite ligne de la politique du Gouvernement réactionnaire Voltaïque inféodé à l'impérialisme principalement français. En effet [illegible] Voltaïque et les Capitalistes étrangers notamment français [illegible] les paysans à cultiver le coton plutôt que le mil par Exemple. Actuellement pendant les populations ne trouvent pas du riz et du mil pour se nourrir, les Usines néo-coloniales BRAVOLTA et SOVOLRA continuent de fabriquer impunement leur bière qu'elles n'ont aucun problème à avoir en stock. le Gouvernement a pris un décret qui prétend interdire l'exportation des céréales; or l'on continue de voir les gros commerçants franchir les frontières avec du mil munis de visas signés des Autorités compétentes.

Cela montre que le Gouvernement est non seulement incapable, mais se trouve entièrement entre les mains des gros commerçants qui n'hésitent pas à mettre le prix qu'il faut pour acheter les ministres et corrompre certains hauts fonctionnaires. C'est la preuve que le Gouvernement Voltaïque (bourgeoisie bureaucratique) et les gros commerçants (bourgeoisie compradore)ont les mêmes intérêts.

Face à la pénurie actuelle de vivres, et devant le silence coupable et complice du Gouvernement voltaïque, que faire ? Les négociations, pourparlers, et autres tractations au sommet n'ont jamais rien donné aux masses laborieuses de notre pays. Par contre l'expérience montre que c'est seulement en se dressant dans une lutte vigoureuse que les travailleurs contraindront le Gouvernement à trouver une solution à la situation actuelle.

Messieurs les membres du Gouvernement LE PEUPLE VEUT DES VIVRES, le peuple veut à manger.

Ouagadougou le 13/7/77

L'ASSOCIATION DES ETUDIANTS VOLTAIQUES A OUAGADOUGOU

A.E.V.O SECTION DE L'UNION GENERALE DES ETUDIANTS VOLTAIQUES
U.G.E.V.

L'association des étudiants voltaïques à Ouagadougou

À en juger par l'expression taciturne de son visage, Moussa est préoccupé. Il a été convoqué par le préfet de Ouahigouya, en attendant pire, pour s'être engagé dans l'action politique et avoir distribué des tracts lors d'une manifestation.

« Mais qu'importe ! » poursuit-il avec un mélange de bravacherie et d'anxiété, grondant contre l'affairisme, la malnutrition et la corruption, la veulerie des dirigeants qui sacrifient sans scrupules le peuple à leurs intérêts personnels, si bien que le néocolonialisme n'apparaît que comme une autre des tribulations que les Africains doivent subir. Puis il déverse d'un coup tout ce qu'il a sur le cœur :

« Je ne peux abandonner ma lutte contre la pauvreté, quitte à me démarquer de mon père, lequel est un ancien fonctionnaire des PTT[14] et de surcroît Président des musulmans. Mes convictions, mes aspirations à un ordre social plus juste, à une véritable Indépendance, c'est pour l'instant la seule richesse que je possède. Il me faut, par conséquent, donner un coup de coude à ma vie et prendre en main ma destinée. Car malgré mon sens du devoir envers la famille, je m'évertue sans goût à étudier la géographie et suis en continuel débat avec ma conscience. Tout comme peut l'être du reste, dans *Le Rouge et le Noir*, le personnage de Julien Sorel avec lequel je m'identifie parfois. Quand j'ai honte de ma propre impuissance, la lecture

[14] Sigle de l'Administration des Postes, Télégraphes et Téléphones.

de l'œuvre de Stendhal et la poésie sont alors pour moi, paradoxalement, le seul moyen de vaincre l'accablement qui m'est venu après qu'un ami mauritanien se fut donné la mort, parce qu'il avait cessé de croire à la possibilité d'une révolution socialiste. "Plutôt mourir", disait-il, "que s'aplatir et croupir dans l'avilissement !" Des rêves révolutionnaires, des belles paroles, des discussions, mon ami en avait tout son soûl. Une grande lassitude l'avait envahi. Pour lui, il n'y avait plus de raisons d'espérer ; il n'y avait aucune consolation, aucune justice à attendre. Tout était perdu. Le plus tragique de cette histoire, c'est que la presse n'a mentionné ni son nom ni ce qui a motivé son acte. Il est mort pour rien. »

Ce soir-là, Moussa, lequel a une mémoire prodigieuse, a déclamé avec gravité des poèmes de Baudelaire, de Verlaine, *La chanson du mal-aimé* d'Apollinaire, pour ne nommer qu'eux, me laissant croire, comme il lâchait bride aux replis acculturés de son âme, qu'il me distinguait de la mauvaise France mise en accusation et déclarée coupable de tous les maux du pays. Dans son esprit agité en proie à de violentes attaques de mélancolie, sa façon de prendre parti pour les exploités, les dominés, il y a quelque chose de tourmenté qui me bouleverse et dans lequel je me reconnais. Au fil du temps, sa verve de colère laissera filtrer des accents plus tristes, plus douloureux, celle de la peur indescriptible de se battre dans le vide, en vain.

Sa grand-mère, à qui il a l'habitude de s'adresser quand il fait le contraire de l'usage dans un sursaut de

révolte, lui a mis un anneau-amulette au doigt, chargé d'un fluide magique et destiné à le protéger des passions ténébreuses et malfaisantes, à vaincre les énergies hostiles. Ainsi, la fortune ne tarderait pas de lui sourire, lui a-t-elle assuré.

Moussa éprouve à l'égard de sa grand-mère maternelle, proche des valeurs de tradition, une vénération qui dépasse le simple respect. Et j'aime à croire que cet anneau porteur d'espérances délogera de son esprit les idées sombres qui l'empêchent d'être joyeux, le protègera contre elles. Car le suicide, comme la folie, peut être terriblement contagieux quand on n'attend plus rien de la vie réelle.

À Ouahigouya, il n'y avait personne à qui Moussa pût, du fond du cœur, parler de ses peines, de ses doutes, de sa difficulté de vivre dans un pays où l'indigence est si profonde que les gens peinent à assurer leur subsistance et celle de leur famille, et c'est sans doute la raison pour laquelle se créa entre nous trois, cet été-là, une sorte de fraternité. De nos longues conversations, émaillées d'anecdotes et confidences dans la nuit ténébreuse d'où jaillissaient les rais de lumière des étoiles, nous apprîmes à nous connaître, à nous apprécier, laissant libre cours à notre spontanéité, à nos désirs jusqu'alors inexprimables. Par-delà nos différences, quelque chose nous liait, nous unissait : une sensibilité très aiguë à la souffrance humaine, mais aussi un goût du dialogue et de l'échange, un idéal de justice et d'équité. Moussa était de trois ans mon cadet. Et vous étiez, toi et lui, proches par l'âge ; ce qui vous

plaçait, en Afrique, sous le signe de la fraternité. D'une manière générale, la société mossi, telle que nous la dépeignait Moussa, était soumise à une structure hiérarchique fondée principalement sur les deux principes de l'âge et du sexe, et secondairement sur la profession. L'importance accordée à la séniorité s'expliquait, d'après lui, par le caractère oral, diffus et permanent de l'éducation africaine, laquelle s'accomplissait par le truchement des contes et des fables qu'une mère ou une grand-mère rapportait aux enfants autour du feu où se tenaient les veillées, faisant intervenir des animaux – lièvres, hyènes, lions, araignées, serpents, selon la région – pour mettre en évidence les méfaits de la paresse, de l'égoïsme, de la cupidité, de l'avarice, de la bêtise et de l'insoumission ; où s'évoquaient aussi les coutumes des Anciens afin de faire admettre peu à peu aux plus jeunes les valeurs d'une morale avant tout sociale, communautaire, leur rappelant aussi bien la valeur essentielle de la paix que les principes fondamentaux qui régissaient la société traditionnelle et la place qui leur était assignée dans le groupe familial.

« Cela n'est pas pour étonner », poursuit-il. « Dans un pays où l'on est naturellement polygame, la femme, généralement, n'a guère voix au chapitre pour les décisions les plus fondamentales. On ne la consulte jamais, par exemple, sur le choix de son époux. En plus du respect des aînés, commun aux deux sexes, on lui apprend toute jeune à ne pas être jalouse ; on la prépare à se montrer une bonne épouse, à la conduite à tenir dans la concession familiale du mari où elle va être un

jour forcée de vivre, de participer aux tâches domestiques, de travailler la terre, de faire des enfants, et où, là encore, selon le droit coutumier, c'est de nouveau la famille, mais une famille dont elle ne fait pas partie pleinement, qui va dominer sur elle et déterminer le rôle social qu'elle a à y jouer. Car l'épousée, sachez-le !, reste toute sa vie une étrangère dans le lignage de son mari. Elle sait aussi ce qui l'attend si elle ne se soumet pas à l'autorité maritale et vient à fuir : elle sera obligée de renoncer à ses enfants et sa famille utérine devra rembourser la dot pour obtenir sa liberté. Ainsi, il est extrêmement difficile pour une femme de se libérer des liens du mariage. »

À cela, Moussa avait ajouté que la pénétration musulmane en pays mossi, suivie du christianisme avec le déferlement des troupes coloniales françaises dans les années 1890, avaient eu pour résultat une rupture avec les pratiques anciennes, lesquelles, somme toute, avaient encore à ce moment-là des racines matriarcales qui rendaient les femmes plus indépendantes des hommes. De plus, le malheur avait voulu que l'irruption de l'économie monétaire française favorisât ou achevât de transférer le pouvoir économique aux hommes, transformant radicalement les rapports entre les sexes, au détriment des femmes. La dot, par exemple, qui était jusqu'alors payée en nature et égale à la perte ressentie en potentialité productrice, les travaux des champs étant traditionnellement dévolus aux femmes, acquit plus que jamais avec l'introduction de

la monnaie coloniale[15] le caractère dégradant d'achat ou de vente de la femme ; elle fit de l'épousée la propriété d'un homme qui la payait cher, et la polygamie devint, par voie de conséquence, un privilège de vieux riche.

Il dit :

« De là résulte que les nouvelles générations ont de plus en plus le sentiment d'être dépouillées de tout au profit des anciens, car non seulement ces derniers ont la priorité dans tous les domaines de la vie traditionnelle, mais ils vont même jusqu'à monopoliser le droit au mariage, privant les jeunes hommes d'épouses. On nous rappelle à tout bout de champ que nous nous devons d'être mariés, mais vu la pauvreté et le chômage, cela est pour nous toujours plus difficile. Une chose est sûre : l'argent est devenu le mobile conducteur de beaucoup de conduites et les jeunes filles sont de plus en plus ravalées au rang de marchandises ; tant il est vrai que, d'année en année, l'écart d'âge entre mari et femme augmente. »

Il ressort du récit de Moussa que le mariage est devenu au fil du temps une affaire d'argent, de transaction entre familles, de vente et d'achat, détruisant tout l'authentique de la tradition mossi. Le prétendant doit s'efforcer de plaire à la famille de la jeune fille et les hommages, les cadeaux, qu'il offre à cette dernière,

[15] FCFA (Franc des Colonies Françaises d'Afrique), précurseur du franc CFA (franc de la Communauté Financière Africaine).

sont en réalité des présents destinés à confirmer le prestige dont il jouit au sein de la communauté. En tous les cas, ce qui motive les hommes à avoir plusieurs épouses, c'est l'obsession de la reproduction et le profit que les femmes leur donnent, puisque celles-ci, qu'elles soient jeunes ou non, sont d'autant plus précieuses pour eux qu'elles travaillent du matin au soir.

J'aime la manière captivante, toute africaine, dont Moussa narre les réalités de la vie au Yatenga. Sans enjolivures.

Il dit encore :

« Dans cette société agraire, fortement hiérarchisée et structurée, où chacun assure une tâche qui lui est propre, toute la vie est régie par les traditions transmises d'ancien à jeune. Même si les plus âgés ont l'obligation de consulter les autres membres de la famille avant de prendre une décision quelconque, ils demeurent les piliers et les garants de la collectivité ; ce sont eux qui décident, contrariant les projets des jeunes adultes, lesquels, quant à eux, trouvent cependant normal que les plus petits les servent de toute leur obéissance. »

« À Ouahigouya », poursuit-il avec une âpreté ironique, « il existe un vieillard de presque cent-sept ans, lequel s'obstine à vouloir vivre éternellement, résistant à l'usure du temps. Né en 1870, il a vu mourir ses enfants de vieillesse et d'aucuns de ses petits-enfants de maladie. Aussi étend-il autour de lui comme une at-

mosphère de respect mêlé de crainte. Après s'être acquitté des civilités d'usage, les passants lui offrent de l'eau à genoux, les yeux rivés au sol, et exaucent le moindre de ses vœux. Car ils se doutent bien de ce qui les attend s'ils le mécontentent ou lui résistent : il leur jettera un sort et les fera périr. On voit bien ce qu'il y a de maléfique à s'accrocher ainsi à la vie. Ce n'est ni sage ni juste ; c'est de l'abus de pouvoir ! »

*

C'est ainsi que nous sommes, toi et moi, devenus petit à petit des habitués de la concession de la famille Nacambo. Là, nous avons passé des heures heureuses, éprouvant ce sentiment de plaisir particulier que donne la conversation autour d'un thé fumant préparé à la manière maure – un thé vert importé de Chine, très sucré et serré, à réveiller un mort !

D'un côté de la voie de passage, laquelle tient lieu de cour extérieure commune, il y a la petite maison en briques de terre crue, composée d'une seule pièce faisant office de chambre à coucher, que Moussa partage avec son frère cadet ; celle-ci est percée de fenêtres sans vitres, pourvues de volets battants en métal et couverte d'un toit de tôle ondulée. De l'autre côté de la voie, il y a celle de son père, identique à la sienne, mais distincte de l'espace mitoyen habité par ses quatre épouses, ses filles non mariées et les enfants en bas âge. Toutes les maisons sont rigoureusement quadrilatérales et pareillement protégées par d'épais murs en

briques de banco qui laissent l'espace d'une ouverture, sorte de portail sans porte, pour passer dans la cour intérieure. Moussa nous reçoit toujours au dehors de l'entrée qui donne sur la cour de sa maisonnette, sous les frondaisons délicates que perce l'éclat de la lumière, où nous passons la plupart du temps, carrés dans des fauteuils d'extérieur, la vie quotidienne se déroulant à l'air libre.

Je ne franchirai qu'une seule fois le seuil du portail fermé par un rideau qui préserve l'intimité de la cour autour de laquelle chaque épouse dispose de son habitation personnelle, et les filles non mariées de la leur. Personne ne passe le portail sans y avoir été invité. Et l'étranger à la famille ne pénètre jamais à l'intérieur des maisons qui servent uniquement pour passer la nuit.

J'ai demandé à Moussa s'il connaissait quelqu'un qui fût disposé à me louer un âne, afin que je puisse parcourir seule la longue distance qui me sépare de la ville et de ses alentours, car Angelika ne m'emmène plus avec elle pendant ses tournées des dispensaires. Accablée par la monotonie des matinées passées seule, j'ai redécouvert mes habitudes juvéniles d'écriture, me plaisant à coucher sur les pages de mon cahier ou sur du papier à lettres ce que j'ai observé, pensé, ressenti ou entendu depuis que je suis là. Mais ce sont surtout les conversations avec Moussa qui m'occuperont, parce que nos idéaux s'accordaient, que ses paroles parlaient à mon âme.

Comme j'allais m'endormir, tu as été pris de vomissements et de diarrhée, courbé par d'atroces douleurs d'entrailles, tandis que la migraine m'assaillait. Peut-être est-ce la conséquence de l'humidité chaude des larges flaques d'eau qui stagnent devant la maison après une forte averse, fermentent et multiplient les moustiques de la malaria. Cet état de moiteur est étonnant sous un climat si sec. Aussi est-il plus prudent de reprendre, à titre préventif, la dose conseillée de chloroquine.

*

9 août

Nous entamons notre troisième semaine en Haute-Volta. Au réveil, la chaleur est étouffante. L'air circule peu dans la maison. Mais tes maux de ventre et mes maux de tête ont passé. Nous trouvons Moussa assis sur une chaise sous la véranda en train de boire une bière fraîche industrielle. Il fume une Gauloise sans filtre. Je vois tout de suite à son visage assombri, ses traits tirés, son air renfrogné, qu'il est mal luné. Il a rentré la tête dans son col de chemise comme s'il ployait sous un lourd fardeau. Ses yeux se perdent dans le vague. Lorsque nous le saluons, il lève son regard vers nous quelques secondes, mais sans nous regarder réellement. On ne peut pas dire que c'est à nous qu'il parle à travers la fumée de sa cigarette ; on dirait plutôt qu'il pense à haute voix, ressassant ses griefs. Il ne s'est pas métamorphosé ; il est identique à lui-

même, mais c'est comme s'il ne parvenait pas à accepter le fait d'avoir sympathisé avec une Française.

Je me rappelle très bien, encore aujourd'hui, l'inquiétude qui s'était emparée de moi en entendant l'interminable soliloque.

Il dit :

« Mon prof de géographie, qui est français, m'a demandé un jour, connaissant ma rancœur envers la France, pourquoi je fumais seulement des Gauloises. N'était-ce pas faire preuve d'incohérence ? »

Sans doute Moussa avait-il voulu l'abasourdir pour qu'il en arrivât à riposter dans un sursaut d'indignation :

« Au contraire, je suis tout à fait cohérent avec moi-même. Parce que chaque fois que j'en grille une, j'ai l'impression de réduire en cendres un Français. »

Il avait tiré un paquet bleu de Gauloises à moitié vide de sa poche et allumé une autre cigarette, en aspirant une longue bouffée, les yeux fermés. Il n'y était pas allé de main morte. C'était enfiévré, brutal, fulminant. C'était l'autre face de Moussa, décidément plus ambiguë que ne le laissait croire la confiance, la bienveillance qu'il nous avait témoignées jusqu'à cette heure. J'ai senti bouillonner au-dedans de moi un tourbillon d'émotions, hantée que j'étais depuis le lycée par le spectre des cheminées des fours crématoires, mais aussi des brasiers de la violence, de la terreur d'un système colonial reposant sur la force et le mépris, des

meurtres punitifs perpétrés en Algérie, qui avaient marqué ma prime jeunesse, et du racisme envers les travailleurs immigrés algériens, lequel m'avait portée à quitter la France. Combien de générations fallait-il pour retrouver la paix de l'âme ? Qu'avais-je donc dit ou fait pour provoquer une telle attaque ? J'avais toujours prêté une oreille attentive à la tourmente de ses sentiments contraires, manifesté de la compréhension face à ses emportements furieux, ses tirades enflammées, cherché à prendre part à ses préoccupations personnelles. Pour comprendre. Pour savoir. Pour le connaître. Mon empathie était sincère, et féconde, même quand je me trouvais en opposition avec lui. Mais, cette fois, il était allé trop loin et je lui lâchai, désappointée, sur un ton mi-sérieux mi-plaisant que je pris à dessein :

« J'avais cru comprendre que tu refusais de t'en prendre aux simples individus, que tu condamnais la violence de certains manifestants contre les Français. Tu n'as tout de même pas l'intention de me faire partir en fumée comme une Gauloise, parce que vos dirigeants ont échoué à changer les choses ! »

Moussa m'avait lancé un regard oblique, sans mot dire. Et nous en étions restés là car Alain nous attendait pour nous remettre les clés de notre maison.

Pourquoi avais-je omis de consigner cet épisode malencontreux dans mon cahier ? Peut-être que cette hostilité soudaine n'était-elle à mes yeux qu'une flambée de colère, ou une simple provocation, ayant tou-

jours eu l'impression que jamais Moussa ne serait passé à la violence ; il était trop sage pour cela. Mais peut-être aussi, et surtout, parce que j'étais, en ce temps-là, plus confiante dans la possibilité d'une réparation, d'un rapprochement entre la France et l'Afrique.

Depuis lors, quarante-sept ans ont passé. Et les choses ne se sont pas améliorées. Bien au contraire. En revanche, nous ne savons pas quel homme devint ce jeune étudiant désenchanté, pris qu'il était alors dans un rets de contradictions, parce que clivé, écartelé entre la culture traditionnelle de sa communauté, ses valeurs morales, et l'attrait pour l'émancipation.

« De la liberté ou de la lutte contre la pauvreté, quel est le plus important ? », s'écriait-il obstiné avec toute la colère d'un grand cœur.

Ce n'était pas comme dans les temps présents. Les paysans ne fuyaient pas en masse la campagne vers les villes et l'émigration vers l'Europe n'était pas envisageable. L'esprit de solidarité, l'aide et l'assistance à l'autre, était affaire de survie, de principe et de nécessité. Ne leur restaient-ils qu'un grain de mil, ils se devaient de le partager.

En ce temps-là, tous ceux qui plaçaient leur confiance dans un vrai socialisme panafricain formaient un courant important. Et nous ne pouvions qu'éprouver une tendre sympathie à l'égard de cet être passionnel qui prenait sur lui le malheur des plus démunis et se battait pour leur cause, répugnant à jouer dans la cour hypocrite d'une bourgeoisie vassalisée.

*

La maison qu'Aurégan a mise à notre disposition se trouve aux confins de l'ORD, marqués par une clôture de fils de fer barbelés. Elle est pratiquement semblable à toutes les autres, de bois et de plain-pied, précédée d'une petite véranda à côté de l'entrée, et pourvue d'électricité et d'eau courante par intermittence, en raison des coupures. Sauf que le sol de l'espace séjour n'est pas fait d'un assemblage de bois brut ; il est en ciment et la famille du pédiatre ne l'a pas nettoyé. Une lampe nue est accrochée au plafond. Les murs de la pièce à vivre sont blancs, défraîchis. Sur le mur principal est accroché un très beau masque à cornes représentant une tête d'antilope, en bois polychrome, dans des tonalités blanches, noires et rouge sang. Sur le mur de droite, deux grandes photographies en noir et blanc sont fixées côte à côte par des punaises. L'une en gros plan, d'un grenier à grains arrondi, à toiture de chaume, l'autre en plan rapproché d'un vieux griot à la barbe blanche clairsemée, joueur de luth monocorde, vêtu de blanc et coiffé d'une petite calotte blanche brodée d'arabesques qu'il porte légèrement de guingois. La porte et les deux fenêtres sans vitres du séjour ouvrent sur la véranda. Seuls meublent la grande pièce une petite table à manger et quatre chaises de bois. De là, on accède à un couloir qui dessert sur la gauche une cuisine, une salle d'eau qui comporte une douche, une étagère fixée au mur supportant des serviettes, du papier hygiénique, et des toilettes nauséabondes et répugnantes, maculées d'éclaboussures et de déjections ;

sur la droite, deux chambres dépouillées, sans armoire ni miroir, où trône un lit matrimonial protégé d'une moustiquaire en tulle blanc, suspendue au plafond, comme chez Angelika. Le matelas est recouvert d'une housse propre en coton blanc, mais il n'y a ni taies d'oreillers ni draps.

Nous décidons de remettre à plus tard le nettoyage à fond car il y a une coupure d'eau et cette maison n'est pas équipée d'une citerne. Dans la cuisine, il n'y a pas de frigidaire et s'il y a bien une gazinière, elle n'a pas servi depuis longtemps. Et la bouteille de gaz est vide. En revanche, nous disposons d'un paquet de bougies en prévision des coupures d'électricité et d'un grand purificateur d'eau, qui me paraît le comble du luxe.

À l'arrière de la maison, il y a un puits asséché et un lavoir en ciment pour laver le linge à la main. Deux arbres frêles vert tendre bordent les fenêtres des deux chambres à coucher avec leurs volets pliants en bois à claire-voie, tempérant la chaleur. Sur le devant, là où finit le large chemin de terre, un massif de lantanas à fleurs safranées planté à proximité de la véranda égaie le sol aride. Sur le côté, non loin de la clôture en fils de fer barbelés, se dresse un grand cactus en forme de pilier à quatre branches et, de l'autre côté du chemin, un grand arbre esseulé aux branches torses et décharnées, comme mortes. Rien d'autre que de l'herbe ne pousse sur le terrain.

Les nouvelles vont vite. À peine arrivés sur les lieux écrasés de soleil à cette heure de la journée, apparaît

un homme qui vient proposer ses services comme cuisinier. Bien entendu, nous ne pouvons que décevoir son attente. Il a beau nous assurer qu'il est impossible de se procurer une bouteille de gaz et de s'approvisionner en vivres sans le secours d'un cuisinier, c'est peine perdue. Quand bien même nous disposerions de suffisamment d'argent, il est tout à fait inconcevable pour nous d'avoir un employé de maison.

C'est sur ces entrefaites que le père Bonduelle est arrivé en voiture pour nous annoncer qu'il a trouvé un infirmier disposé à nous emmener chez l'herboriste de Ouahigouya et un rebouteux d'un village voisin.

*

Tout à Ouahigouya m'enchante, sa propreté, ses murs de banco qui baignent dans une chaude lumière orangée, se fondant dans la couleur des rues en terre où errent anarchiquement, sans distinction de religion, petits cochons et cabris noirs. Mais c'est en vain que nous avons tenté de trouver une bouteille de gaz, un tuyau et un régulateur de pression. Momentanément découragés, car l'important c'est que nous ayons finalement élu domicile, nous nous arrêtons chez Angelika où nous retrouvons Moussa. Le dialogue s'amorce difficilement, alors qu'Angelika s'amuse à fabriquer pour Catherine une arche de Noé et des animaux avec du carton. S'il est un sujet qui occupe constamment les pensées de Moussa jusqu'à l'obsession, c'est bien la

politique postcoloniale. Selon lui, l'Histoire l'a prouvé, aucun espoir de justice ne viendra jamais de la gauche française ni des programmes de développement de l'UNESCO qui, du reste, précise-t-il avec une pointe d'ironie dans la voix, a été créée au temps des colonies par les Nations Unies. En fait, les Voltaïques ne peuvent compter que sur eux-mêmes pour lutter contre la pauvreté. C'est pour cela d'ailleurs qu'il leur faut de toute urgence des hommes intègres, armés de la pensée d'un vrai changement, d'une action pratique, révolutionnaire, postulant à long terme le socialisme de Marx et de Lénine et, institutionnellement, l'unité culturelle et politique d'un vaste continent rendu à lui-même. Ici, je ne peux m'empêcher de penser au philosophe béninois Stanislas Adotevi que j'ai lu avec enthousiasme. Mais je ne sais plus si j'ai demandé à Moussa s'il connaissait la voix époustouflante de cet auteur qui pourrait, par moments, être la sienne.

Je ne sais plus comment nous en vînmes à parler d'un certain Benjamin Pari que Monsieur Diallo nous avait conseillé de contacter. Il se trouve que ce jeune homme est un fervent militant marxiste-léniniste et ami de Moussa. Seulement voilà, quelque chose s'est brisé en lui. Il a perdu ses rêves, ses dernières illusions, et il s'est mis à boire. Au début, Diallo était pour lui un exemple à suivre, un leader. Mais en acceptant de travailler pour l'UNESCO, il a tout simplement, du moins à ses yeux, trahi la cause du peuple voltaïque.

Moussa interpelle Angelika à brûle-pourpoint, mais sans animosité :

« Et toi, que penses-tu du socialisme ? »

Prise au dépourvu, Angelika balbutie, un peu troublée :

« Que veux-tu que j'en pense, alors que l'Allemagne est séparée en deux par le mur de Berlin ! Ce qu'il se passe en RDA[16] ne te suffit-il donc pas ? »

Ça fait un peu cliché. J'ai l'impression d'entendre ton père. Il est pourtant clair que Moussa ne parle pas du socialisme des pays de l'Europe de l'Est et de l'URSS[17] mais de la volonté d'indépendance des peuples africains et, bien sûr, de l'action politique contre une économie et un système qui continuent d'être régis par les lois des capitalistes étrangers. Mais je suppose qu'il ne servirait à rien de discuter de cela avec Angelika ; elle ne possède aucune conscience politique. Elle a, qui plus est, la ferme conviction que ce qui fait de Moussa un révolté intransigeant, c'est sa sensibilité maladive, à fleur de peau. Par ailleurs, comment pourrait-elle défendre une doctrine qui prône la mise en commun et le partage des biens, alors qu'elle ne donne pas même de l'eau filtrée à boire à Mamadi ? Elle s'est du reste exclamée, en allemand, en guise de conclusion :

« *Alles teilen ? Das finde ich aber gar nicht gut.*[18] »

---

16 République démocratique allemande (1949-1990).

17 Union des Républiques Socialistes Soviétiques (1922-1991).

18 « Tout partager ? Je ne trouve vraiment pas ça bien. »

Sur ces belles paroles, nous avons pris congé, entraînant Moussa vers notre habitation. Le soleil s'est éteint ; la nuit est profonde et noire ; il n'y a pas un bruit. Aux causeries qui s'ensuivent sur la terrasse s'entrelacent les histoires personnelles, les vérités générales sur les uns ou les autres, les confidences et les délires les plus chimériques. Partager des idéaux similaires amènent un grand bien être.

Il y a du bon dans la franchise de Moussa. Selon lui, si tu n'es pas pris au sérieux par les infirmiers de l'hôpital, s'ils ne te font pas confiance, ce n'est pas seulement pour ton manque d'expérience professionnelle ; c'est aussi à cause de la longueur de tes cheveux et de ta barbe non taillée. Attitude qui s'explique par le fait que cette mode, qui existait en Haute-Volta entre les années 1967 et 1972, a été suivie principalement par des voyous ou, pour le moins, par ceux qui érigeaient en principe le refus du travail manuel et de la terre, tout cela parce qu'ils possédaient un mince savoir livresque. Quant aux filles, si les parents hésitaient à les encourager à étudier, c'était de peur que l'école ne les détache des traditions et ne les attire vers la capitale. En effet, certaines d'entre elles en étaient arrivées à imiter les femmes blanches en se conformant à leurs normes esthétiques, notamment le lissage et le décrêpage des cheveux, et en suivant, au grand dam des leurs, la mode de la mini-jupe, dont le port sera du reste interdit par la suite, soi-disant à cause de quelques cas d'attentat aux mœurs ! Car les hommes

sont naturellement les premiers à manifester une certaine méfiance envers les femmes qui ont reçu une instruction poussée et refusent pour cette raison, quand elles sont musulmanes, la perspective de devenir un jour coépouse.

Moussa a ajouté que si Angelika eût été célibataire, il ne nous aurait probablement pas rencontrés, puisqu'il ne se serait pas présenté chez elle. Pour deux raisons : premièrement, parce que la perspective d'une relation avec une Européenne n'est pas vu d'un bon œil, cette dernière étant rarement disposée à partager l'argent qu'elle gagne avec la famille de son mari et que la plupart du temps le couple choisit de s'installer en Europe, de faire sa propre vie – ce qui pour Moussa est inacceptable ; deuxièmement, parce que tout adulte se doit d'être marié pour être admis dans la société coutumière mossi. Être célibataire, c'est toujours équivoque.

Et d'enchaîner aussitôt :

« Même si ma famille n'est pas sujette à ce genre de suspicion, car ce ne sont là souvent que médisances, je me suis toujours gardé, à Ouagadougou, de répondre aux invitations compromettantes de Kossack, parce qu'il n'est pas marié. »

Moussa ne conçoit pas davantage de vivre seul à l'étranger, loin des siens, pendant des années ; de ne pouvoir entrer sans frapper dans la chambre voisine de la sienne, pour converser, quand il en a assez d'étudier.

« Je n'ai jamais connu l'isolement », explique-t-il. « Jusqu'à l'âge de la circoncision, j'ai vécu dans le monde des femmes. Après quoi, vers l'âge de six ans environ, j'ai quitté le gynécée, découvert la séparation des sexes et fréquenté les garçons de mon âge. J'ai appris les traditions et les coutumes séculaires, et comment le groupe, en fin de compte, me permettait d'exister individuellement en m'indiquant le rôle que je devais jouer dans la société et les limites dans lesquelles ce rôle devait être maintenu. Quoique je ne partage pas toujours les idées de mon père, lequel est convaincu que je finirai en prison si je continue à me mêler au combat politique, et qu'il ne m'est pas facile d'éviter les conflits qui m'opposent à lui, c'est à lui que je dois obéissance et respect. Comment affirmerais-je ma propre volonté quand l'individu ne fonctionne, depuis des siècles de tradition, que par rapport au groupe ? »

Moussa souligne qu'au-delà du seul prestige social, les anciennes familles mossi, comme celle de son père, se devaient naguère de soutenir les chefs militaires, qui étaient dans les royaumes étroitement associés au gouvernement. Loin de renier cette tradition, qui s'était du reste poursuivie dans les armées de mouvements de libération nationale, son père était néanmoins de tendance progressiste. L'intrusion des valeurs d'une autre civilisation avait provoqué chez lui une remise en question de certaines pratiques ancestrales. Aussi l'équilibre interne qui maintenait les classes d'âge dans

l'harmonie devait-il, selon lui, rechercher à présent un nouveau principe de cohésion.

Moussa ne veut en aucun cas rompre les liens avec son père. Mais, dans une société où l'idéal communautaire est en honneur, il fulmine, il enrage de le voir si fier d'être propriétaire de centaines de têtes de bétail – autant que d'hectares en friche – alors qu'il verse à ses bergers 2500 francs CFA par mois, soit l'équivalent de 50 francs ! Or la terre appartient à tout le monde, soutient notre ami. Pour lui, comme pour beaucoup de jeunes gens de notre génération, l'héritage et la propriété, ce sont des biens immérités. Aussi faudrait-il les supprimer, abolir les privilèges et donner davantage de parcelles aux paysans.

Comme sa première année à l'université s'était mal passée, il eût très bien pu, grâce à la recommandation de son père, changer de discipline, puisqu'il n'avait aucun goût particulier pour la géographie, mais il s'était juré de n'accepter aucune faveur, aucune protection, qui lui eût aplani la route, et il a agi en conséquence : il a refusé le fameux coup de piston, la tête haute et le poing levé. Il vit néanmoins, le cœur serré, dans l'incertitude affreuse, continuelle, du lendemain. Que faire pour le peuple, pour tous ces jeunes déscolarisés qui n'ont pas la moindre perspective d'avenir ? Tous ces enfants qui chaque année ne naissent que pour mourir est l'apogée du fléau, mais mille autre maux par trop réels sévissent dans les campagnes : les femmes qui meurent en couche à cause du manque d'hôpitaux et de médicaments ; la pénurie des denrées

alimentaires qui résulte en partie de la substitution des cultures vivrières par des cultures de rente comme le coton, le riz, les bananes, mises en place à l'époque coloniale ; sans parler de la désertification due à la coupe abusive du bois et aux incendies provoqués par la pratique du brûlis.

Moussa se soucie beaucoup de la souffrance des familles de paysans et compatit à leur peine. À la peine des femmes, surtout, lesquelles portent bien plus que l'homme le poids de la misère.

L'idée d'acte est très forte chez lui ; il fait ce qu'il dit. Aussi n'épargne-t-il ni son temps ni ses forces ; il travaille tous les jours dès le petit matin dans les champs familiaux au risque de contracter une maladie en buvant l'eau de la calebasse commune, parfois souillée d'un résidu de sauce de la veille, au lieu de mener une existence paisible de privilégié à Ouahigouya.

Devant un ordre social injuste, l'esprit ne peut que se révolter. Et ce qui me plaît dans Moussa, c'est son idéalisme généreux, sa droiture inflexible, son absence de compromis. Pour lui, il n'est pas question d'adopter le grand principe individualiste des jeunes "évolués", sots imbus de leur connaissance du monde européen, qui n'écoutent pas leurs aînés et dont l'égoïsme et la vanité l'offusquent. Il manifeste certes son insatisfaction devant certaines coutumes, en songeant avec amertume et désespoir à la vie que l'obstination de son père de le voir marié, de le mettre sur la bonne voie

parce qu'il néglige ses études, risque fort de lui faire mener. Mais le devoir fondamental d'un fils c'est l'obéissance. Il n'est donc guère question de le mécontenter en ne faisant pas ce qu'il attend.

Ce soir-là, il paraissait, quoiqu'il ne voulût le montrer, souffrir beaucoup. Ayant appris la veille que la jeune fille dont il était amoureux trois ans auparavant était devenue la femme d'un autre, il s'en ouvrit à nous avec une liberté, une simplicité, comme si nous nous connaissions de tout temps.

« On consulte rarement la jeune fille sur le choix de son époux. Ce ne peut être qu'un arrangement triste », a-t-il murmuré d'une voix lasse tandis qu'une amère gravité envahissait son visage.

Elle avait pourtant reçu une certaine éducation. C'était une jeune fille moderne, intelligente, libre d'esprit, qui du plus profond d'elle-même se révoltait contre les interdits et la rigueur de la morale sociale. N'avait-elle pas été prête à vivre avec lui selon son cœur ? Bien sûr, elle était encore très jeune, elle avait tout juste seize ans à l'époque, mais si enthousiasmée par cette perspective qu'elle eût défié sur-le-champ l'autorité paternelle, alors que lui – profondément pénétré qu'il était des grandes idées traditionnelles, du bon sens familial, et sachant pertinemment que son père n'aurait jamais approuvé ce mariage – avait montré une forte résistance face à ce qui pouvait porter ombrage à la moralité de leurs familles respectives. En la renvoyant chez elle après l'avoir sévèrement chapi-

trée, il s'était dit à part lui pour la première fois qu'elle était téméraire et lui, timoré. C'est ce dont il souffrait encore, car elle n'était pas revenue et jamais ils ne reparlèrent de ce rêve avorté.

« Il est des voies où l'on ne s'aventure pas les yeux bandés », soupire-t-il. « L'homme doit pouvoir nourrir sa femme et ses enfants et aider sa famille. Or je venais de commencer mes études et je n'avais aucune idée de ce que j'allais faire. On ne peut pas penser qu'à soi. Mais beaucoup de jeunes filles, en allant à l'école, découvrent de très bonne heure la lecture des romans de France où la place est faite à l'amour et à l'éveil de l'affirmation du moi qui vont à l'encontre de la morale sociale traditionnelle. Animées par le désir de varier l'existence, de connaître autre chose que la pesante uniformité de la vie communautaire avec ses règles, ses efforts répétitifs et exigeants, elles se laissent facilement emporter par des désirs et des rêveries enchantés. »

La longue méditation de Moussa sur les devoirs d'un fils aîné de porter l'avenir de ses frères et sœurs, s'était poursuivie, plus amère encore :

« Ce que cette jeune fille candide, puérile, mais admirable, demandait surtout – le droit de disposer d'elle-même et de s'octroyer la liberté de partager sa vie avec un garçon qu'elle aimait et dont elle était aimée en retour, quitte à batailler pour faire entendre raison aux parents – vous semblera normal, puisque c'est ce que vous avez choisi tous deux de faire. Mais

autant dire que dans notre culture c'était comme vouloir la lune. C'eût été chose énorme de défier l'autorité de nos pères. Et le courage m'a manqué. Si libre que je me prétende, je ne suis pas le garçon qu'elle croyait. Il est certain que je ne réponds pas toujours aux attentes de mon père, je ne suis pas un fils aveuglement soumis, mais jamais au grand jamais, je n'aurais fait subir un tel déshonneur à ma famille. »

Telles étaient les pensées d'alors.

Mais pourquoi évoquer tout cela ? Peut-être parce que je découvrais, à travers les yeux de Moussa, la dimension culturelle, littéraire et sociale de l'amour romantique dans notre société – amour fusionnel que la revendication d'une certaine liberté au sein du couple avait pourtant mis en cause à partir des années soixante – et que je me rendais compte que la jeune fille risquait, dans cet acte audacieux, d'être répudiée par sa communauté. La société musulmane, où le patriarcat régnait seul, était particulièrement cruelle avec les femmes qui foulaient aux pieds les usages pour conduire leur vie comme elles l'entendaient, et Moussa le savait. Elle eût fini par regretter de l'avoir aimé. Aussi, face au risque de devoir subir avec elle l'exclusion sociale, avait-il tout bonnement préféré renoncer à elle ; mieux valait ne pas être trop sûr de soi.

La singularité principale de Moussa résidait dans ce mélange incompatible de fidélité à la tradition, de droiture dans la pensée et dans les actes, et d'attrait irrésistible pour le romantisme et l'affirmation de soi.

J'espère que personne ne prendra ombrage de ce portrait. Car il marque une époque où la jeunesse voltaïque ployait sous les attentes contradictoires, celles émanant de la vie traditionnelle, pour nous impénétrable, tout en rêvant dans le même temps un autre monde, plus émancipé, qui ne fût pas occidentalisé. Le penchant de Moussa pour la poésie, la littérature et la lutte politique était ses ailes ; il lui permettait, tout comme à ces jeunes lycéennes toutes nourries de romans français qui cherchaient à se dégager du carcan familial par quelque écart ou quelque rêve, de s'élever au-delà des sentiments communs, de garder une interrogation continuelle devant l'ordre patriarcal établi.

Moussa avait hérité du teint foncé de son père et de la fine silhouette de sa mère. Il était le fruit parfait d'un croisement de deux mondes, masculin et féminin, qui agissaient l'un sur l'autre, lui donnant une grande conscience de son désir de libérer les femmes de leur carcan et de retourner, par là-même, à l'un des fondements du matriarcat : l'autonomie matérielle. Au plus profond de lui, il avait le sentiment que le patriarcat était responsable de l'inégalité entre les sexes, tout comme il refusait de comprendre pourquoi il avait été privé de l'affection, de l'amour exclusif d'une mère pour son enfant, les autres femmes de son père ayant eu les mêmes droits sur lui aussitôt qu'il eut quitté le sein maternel et fut capable de marcher tout seul. Les quatre « mères », nom qu'il donnait à toutes les épouses de son père, avaient élevé et soigné les enfants

en commun, suivant le proverbe : *L'enfant n'est l'enfant de personne. Il est celui de tous.*

Le plus terrible c'est que, dans certaines familles, les enfants devenus adultes ne savaient toujours pas quelle était leur véritable mère biologique. Mais si cela avait été le cas pour lui, disait-il, il l'aurait sans aucun doute deviné. Car tout l'amour maternel, inconditionnel, était contenu dans le regard enveloppant de la femme qui était sa mère. Néanmoins, en dehors des moments familiaux importants comme les repas et les fêtes, ils s'interdisaient de lever les yeux l'un vers l'autre, de peur de trahir l'attachement voué au silence qui les unissait. Des années et des années avaient passé avant qu'ils n'osassent braver l'interdit. Mais désormais, quand la rue devient sombre, il la retrouve clandestinement hors de la cour des femmes et de son bruyant remue-ménage pour causer avec elle et instaurer une relation nouvelle, indéfinissable, qui le bouleverse. Il y a une tendresse infinie dans cet aveu.

Moussa perd la dernière réserve et dit gravement, la gorge serrée d'émotion, qu'il aime sa mère « plus que tout au monde » et qu'il s'est même demandé, après qu'il eut discuté psychanalyse avec nous, si son besoin illimité d'amour maternel ne l'empêchait pas d'avoir une relation charnelle avec une femme qui ressemblât à sa mère. Peut-être bien qu'il exagère, mais il aurait l'impression, en désirant une femme comme elle, gracile au teint clair, de commettre non seulement quelque chose de malséant, mais de transgresser une espèce de tabou. Ainsi, il n'est attiré physiquement que

par les femmes au teint foncé et étoffées, bien en chair.

*

Comme il y a la queue pour les consultations médicales et qu'il n'a pas le temps de t'expliquer quoi que ce soit, Aurégan a proposé que tu prennes ta matinée pour m'accompagner au marché. Dans la foule bigarrée, on voit surtout des femmes. C'est un beau spectacle que de les voir assises par terre, le dos toujours bien droit, devant de grandes corbeilles posées devant elles, à demi emplies de céréales, de haricots secs ou encore de légumes, d'oignons, de feuilles que je n'ai encore jamais vues et qui se consomment cuites avec du beurre de karité, ce beurre végétal modelé en forme de boules, pendant que des hommes en tunique blanche étalent leurs marchandises sur des tables en bois très rudimentaires : des ustensiles de cuisine en fer-blanc d'usage courant, des tubes de lait concentré sucré, des paquets de sucre, d'allumettes, de bougies, des savons, des canettes de boissons industrielles importées d'Europe. Les femmes de Ouahigouya ont l'air de se bien porter. Aussi grandes que les hommes, avec leur mètre soixante-dix, elles ont des corps longs et fermes, parés de vêtements où dominent le vert et les multiples couleurs de la terre, qui varient du rouge au brun chaud, en passant par un jaune rouillé. La tenue, toujours soignée, consiste en un corsage, un pagne noué à la taille qui couvre les jambes et une bande de tissu avec des motifs colorés, identiques à celui du

pagne et du corsage, qu'elles enroulent autour de la tête comme un turban pour protéger leurs cheveux du soleil et de la poussière.

N'ayant toujours pas de bouteille de gaz pour faire cuire la nourriture, nous rapportons fort peu du marché : des cacahuètes, quelques tomates vertes, des petits poivrons rouges et des radis. Les bananes sont si chères qu'elles demeurent inaccessibles aux paysans, même à ceux qui les cultivent dans les plantations, et nous y renonçons.

Nous passons le reste de la matinée à balayer, lessiver les sols, récurer les sanitaires. C'est en prenant une douche que je remarquai que j'avais une boule sur le côté du cou. Ici, la moindre piqûre d'insecte ou égratignure entraîne l'apparition d'un ganglion. Il ne faut surtout pas se gratter. Mais j'ai eu beau faire attention, j'ai depuis plusieurs jours de vilaines plaques rouges sur le dos, sur une épaule et au niveau de la nuque, qui me démangent et ne guérissent pas. Submergée par un désarroi inexplicable, intolérable, je blottis brusquement ma bouche et mon visage dans la chaleur moite de ton cou, y déversant un torrent de larmes jusqu'à ne plus en avoir.

Par précaution, nous nous rendons au dispensaire pour consulter Monsieur Kaboré. D'après lui, il n'y a pas lieu de s'inquiéter. Il s'agit d'une infection de la peau sans gravité due à la transpiration et à la poussière. Aussi m'a-t-il donné un savon liquide anti-inflammatoire m'assurant que cela me soulagerait.

Finalement, ce ne sera pas le père Bonduelle, mais Paul, son catéchiste, qui nous conduira auprès d'un guérisseur mossi.

Ce dernier se tient au seuil de la porte d'une hutte de forme arrondie et basse, coiffée d'un toit de chaume, comme s'il nous attendait. D'un geste, il nous intime l'ordre d'entrer dans la case et de nous asseoir sur un petit banc en bois. Dans la pièce, il fait très sombre et très chaud ; il n'y a pas de fenêtre et le sol de terre battue est recouvert de peaux de cabris tannées qui répandent une odeur puissante et nauséabonde. Aux murs sont accrochés, à de petits clous, des cornes, des amulettes ou des fétiches. Le guérisseur nous dévisage de ses yeux de braise d'où jaillissent des éclats de lumière et me demande dans un français approximatif de lui tendre la paume de la main droite. Il crachote dessus à petit bruit tout en récitant quelque formule incantatoire ; puis, il prend une grosse poignée de cendre dans une calebasse sur laquelle il souffle, de sorte que nous la prenions toute dans la figure. À présent, il nous tourne le dos. Comme il secoue des cauris dans une autre calebasse afin de les mélanger, il nous demande de choisir mentalement un des cailloux qu'il a posés sur le sol. Lorsqu'il se tourne de nouveau vers nous, il donne la bonne réponse !

Sans doute n'est-il pas bien sorcier de faire un tel tour, mais celui-ci ne devait pas manquer d'impressionner ses patients, voire de les convaincre

de ses dons magiques. Un de ses tours nous a particulièrement frappés. Il a placé sous une calebasse d'un jaune très pâle trois petits cônes se terminant à leur extrémité supérieure par trois plumes d'oiseau, prenant soin de les coucher l'une sur l'autre sur le côté. Il a ensuite empoigné une queue d'âne qu'il a agitée en marmonnant des formules magiques, la faisant tournoyer au-dessus de la calebasse retournée. Enfin, quand il l'a soulevée, un des cônes à plumes s'était redressé, parfaitement séparé des deux autres qui étaient restés couchés, à l'horizontale.

Ce guérisseur prédit le sort, devine, ravive les défaillances de la libido, mais soigne aussi la jaunisse avec des feuilles de papayer ou des racines de caïlcédrat ; ou encore la dysenterie avec l'écorce du fromager qu'il réduit en poudre. Il soigne généralement les « fous » avec des extraits de plantes médicinales, dont la connaissance est un secret que lui a légué un ancêtre ; il leur fait faire aussi certains mouvements corporels qui les met en rapport avec le surnaturel et les sources invisibles de la vie telles que les esprits des morts, les génies de la savane et des eaux fuyantes du fleuve, lesquels ont, *dixit* le catéchiste du père Bonduelle, un incroyable pouvoir de guérison.

Mais si notre guérisseur a bel et bien réussi à traiter la jaunisse de Paul en deux jours en lui administrant un remède à base de feuilles médicinales, il n'empêche que nous avons affaire, d'après ce qu'en sait ce dernier, à un « attrape-nigaud ». Comment a-t-il pu oser exiger un mouton pour rétribution, qui équivaut à la somme

exorbitante de 5000 francs CFA, autrement dit 100 francs ! Chose énorme et impossible ! Cela dépasse fort les moyens des gens d'ici. C'est malhonnête, immoral. « Sachant cela », ajoute Paul en maugréant contre le guérisseur, « on ne s'étonnera pas que les malades fassent de plus en plus appel à l'hôpital français. Cela revient moins cher. »

Finalement, faute de pouvoir nous vendre sa poudre-remède contre la diarrhée au prix fort d'un mouton, notre illusionniste a réussi à nous soutirer 300 francs CFA pour la démonstration de ses tours de magie. Mais qu'à cela ne tienne ! Paul va essayer de nous procurer une infusion à base de racines de caïlcédrat servant à traiter l'hépatite A, que tu pourras toujours présenter à ton retour aux laboratoires de la clinique universitaire de Cologne.

*

Ce soir-là, Moussa vint nous rendre visite. Il nous apprit qu'un commerçant libanais avait dû être rapatrié, parce qu'il était couvert de cloques, lesquelles prolifféraient au fur et à mesure qu'elles crevaient comme des bulles d'air. Il y avait vraiment, dit-il, de quoi perdre la tête.

Nous dissertâmes jusqu'à minuit sur les us et coutumes de nos pays respectifs. Ainsi, il nous raconta l'histoire mouvementée du Yatenga, ancien royaume mossi indépendant de celui de Ouagadougou, dont

Waiguyo ou Ouahigouya, qui signifie « Prosternez-vous devant moi (le roi) ! », était la capitale.

Si mes souvenirs sont bons, il dit :

« On oublie trop souvent qu'en Afrique de grands États existaient bien avant les invasions européennes et que la mémoire collective a pu se maintenir par les histoires que les anciens se plaisaient à transmettre aux générations nouvelles. Le Yatenga, par exemple, était un des plus puissants états mossi du XVIe au XIXe siècle. Les chefferies traditionnelles étaient alors des "micro-États" qui s'étendaient sur une vingtaine de kilomètres, où se répartissaient différents lignages placés sous l'autorité d'un chef appartenant généralement à la noblesse locale. Mais, une fois la colonisation instaurée, les provinces sur lesquelles régnait le roi du Yatenga furent supprimées, et les chefs locaux destitués ou convertis en simples fonctionnaires à la solde de l'occupant. Pour autant, les chefferies traditionnelles purent malgré tout, dans bien des cas, échapper à l'aliénation occidentale et rester fidèles au monde ancien, à ses valeurs culturelles ancestrales, ses cérémonies rituelles, ses organisations sociales ; à telle enseigne que le chef de village a aujourd'hui encore une importance capitale. C'est à lui qu'on obéit. Dans les villages plus importants, on trouve aussi parfois même un "ministre" de l'intérieur ou de la jeunesse, lequel a aussi une grande autorité. »

Mais, pour Moussa, ce sont les femmes qui furent, en définitive, les principales victimes ; d'abord de la

propagation de l'islam ; ensuite, de la domination française. En introduisant une langue étrangère que la majorité d'entre elles n'apprenaient pas et ne comprenaient pas, parce que les familles négligeaient de les envoyer à l'école, la colonisation française ne fit qu'aggraver l'ostracisme qui les tenait éloignées de la vie publique depuis l'islamisation du pays.

Qu'il soit dit en passant que les militaires, administrateurs et colons français ne se génèrent pas, même quand ils étaient mariés en France, pour épouser des jeunes filles du pays, de préférence vierges et avenantes, pour le temps de leur séjour – ce que l'on appelait à l'époque « le mariage colonial ». Tout cela dans le but de se faire respecter des hommes africains, lesquels pratiquaient la polygamie, mais n'admettaient ni le célibat ni l'adultère. Assurément, quand ces pseudo-maris rentraient chez eux, il restait peu de chance à l'épousée de se remarier avec un homme du pays ; elle était abandonnée à la rue, à la honte et au péché, salie et traînée dans la fange, souvent poussée à faire commerce de son corps pour survivre et faire vivre les enfants nés de cette union, que l'on appelait alors « mulâtres[19] » – quand ceux-ci n'étaient pas placés dans des institutions religieuses par le père. Par ailleurs, si les jeunes filles résistaient aux avances de l'occupant, si vraiment elles ne voulaient pas céder, s'obstinaient à dire non et se battaient, les parents pouvaient être

[19] Dérivé du mot « mulet », croisement d'une jument et d'un âne.

condamnés à faire de très dures corvées. Ainsi, elles n'avaient d'autre choix que de se résigner pour protéger la famille contre les représailles et de subir l'outrage.

« Je me demande souvent comment cela a-t-il pu se produire », dit-il encore sur un ton plein d'amertume. « Comment une société d'anciens conquérants comme les Mossi a-t-elle pu s'avilir à ce point, consentant à devenir un "protectorat" français et son roi, un vassal – le vassal serviteur des Français – pour des raisons de conflits dynastiques internes. Si, au moins, le *naaba* Baogho et son neveu s'étaient alliés hardiment pour ne faire qu'une famille, au lieu de se disputer le trône, ils auraient tout au moins conservé l'honneur et la dignité de leur rang. Quelle trahison ! Je dirais même que cela a été le plus grand scandale historique du Yatenga. »

Voilà aussi pourquoi il est important pour Moussa de respecter le sentiment familial et les traditions des ancêtres. Certes le Yatenga était déjà en partie islamisé, mais la pratique de la religion musulmane étant en ce temps-là modérée, fortement mêlée d'autres croyances et très mélangée de traditions africaines, le vieux fonds religieux traditionnel persistait.

Considérons par exemple le cas de ses grands-parents maternels. Dans le village où ils vivent, tous les membres de la famille jouissent, comme leurs ancêtres avant eux, de la protection de la vipère. À Sissamba, personne ne la tue, car il n'y a rien à craindre d'un animal, même venimeux, si on le considère comme un

parent qui continue à vivre en changeant d'aspect après sa mort. À l'inverse, si un étranger au groupe familial est mordu à la main par une vipère, il doit faire vite et la couper d'un seul coup de machette : car il vaut mieux pour lui sacrifier un membre plutôt que de laisser le poison lui rentrer dans le corps et mourir. Habituellement, la vipère se glisse dans l'herbe, au milieu des épis du mil, ou bien se love au cœur des buissons épineux qui poussent dans la savane, mais il arrive aussi qu'elle pénètre dans les cases. Une nuit, comme Moussa dormait dans la case des visiteurs, trois vipères, qui nichaient dans le chaume de la toiture, se laissèrent tomber sur sa couche. Il crut alors sa dernière heure arrivée. Paralysé par la frayeur, il les regarda sans bouger et eut la surprise de les voir se retirer en rampant.

Autre fait surprenant que Moussa est bien en peine de nous expliquer : chaque fois que quelqu'un découvre une vipère morte au village, un membre de la famille décède. Comme si ce dernier était le double du reptile et le reptile, sa seconde nature.

À ce récit, on comprend mieux la vieille sagesse de l'Afrique, née avec le culte des ancêtres : son souci d'équilibrer l'esprit et les forces naturelles, si mystérieuses, en empêchant que l'une de ces forces ne tente de prévaloir sur l'autre. Entre l'homme, les animaux, les plantes et Dieu, les esprits des morts et les vivants, pas de coupure. Tout est lié.

« Il y a des populations qui pensent que chacun de nous, à sa naissance, a un double ou une âme de sexe opposé et que nous l'épouserons au jour de notre mort », poursuit-il.

« Mais si cette croyance en une unité originelle que l'homme réintègrerait *post mortem* est universellement affirmée, elle s'accompagne en Afrique d'une nécessité impérieuse de différencier les sexes lors du rite d'initiation pour faire accéder les enfants à l'âge adulte. C'est tout du moins l'explication la plus courante des rites de circoncision et d'excision[20], le prépuce du pénis étant considéré comme une survivance de l'organe féminin et le clitoris comme un rudiment de sexe viril. Autrefois, l'intervention n'avait pas lieu à l'hôpital, mais à vif, à l'aide d'un couteau ou d'un objet tranchant, sans la moindre hygiène ni précaution d'aucune sorte, et il arrivait que le pénis du garçon fût endommagé, ou pis encore, que l'enfant mourût suite à des complications, les infections n'étant pas rares. »

Curieusement, Moussa s'est abstenu de tout commentaire sur l'excision, ayant, comme on le sait, pour conséquence l'annihilation de la sensibilité sexuelle de la femme. Il a seulement ajouté que son père s'était clairement prononcé, en qualité de Président des musulmans, contre cette ancienne pratique, en usage bien avant l'islam, parce qu'elle n'avait pas pour autant qu'on sache, de base religieuse. Pourtant, quoiqu'il ait

[20] Ablation du clitoris et des parties adjacentes des petites lèvres, ou tout l'appareil génital sauf les grandes lèvres.

eu interdit à ses épouses de faire subir à leurs filles une telle mutilation, estimant qu'elle était un horrible sacrilège, celles-ci les faisaient secrètement exciser, de peur qu'aucun homme ne veuille les épouser !

Je ne comprends pas toujours les résistances de Moussa à certains changements. Malgré l'ouverture d'esprit qu'on peut lui supposer, il y a encore en lui toutes sortes d'idées reçues. Il trouve, par exemple, inconvenant, voire intolérable, que de jeunes matrones diplômées puissent accoucher des femmes qui ont l'âge de leurs propres mères ! Autre déconcertement : bien qu'il fasse la cuisine, lave et étende son linge et balaye lui-même sa maison lorsqu'il est à Ouaga, jamais, ô grand jamais, il ne se préparerait à Ouahigouya quelque chose à manger ou irait au puits pour en ramener l'eau. À l'en croire, il se ridiculiserait au même titre que s'il se travestissait en femme et son comportement aurait du même coup un effet néfaste sur la réputation de la famille.

Il y a plus déconcertant encore dans ce qu'il nous a dit ensuite : ce qui lui plaît en toi et moi, c'est l'attitude que nous gardons en public, cette réserve pudique vis-à-vis l'un de l'autre, cette façon de maintenir la distance indispensable entre mari et femme, laquelle lui est d'autant plus chère qu'elle n'est pas commune chez les Blancs.

« Si je vous avais vus vous promener main dans la main ou surpris à vous embrasser dans la rue, je vous

aurais à coup sûr lapidés ! » a-t-il même lancé sérieusement.

Il est intéressant de découvrir qu'il n'a pas perdu un seul de nos mouvements. À notre grande stupéfaction, les gens nous ont tout d'abord pris pour des religieux – oui, des religieux ! – à cause de la longueur de ta barbe et de tes vêtements blancs qui ravivaient en eux le souvenir des anciens missionnaires, mais aussi et surtout parce qu'il émane de toute notre personne, soutient-il, un étrange rayonnement et une vraie humilité. Jamais il n'eût pu imaginer, même en rêve, que nous étions mari et femme ! Pour lui, tout comme pour les habitants de Ouahigouya, une femme blanche mince comme un fil qui use d'une telle coiffure – car je partage mes cheveux au milieu, en deux tresses, pour que la nuque soit dégagée, suivant le conseil de Monsieur Kaboré – ne saurait être mariée ; ce qui me fit rire de bon cœur.

Moussa n'a pas eu le courage de me le dire tout de suite, de peur que je le prenne mal, mais s'il a consenti à me procurer un âne pour une durée d'un mois, il n'en demeure pas moins que cette idée fantaisiste, à ses yeux la plus déraisonnable qui soit, le préoccupe. Car, en pays mossi, l'âne sert de bête de somme ou de monture à l'homme exclusivement. Aussi craint-il que je sois la risée des gens, qu'on m'injurie. Cela dit, il n'avait pas tort de me mettre en garde, mais j'étais si lasse de subir l'ennui pesant de l'ORD que je ne l'écoutai pas. Et puis, quand je m'étais mis quelque chose dans la tête, j'étais aussi obstinée qu'une mule.

Je n'ai peut-être pas tout retenu des paroles et des récits de Moussa. Mais rapporter fidèlement dans mon cahier ce dont je me souvenais me réconfortait et adoucissait les moments solitaires dans l'aridité de l'ORD. J'ignorais alors que tout ce que je notais serait un jour un acquis précieux pour la tâche que je m'assignerais, celle d'écrire non pas une histoire d'Afrique, un récit de voyage ou une fiction, mais le récit-souvenir d'une belle rencontre, d'une amitié comprise comme je la comprenais, d'une succession de petits plaisirs, de petits faits vrais, tels que je les avais goûtés ou que j'avais puisés dans les histoires que j'avais entendues, et que je voulais maintenant publier, pour qu'elles se perpétuent, et pas seulement dans son fils et les descendants de son fils, mais dans ce qu'il appelait si joyeusement, avec humour, « les annales de Ouahigouya ».

*

Moussa nous rappelle souvent que l'éducation contribuait jadis, sous la triple influence de la famille, de la classe d'âge et des cérémonies initiatiques, à intégrer l'individu au sein de son groupe. Toute cérémonie symbolisait cette fusion dans le collectif que l'on retrouvait dans tous les moments importants de la vie, et particulièrement lors du mariage, moyen privilégié, comme je l'ai dit précédemment, d'établir des alliances entre des groupes familiaux différents dans la savane qui les entouraient. Certaines alliances étaient toutefois prohibées. Le cas de l'inceste mis à part, qui était

compté comme crime et méritait la mort ou l'exclusion de la communauté, il y avait des catégories et des groupes de personnes avec qui le mariage était interdit par la coutume.

Un artisan casté comme le forgeron, batteur de fer, lequel est aussi, traditionnellement, sculpteur de masques, ne peut pas se marier avec une femme d'une autre caste. Impossible, lui dit-on. Et gare à celui qui enfreindrait l'interdiction ! Il ne reste alors au couple d'autre choix que la fuite et la rupture avec la communauté. Ce qui est plus surprenant encore, c'est l'avilissement des membres de la famille, ceux-ci ne pouvant espérer en la clémence de la communauté. On ne le croira pas, mais les commerçants vont jusqu'à refuser de leur vendre quoi que ce soit afin qu'ils subissent, en plus de la honte, les morsures de la faim !

Il faudrait ajouter que dans la culture mossi, le forgeron est à la fois craint et méprisé ; il est considéré comme un être énigmatique et inquiétant en raison de son habileté à sculpter les masques de bois – qui servent aux rites agraires d'ouverture et de clôture des travaux saisonniers, ou encore funéraires –, et de la puissante magie que l'on prête à ses pouvoirs spéciaux, la forge étant par excellence le lieu des métamorphoses. Comme dans d'autres civilisations, il apparaît en effet comme le maître des arts du feu et des métaux qu'il façonne à grands coups de marteau sur son enclume, transforme en redoutables armes de chasse et de combat, aussi bien qu'en fers pour les chevaux, ou-

tils, ustensiles de cuisine, ou bijoux. La forge se dresse souvent à l'extérieur du village ou dans un quartier réservé où il vit à l'écart avec son épouse, potière de son état, ainsi que le veut la tradition, les pots de terre qu'elle pétrit à la main représentant la matrice maternelle, comme tout ce qui est creux, de forme ronde ou ovale, et le soufflet de forge la partie mâle fécondante.

Et si, au Yatenga, aucune loi ne défend les unions entre Mossi et Peuls, les préjugés envers ces derniers n'ont pas cessé pour autant. En partie, parce qu'ils ont participé à la propagation de l'islam, gardé leurs esclaves de cases – marque de leur statut social élevé par le passé –, ainsi que leurs vaches, qui ne peuvent être tuées et consommées, et l'habitude de boire du lait. Là-dessus, on rit beaucoup, on plaisante ; on se sent autorisé à les mépriser. « Le *Pullo*[21] n'est pas un homme. » S'il passe devant une maison et que quelqu'un demande : « Qui va là ? Il y a quelqu'un ? » on répond : « Il n'y a personne ; c'est un Peul qui passe. » Au fond, on ne leur pardonne pas leur mode de vie, étroitement lié à leur activité pastorale, leur démarche lente et hautaine, leur obsession pour le bétail, et peut-être aussi, le pouvoir, pouvoir qu'ils n'auraient jamais pu espérer auparavant, que les Fran-

[21] Nom qu'on utilise en Haute-Volta pour désigner un Peul ; au pluriel, *Fulbhe* ou Foulbé. Qui vient du verbe *fullade*, littéralement « s'éparpiller, se disperser au souffle », autrement dit aux quatre vents.

çais ont attribué à leurs chefs lors de la colonisation, faisant d'eux des interlocuteurs privilégiés.

Moussa a cité le cas d'un membre de la famille, né en 1924, qui avait épousé une « Poulette » – c'est ainsi qu'on surnomme ici les jeunes femmes peules. C'était une chose inacceptable pour une vieille famille comme les Nacombo que de s'allier à des Peuls ! De plus, la jeune fille savait peut-être faire le ménage et garder les bêtes au pâturage derrière la maison, mais elle n'était pas prédisposée, par sa constitution physique, aux rudes travaux domestiques qu'accomplissaient les femmes mossi.

Moussa est d'ailleurs lui-même gêné d'être l'objet de railleries parce qu'on le prend souvent pour un Peul. Pourquoi en faire mystère : quoique Mossi et de teint foncé, avec sa taille mince et ses épaules étroites, son visage aux traits fins et réguliers, il pourrait être peul. Mossi et Peuls étaient en contact depuis longtemps et, dans les villes, on ne pouvait pas toujours les distinguer physiquement. L'histoire est faite de migrations, d'échanges et de mélange avec des populations d'origines culturelles très différentes. Et pourtant les préjugés réciproques persistent, le problème subsiste. Chose difficile à comprendre pour moi.

L'âne

Tu as assisté ce matin à ta première opération. Le patient souffrait d'une hernie inguinale. Mais la chose qui t'a le plus frappé, c'est l'arrivée de l'infirmier à mobylette en salle opératoire !

Angelika nous a proposé de l'accompagner au « cabaret », sorte de buvette, où l'on prodigue et consomme à l'air libre le *dolo*, boisson artisanale de consommation courante en Haute-Volta. L'endroit est convivial et très chaleureux. Comme nous nous asseyons sur un banc dans la cour, la cabaretière nous présente une petite calebasse de *dolo* nouveau, à faible teneur en alcool, que l'on boit tiède ou chaud et qui passe de bouche en bouche. Autour de nous, les habitués du lieu s'échangent les dernières nouvelles pour le seul plaisir de converser, la beuverie n'étant que prétexte à des exercices d'éloquence. Tous excellent à faire de grands commentaires en français et brodent plus souvent qu'à leur tour. Dans le secret de l'arrière-cour, fort étroite, serrée de murs de banco, la dolotière est à l'œuvre. Des quatre grandes marmites en terre cuite dressées au-dessus du foyer, dans lesquelles s'élabore et fermente l'enivrant élixir de vie, monte le bruit d'un bouillonnement permanent, s'exhalent des effluves puissants qui arrivent jusqu'à nous. Pour moi, l'unique avantage de cette boisson est qu'elle me nourrit, car je n'ai rien avalé depuis la veille ; elle se transmue miraculeusement en « vrai pain des anges », comme dans la mystique chrétienne.

Beaucoup d'hommes se plaignent auprès de nous de l'indifférence que leur témoignent les coopérants européens. À les entendre, il n'y a aucun dialogue, aucune confrontation des cultures. Souvent, ces derniers ne connaissent que superficiellement les problèmes du pays, la complexité des mondes subsahariens, si bien que l'existence de ce système philanthropique, que l'on appelle si hypocritement « Coopération », ne modifie en rien les relations entre Africains et Européens.

Le mari de la cabaretière, un ancien maître d'école de confession chrétienne, profite de ce que tu sois à l'écoute des discours pour me courtiser. Il est désolé de ne pas être musulman, car il eût alors aimé me prendre pour seconde épouse. Naturellement, ici comme partout ailleurs, l'initiative appartient aux hommes, et il ne semble pas s'inquiéter outre mesure de mon point de vue. Ne voit-il pas qu'il est importun ?

« Vous n'en êtes pas fâchée, j'espère… », dit-il dans un état de demi-ivresse. « Laissez-moi vous dire qu'il s'agit d'un jeu tout à fait inoffensif, destiné à taquiner le mari, en même temps que je lui rends hommage puisque je trouve sa femme avenante. »

Il rit ; il croit m'avoir honorée de son compliment parce que je reste assise à côté de lui. Mais ce n'est qu'une affaire de courtoisie, de respect pour son grand âge. En vérité, je suis navrée de perdre l'opportunité d'assister à la vive discussion qui va bon train entre les défenseurs du traditionalisme, lesquels voient un dan-

ger dans le développement moderne de l'Afrique pour la vie collective, et les partisans du progrès, de la médecine et de l'instruction populaire. Si Moussa eût été présent au débat, car au cabaret on débattait pendant des heures, il eût sûrement choqué l'auditoire car, pour lui, la lutte contre la pauvreté ne saurait se réduire à ces deux positions rivales ; ce qu'il faut, c'est une solution inédite, inouïe, celle d'une révolution radicale.

À peine rentrés du cabaret, Moussa arrive pour nous conduire auprès de « Boly », (c'est le nom d'un ami de son père), propriétaire de l'âne. Arrivés devant l'entrée de la concession familiale qui se trouve dans une petite rue gorgée de soleil et comprend plusieurs maisonnettes construites en briques de banco, dont la toiture en terrasse, également en banco, déborde le mur d'enceinte, Moussa annonce notre visite en frappant des mains. Un homme de soixante ans passés au crâne rasé, enveloppé d'une sorte de tunique tombant très bas, juste au-dessus des pieds nus chaussés de babouches, s'avance alors vers nous d'un pas lent, suivi de son fils, et nous salue en nous regardant droit dans les yeux avec une sévérité singulière. Dans la cour intérieure, les femmes interrompent leur activité. Pour ce que je me rappelle, deux d'entre elles, les plus âgées, ont la tête enturbannée et étincellent de bijoux d'ambre jaune. De lourdes boucles d'oreilles, resplendissantes au soleil, pendent à leurs oreilles, semblables à des corbeilles à anses. Leurs yeux d'un noir charbonneux et brillant, agrandis par le khôl, nous scrutent avec une sorte d'incuriosité.

Lorsque l'homme nous mène à l'abri pour animaux contigu à sa maison, nous faisant enjamber une clôture, je remarque qu'il porte, renversé sur le dos, un beau chapeau de paille peul coniforme, retenu au cou par un cordon en fibre naturelle. Dans l'enclos à bétail, assez grand, qui suit l'abri où se trouve un petit âne gris aux longues oreilles et aux yeux doux, il y a des génisses à robe blanche, gardées par des enfants bergers aux genoux noueux. Le fils de l'homme nous explique que les Peuls donnent un nom à leurs vaches. Ils les connaissent toutes une par une. « On les appelle, elles viennent », dit-il, me remémorant une vieille fable de La Fontaine. La vache est tout pour eux : mère nourricière par excellence dont le lait, breuvage de vie, a le pouvoir de faire croître ses petits et ceux des pasteurs. Compagne inséparable aussi. Cela vaut bien une récompense. Et elle l'a. Le Peul sait tout sur elle, s'occupe d'elle ; c'est par elle, tôt le matin, qu'il commence.

Bien entendu, l'âne n'a droit à aucun nom. Ce n'est qu'une bête de somme, tout juste bonne à trimer. On l'utilise pour transporter du bois sec, de lourds sacs de céréales, de la paille. Et le maître est assez dur pour lui ; il le tient au plus bas ; il ne le soigne guère et ne le nourrit pas une fois par jour avec du mil comme il le ferait pour un cheval, le plus noble et le plus beau des animaux en cette contrée. Et puis, si l'âne est indocile, il le frappe, le fait plier sous les coups. Moralité : dans une société fortement hiérarchisée, c'est toujours « l'inférieur » qu'on violente. La croupe de la pauvre

bête est en effet osseuse, famélique. Ses flancs meurtris, couverts d'escarres, fendent le cœur. J'en suis effrayée et ressens une compassion spontanée à son égard. Pourquoi cet injuste traitement ? Pourquoi ce bon porteur, ce rude travailleur, doux et humble aide du foyer, n'a-t-il pas l'estime de l'homme ? Pourquoi n'a-t-il pas droit à sa pitié ?

Pour le moment, nous n'avons pas payé. Nous payerons plus tard. Nous remercions l'homme d'un large sourire. Il est ravi de pouvoir faire ce plaisir au fils de son ami, répond-il. Chose naturelle en pays mossi.

On voit d'ici le comique de la situation. Les gens sortent sur le pas de leur porte pour nous voir passer, manifestant bruyamment leur stupéfaction. Tu chevauches le baudet avec Catherine que tu as juchée devant toi sur le garrot. Angelika et moi suivons à pied, comme l'exige la coutume… Et ce, jusqu'à la sortie de la ville où Angelika a garé sa Peugeot. Je remarque que l'âne boitille de la patte droite. Vu la longueur de tes jambes, elles traînent quasiment à terre, les pattes grêles et cagneuses de la pauvre bourrique plient sous la charge, au grand amusement du public. La gaieté des habitants, vite attroupés, est au comble. D'aucuns se gaussent de nous à gorge déployée, en se tenant les côtes ou en se frappant la cuisse. Nous continuons néanmoins lentement notre chemin, suivis par une bourrasque de rire. Spectacle aussi ridicule qu'inusuel, lequel, à en croire Moussa, évoquait l'entrée de Jésus

dans Jérusalem… L'histoire courra longtemps dans la ville.

Le chemin que vous (vous, c'est-à-dire toi et Catherine) venez de faire a été long ; vous avez mis plus d'une heure pour rentrer à l'ORD. Évaporés mes rêves chimériques de fuite en ville à dos d'âne ! Il ne m'emmènera pas loin ; il est trop faible ; il n'en peut plus. Ma seule consolation est de le voir brouter paisiblement les frêles brins d'herbe vert tendre qui repoussent devant la maison depuis qu'il pleut de petites averses.

Au moment où j'écris, une chatte se love sur mes genoux, ronronnante. Les animaux du voisinage passent me voir en ton absence, fort librement. La chienne rousse, vagabonde, aux yeux de miel, aux oreilles courtes, larges et tombantes, attachées sur la ligne des yeux, et au poil ras et dur, qu'un coopérant hollandais a adoptée, vient s'asseoir souvent devant la porte de la maison, comme si elle sentait mon isolement.

Réveillés au petit matin par le braiment plaintif de l'âne qui réclame à boire, nous trouvons les deux babouins effrontés de Frédéric, toujours en quête de quelques cacahuètes, perchés sur une branche nue de l'arbre qui se dresse, nu et solitaire, face à la maison. Comme nous nous apprêtons à manger les morceaux d'une baguette de la veille que tu as posés sur la table, ils se précipitent en trombe du haut de leur arbre, sau-

tent d'un bond sur la table pour s'en emparer et s'enfuient de la maison, rapides comme l'éclair.

Ils rient, ils nous rient au nez, les brigands, découvrant leurs dents longues et jaunes, chacun avec un quignon de pain dans les mains et un autre callé sous le bras, et moi, irritée par cet acte de rapine, je n'ai pas vraiment le cœur à rire ; adieu petit déjeuner !

Marquée par mes visites dans les dispensaires ruraux, je conserve un souvenir aigu des femmes aux bras semblables à des branches desséchées, dont les muscles saillaient à cause de la maigreur, attendant après une bouillie pour leur petit enfant. Je suis souvent en proie à ces images d'une grande tristesse qui me taraudent la nuit, s'immiscent dans mes rêves comme un *ostinato* déchirant. Le pire, c'est de ne pouvoir réparer les torts contre lesquels mon cœur se révolte.

J'eusse de beaucoup préféré vivre en ville, dans une maison africaine, que derrière la clôture de fil barbelé de l'ORD. Je me sens captive comme la chèvre de Monsieur Seguin ; une chèvre qu'on tient au pieu. Hors de l'existence commune. Mais, si l'on en croit Moussa, c'est tout à fait impossible de trouver une maison en ville, car à Ouahigouya personne ne loue aux étrangers. Les habitations n'ont pas d'électricité, pas d'eau courante, et la plupart n'ont pas de latrine. Les gens ont alors recours à des tranchées creusées au long des chemins éloignés de la ville, afin de ne pas

souiller le terrain à l'arrière de leurs maisons. Et puis, comment ferions-nous pour nous procurer suffisamment d'eau potable ?

À la veille du 15 août, nous avons un rendez-vous à quatorze heures au cabaret où Pierre et Richard, deux infirmiers d'Etat que tu as connus à l'hôpital, ont leurs habitudes. La cabaretière se félicite de l'excellente journée. Le *dolo* et la vie circulent. Les langues vont bon train. Je suis bien, comme apaisée. En attendant l'arrivée des deux hommes, nous parlons un peu avec une des filles de Prosper, c'est le nom du vieil instituteur qui m'a fait la cour, et une matrone du dispensaire qui se trouvent là, pendant que les clients boivent et plaisantent. À peine encore, les femmes de la ville osent s'hasarder au cabaret. Il est difficile pour elles de vaincre leurs hésitations car on leur a enseigné la réserve, voire la méfiance à l'égard des hommes, les rôles masculins et féminins étant bien séparés et les objectifs des uns et des autres n'étant pas les mêmes. On perçoit d'ailleurs au quotidien à quel point les femmes vivent entre elles, cependant que les hommes palabrent entre eux.

Tu as pris avec toi le livre broché de *mooré*, que tu as déniché à Ouagadougou dans la bibliothèque des pères blancs, afin de demander à Pierre et Richard comment on prononce ici certains mots. Ils en ont eu le souffle coupé. Tu n'auras pas le temps d'apprendre la langue comme tu l'as fait pour le français et comme je le fais depuis quatre ans pour l'allemand, mais nous pourrons toujours, toi et moi, utiliser la formule de remercie-

ment, *barka*, nous familiariser avec les salutations d'usage et nous divertir à suivre ce long rituel, comme la courtoisie du pays l'impose.

Yibéogo : Bonjour (le matin)

Windiga : Bonjour (le midi)

Zaabré : Bonsoir

Yibéogo kibaré ? : Comment allez-vous ?

Zakarama ? : Est-ce que tout le monde va bien chez vous ?

Niamé kibaré ? : Et vous, comment allez-vous ?

Lafi bala…… *Niamé ?* : Moi, ça va. Je vais bien. Et vous ?

Ce que nous apprenons aussi de Richard, c'est que le rebouteux d'os démis ou cassés – il en a fait lui-même l'expérience lorsqu'il se fractura le bras droit – use aussi de stratagèmes pour convaincre le patient et ouvrir un espace de confiance. Pour ce faire, il casse en deux un pilon de poulet. S'il parvient à joindre les deux fragments osseux, cela signifie que le patient n'a qu'une fracture simple et que deux bouts de bois pour maintenir le bras et un emplâtre suffiront à sa guérison. Sinon, eh bien ! – puisqu'il n'est pas sûr de savoir réparer la fracture –, il ne le fait pas payer et l'envoie chez un autre rebouteux ou bien à l'hôpital.

Le père de Moussa

À seize heures tapantes, l'heure convenue, nous sommes devant chez Moussa et tapons dans nos mains. Il sort de sa maisonnette, encore tout ensommeillé. La peau veloutée de son visage est luisante.

Il dit :

« À l'intérieur de la chambre, durant la journée, règne une chaleur torride. »

Il maugrée contre son père qui a remplacé, selon la nouvelle mode, les anciennes toitures plates de banco par des plaques de tôle ondulée, qui ne protègent pas de la chaleur et coûtent plus cher. Puis il sourit faiblement comme pour s'excuser. Il a passé une partie de la nuit à boire du *dolo* à profusion avec des amis, poison certes, mais puissant remède contre l'insomnie et les cruelles douleurs de l'âme. Démarche coupable aussi qu'il se reproche à présent en plaçant la théière en métal émaillé turquoise sur le petit fourneau, attisant la braise à l'aide d'un morceau de carton.

Sitôt le thé bu, Moussa nous convie à saluer son père, lequel a exprimé le souhait de faire notre connaissance avant que ne commence la période du ramadan. Celui-ci nous fait un cordial accueil, afférent aux lois élémentaires de l'hospitalité et habituel à la plupart des relations ; puis il nous conduit à l'abri du mur de son habitation où nous nous installons tous les trois sur la même natte déployée par terre, tandis qu'il s'assied sur la sienne après avoir retiré ses sandales,

face à nous, étendant ses jambes devant lui et appuyant sa tête au mur que la lumière dorée du soleil fait rougeoyer. C'est un homme d'un certain âge, vigoureux et d'une grande prestance, à la face large et avenante, nimbée d'une couronne de cheveux blancs coupés ras et ornée d'une barbe grisonnante, très soignée, taillée court. Il est sobrement habillé d'une large culotte blanche traditionnelle, imprimée de motifs délicats de deux couleurs, brune et bordeaux, et surmontée d'une tunique assortie à manches longues. Je suis enchantée de sa simplicité, de son rayonnement.

« Écoutez ce qu'il m'est arrivé à Paris ! » lance-t-il une fois les présentations faites.

En transit à Paris, où il ne connaissait personne, pas un ami qui pût lui indiquer où se trouvait un bureau de change et lui venir en aide, il était resté soixante-dix heures sans manger. Seule une jeune fille avait fait preuve de charité envers lui ; elle lui avait procuré un verre d'eau. Depuis lors, il honnit cette ville où chacun vit égoïstement pour soi et déconseille vivement à ses enfants d'aller y étudier ; il les met en garde contre le danger qu'ils courraient d'y mourir de solitude. La pire des malédictions pour un Africain.

Le père de Moussa, comme tous ceux de sa génération, a subi les brimades de la colonisation, vu l'exploitation dans toute sa nudité, l'accaparement des denrées, la rafle du bétail, le prélèvement impitoyable de l'impôt que chaque colonisé devait payer en guise de participation financière à l' « effort colonial » de la

France, et les conséquences fatales de la Seconde Guerre mondiale. C'était au temps où il travaillait aux PTT et transmettait les messages venant de France. Après la mobilisation générale, raconte-t-il, la France manquait de main d'œuvre et souffrait de la pénurie des vivres et des matières textiles. Aussi les populations rurales, en particulier les femmes et les enfants, puisque beaucoup d'hommes étaient partis pour alimenter les chaînes de production en métropole, furent-ils arrachés à leurs villages, à leurs champs, et transférés par le service de travail obligatoire dans les zones de plantations de coton et d'arachide, en vue de l'exportation, où ils travaillaient plus de dix heures par jour, sans être rémunérés, courbant l'échine comme des ânes sous un soleil écrasant et ne mangeant pas tous les jours à leur faim.

« Quant aux jeunes hommes », nous rappelle-t-il, « ils furent enrôlés contre leur gré dans l'armée française et largement mis à contribution durant l'effort de guerre, voués à défendre un pays qui n'était pas le leur et ne sut aucun gré de ce qu'ils avaient fait pour lui. »

On n'en a vraiment jamais fini de découvrir le traitement qui fut infligé aux peuples colonisés. Ébranlée jusqu'au tréfonds de mon être, j'éprouve un sentiment de honte pour mon pays. Sous forme féminine et maternelle, la « douce France » de Charles Trénet n'avait-elle pas été plutôt un vampire meurtrier, se nourrissant du sang des plus faibles par la force des baïonnettes jusqu'à la dernière goutte ?

« Mais le pire », poursuit le père de Moussa avec une indignation non déguisée, « c'est que les représentants des nouvelles classes dominantes ne valent pas mieux que les Blancs. Les fonctionnaires sont corruptibles et détournent de l'argent pour subvenir aux besoins de leur famille. Tout respire la trahison. Au moins, autrefois, nous reconnaissions nos ennemis à la couleur de leur peau. Maintenant, Noirs et Blancs travaillent main dans la main pour nous sucer le sang, laissant les paysans à leur indigence. Réfléchissez-y. »

Il a sans doute raison, songé-je à part moi tristement. Dans la littérature ou les légendes, mais pas seulement, cela se passe toujours ainsi. La victime du vampire se régénère en devenant à son tour un vampire insatiable ; elle est tout à la fois vidée de son sang, de son âme, et irrémédiablement contaminée comme on peut l'être par une maladie infectieuse ; contamination à laquelle n'a échappé, après l'Indépendance, aucune élite du pays.

Moussa est en proie, me semble-t-il, à une crise d'identification. À l'époque coloniale, son père, en qualité de fonctionnaire des PTT, était plus ou moins à l'abri du besoin. Au contraire des paysans obligés à travailler, sans être payés, dans les plantations de coton et d'arachide ou à construire des routes pour les Blancs, il touchait un revenu en monnaie sonnante à chaque fin de mois. Et s'il ajoute, à la décharge de son père, que ce dernier s'est toujours montré droit et généreux envers autrui, aidant et secourant à tout moment ceux qui se tournaient vers lui, je sens bien que

Moussa éprouve de la difficulté à trouver son identité dans le rôle social joué malgré lui par son père durant la colonisation. Quant à la religion, elle suscite en lui les doutes les plus sombres. Comme pour la plupart des jeunes gens de notre génération, il n'en fait pas grand cas ; il ne fréquente pas la mosquée. Aussi son père déplore-t-il qu'il préfère la poésie et le rêve des utopistes du socialisme panafricain à la prière.

De plus, le père de Moussa s'est mis en tête de le marier. Non pas que Moussa soit contre le mariage, tant s'en faut, mais le fait est là : dans maintes familles polygames, les jeunes musulmans souffrent de la cruauté des coépouses envers eux et envers leur mère. Il arrive en effet, dit-il, que par jalousie, celles-ci aient recours à des pratiques de maraboutage, de charmes et d'envoûtements pour amener la discorde entre leur père et leur mère. Tout cela, ajoute-t-il, parce que toujours plus de maris ne respectent pas les règles exigées par les recommandations du Coran, telles que l'importance du rang parmi les épouses, ou encore le très équitable roulement de visites de l'homme tous les trois jours dans chacune des maisons des femmes. Or, d'après lui, c'est ainsi seulement que peut se créer une certaine entente entre les différentes épouses.

« La stérilité de la femme, laquelle est vécue comme une malédiction, est parfois l'une des raisons données pour prendre une deuxième femme, voire une troisième, mais ce n'est, hélas, pas la seule », de préciser Moussa.

« Alors qu'il est indispensable d'avoir une descendance nombreuse pour perpétuer le lignage et assurer la continuité de la vie, beaucoup d'enfants meurent à la naissance ou en bas âge. Parfois même avant de n'être. Par ailleurs, comme la femme ne peut s'unir à son mari avant que l'enfant soit sevré, ce dernier profite également de cet interdit sexuel pour prendre une autre épouse… Comme si, en cette période d'allaitement, il n'existait pas d'alternative à la polygamie ! »

Prostitution

À en croire Moussa, il a toujours existé dans la société traditionnelle des formes de prostitution reconnues, respectables. Actuellement encore, les femmes qui offrent compagnie et services sexuels, le plus souvent de manière non ponctuelle et sans prendre de l'argent quand le client est à leur goût, ne sont pas de vulgaires « filles de joie », comme nous l'avons cru tout d'abord lors de la nuit passée à l'hôtel du Nord, mais des « femmes libres », foncièrement indépendantes ; elles n'ont pas de souteneur qui les recrute ou les entraîne dans la prostitution pour en tirer profit comme en Europe ; elles disposent de leurs recettes librement et ne se laissent pas asservir par un homme. Pour autant, dans un pays où le célibat est sévèrement condamné par la religion musulmane, le soi-disant « plus vieux métier du monde » s'avère être aujourd'hui un difficile apprentissage.

Moussa éprouve une certaine considération pour ces jeunes femmes audacieuses qui ont choisi d'échapper à leur destin biologique en rendant le plaisir infécond, sans pour autant renoncer aux devoirs envers leur famille. Elles, au moins, entretiennent une correspondance verbale avec les hommes et s'offrent le luxe de choisir leurs amants. D'ailleurs il ne comprend pas que les jeunes de son âge prennent le risque de mettre une toute jeune fille enceinte plutôt que de tenter leur chance auprès d'une "prostituée". C'est une femme comme les autres, sinon qu'elle est pourvue de liberté.

Par un curieux hasard, ces femmes, qui ont choisi de pratiquer à l'occasion la prostitution, reçoivent à l'hôtel du Nord, où nous avons passé la première nuit.

C'est ainsi que nous nous sommes retrouvés pour la deuxième fois dans cette maison de tolérance. Quel aimable accueil toi et Moussa avez trouvé là ! Ces femmes peu farouches, empressées à vous plaire, étoffées de courbes voluptueuses, ne sont pas brisées, enlaidies par le soleil brûlant, les tâches écrasantes et la très pauvre nourriture, comme le sont les villageoises dont la durée de vie est brève. Une fille assez jolie de figure et physiquement parlant, tout à fait le type de femme qui plaît à Moussa, semble très irritée de ma présence. Une autre, plutôt grande, au visage non dénué de séduction et aux bras nus et ronds, s'assied aussitôt à côté de toi, sourire aux lèvres, pour lier connaissance et t'accorder ses faveurs, persuadée qu'elle est que Moussa et moi formons un couple. Pris au dé-

pourvu, tu sembles décontenancé et esquisses, un peu gêné, un vague mouvement de recul.

« Sache », explique Moussa, « que la plupart des Blancs descendent dans l'hôtel uniquement dans le dessein de passer la nuit avec une fille. Pour ce genre de client, naturellement, la passe n'est jamais gratuite ; elle coûte de 300 à 1000 francs CFA. » Et d'ajouter, sans oser te regarder :

« Si tu étais venu seul, je t'aurais volontiers offert une fille pour les plaisirs de la nuit, conformément à la coutume. »

Puis de poursuivre, se tournant cette fois vers moi :

« Et heureusement que tu es là ; cela m'aura épargné un geste coutumier qui eût probablement choqué. Tu sais, il m'arrive d'éprouver de temps en temps une réelle sympathie pour une Française. Autrefois, quand j'allais encore à l'école, je me suis lié pendant trois ans avec une fille du nom d'Hélène dont les parents étaient "pieds-noirs[22]". Elle te ressemblait d'ailleurs un peu. »

Il n'est pas très étonné quand je lui dis qu'on me prend parfois pour une métisse et, plus souvent encore pour une « Orientale ». « Mais tu sais », ajoute-t-il, « habituellement, les Africains ne savent pas distinguer

[22] Français d'origine d'Algérie et, par extension, les Français d'ascendance européenne, de confession juive ou chrétienne, installés en Afrique du Nord jusqu'à l'Indépendance.

un métis d'un Blanc. Pour eux, ce sont tous des Blancs. »

Finalement, des observations faites par les filles de l'hôtel du Nord confirment les explications de Moussa. Bien que tu sois aussi pâle et blond que j'ai la peau mate, elles t'ont pris en effet pour mon frère !

Moussa ne semblant pas surpris, je lui ai demandé s'il percevait une différence entre toi et moi. « Bien sûr ! » a-t-il répondu avec une parfaite spontanéité. « Vous êtes très différents l'un de l'autre ».

Mais pour lui, curieusement, mes yeux, qui sont noisette, sont d'un blanc légèrement bleuté et les tiens, qui sont bleu foncé, sont quelque peu striés de rouge par endroits. Quant à la texture et la couleur des cheveux – noire, blonde, châtain, brune, rousse –, elles ne méritent en aucune façon d'être mentionnées !

Il dit :

« La vérité c'est que, pour nous, la couleur des yeux et des cheveux ne sont pas des points de repères essentiels pour reconnaître une personne. Comme nous avons tous les yeux et les cheveux noirs, nous observons surtout le globe de l'œil, lequel peut être blanchâtre comme un œuf de poule, ou encore légèrement strié de rouge ou jauni par une hépatite ou autre maladie du foie, et nous faisons également attention à la pigmentation de la peau qui, dans notre région, va du « rouge », c'est-à-dire d'une teinte claire, à une teinte sombre, en passant par des couleurs brunes très variables.

Personne ici ne peut imaginer qu'en Europe ma peau mate, à ce moment-là gorgée de soleil, et mes longs cheveux châtain foncé aux reflets cuivrés contrastent singulièrement avec la blancheur de ton teint et ta chevelure blonde. Pour la plupart des gens de Ouahigouya, toi et moi, c'est du pareil au même. Il est vraiment curieux de s'observer sous un regard étranger. Nous qui pensions être complémentaires, avoir trouvé notre contraire ! De toute évidence, la couleur de peau n'est pas une question de sensation, mais d'assignation. Tout ce que nous percevons serait-il tissé d'interprétations changeantes et miroitantes, descendantes et ascendantes, suivant les finalités auxquelles elles obéissent ? Nous avons beau, toi et moi, déambuler en plein soleil quand tout le monde dort, nous démarquer du reste des Européens de l'ORD, nous situer en marge des rapports de pouvoir de la Coopération, il y a parfois comme un retournement du stigmate de l'indifférenciation. Nous sommes tous ramenés à notre « blanchité » et formons une masse indistincte.

La poésie abonde pourtant en exemples de ces âmes qui s'ouvrent à autrui ; elle est également riche de ces tentatives de métamorphoses pour passer d'un monde à l'autre. Mais comment y parvenir quand on a la nationalité des anciens oppresseurs ? Et puis, il n'y a rien à dire de toi et de moi. Nous sommes de simples étudiants blancs de passage. Pourquoi nous honorerait-on d'un vrai regard ? Cela exige du temps pour se faire accepter, pour intégrer de l'autre en soi. Je le sais

d'expérience ; je vis en Allemagne depuis quatre ans. Tout cela n'est jamais simple. Le dépouillement de soi dans la tentative de comprendre à regarder autrement, ou du moins de s'y essayer, nous rend suspects aux yeux de ceux qui sont unis par des habitudes, une langue, une culture, un passé commun. Moussa est là à la manière d'un mirage : ensemble, nous passons des moments exquis ; nous causons beaucoup, liés par une sorte d'amitié militante, pareille à la flamme qui anime toute philanthropie, mais l'instant d'après notre ami disparaît comme il est venu, pour vaquer à ses occupations, nous laissant dans le noir.

Nonca

Au matin du 15 août, jour de fête de l'Assomption de la Vierge Marie et occasion de rencontre et de réunion pour les chrétiens catholiques, Pierre et Richard nous invitent dans un bar musical où l'on cause et boit au son doux, apaisant et cristallin du balafon, sorte de xylophone sur lequel le joueur frappe avec deux baguettes de bois. Attirés par la musique, nous allons les rejoindre. Car ces occasions sont rares durant l'hivernage.

Après avoir causé de choses et d'autres sous un beau ciel bleu, sans voiles, nous nous hâtons pour aller au marché. La disette y règne. Les temps sont durs et gros de désespoir pour la population paysanne. La

nourriture manque partout. L'on voit même des gens faire la queue pour avoir du mil. Je suis frappée par le contraste entre tant de couleurs vives, éblouissantes dans la lumière crue, et tant de dénuement. Ne pouvant toujours pas cuisiner, à défaut de gaz, nous achetons quelques tomates vertes, sans suc, amères mais vitales. Pour nous, ces fruits, que je n'ai jamais aimés et qui, auparavant, me faisaient régurgiter, sont devenus, comme les trois pommes d'or du jardin des Hespérides.

J'ai dormi pendant deux heures d'un sommeil réparateur. Je me sens de nouveau légère, aérienne, comme portée par des ailes. Je me glisse hors de la moustiquaire sans faire de bruit, ne voulant pas te réveiller, et quitte la maison. Le silence environnant m'enveloppe comme un linceul. Eblouie par la clarté implacable de cette lumière de feu qui prive l'être de son ombre, le dépossédant de lui-même, je marche droit vers l'âne comme une somnambule et m'assieds en croupe sur son dos, toute à la joie de faire une promenade solitaire sur le chemin que j'emprunte d'ordinaire à pied, accompagnée de Ruth, la chienne couleur de lion, plus que jamais attachée à mes pas comme un chaperon. Je sens les os de l'âne sous la peau. Il a les oreilles basses, la tête baissée vers l'herbe qu'il broute ; récalcitrant, il hésite à avancer. Il est difficile de le contraindre à faire ce qu'il n'a pas envie de faire. Je m'attendris sur lui ; je lui caresse l'encolure et lui parle à l'oreille d'une voix très douce comme s'il me comprenait, le priant de me sortir de l'ORD. Et peut-être les mots ont-ils eu tout

leur effet, puisque tout à coup il se laisse conduire, sans bride, sur la route de terre argileuse.

D'abord fort docile, obéissant, l'âne passe au-dessous des cimes défeuillées des arbres longeant la route. Les plus grosses branches sont chargées de vautours faméliques et sombres, au long cou sec un peu ployé, à la tête chauve et au grand bec recourbé ; ils s'y sont perchés tels des sentinelles, prêts à fondre sur tous les résidus qu'ils aperçoivent au loin – épluchures, os, excréments –, assurant une propreté parfaite dans tous les quartiers de la ville.

Jamais je n'aurais soupçonné que l'âne pût parcourir la route jusqu'au court de tennis sans renâcler. Le trajet fut effectué dans un temps record. Mais lorsque je voulus qu'il me ramenât à la maison, il échappa à ma direction et la situation tourna vite au ridicule. Il rua et me jeta cul par-dessus tête dans un buisson qui amortit la chute. Des garçonnets, témoins de la scène, accoururent par grappes, laissant fuser des éclats de rire malicieux et railleurs, parce que je ne le rossais pas. Les plaisanteries pleuvaient. Selon eux, c'est le seul moyen de faire entendre raison à un âne. Le bâton est l'attribut du maître. Point de vue fort populaire ici. Vu le triste état de l'animal, qui souffre de sa patte arrière, j'exposai la cruauté de cette procédure. Ils rirent encore plus fort et se moquèrent de moi d'un ton hardi. Ils trouvaient fort drôle qu'une Blanche fût le jouet d'un âne. Quelle liesse pour ces enfants !

Chose imprévue, l'âne reprend d'un seul coup le chemin d'où nous sommes venus. Je pousse un immense soupir de soulagement. Quelque peur que j'aie parfois encore de son brusque entêtement, il faut avouer que, sans lui, l'ennui des heures passées seule à l'ORD eût été encore plus lourd.

De retour à la maison, je te trouve en compagnie de Moussa et d'un dénommé Amédée, étudiant en mathématiques. Je note que le jeune homme me regarde, je pourrais presque dire qu'il me dévisage longuement, sans effronterie, mais avec une certaine défiance. Je n'en prends pas ombrage et je souris. Je sens trop bien ce qui l'intrigue. Que faisons-nous ici ? Mais lui, alors, pourquoi est-il venu ? Par pure curiosité, par ennui, ou par distraction ?

Quoi qu'il en soit, nous partons tous les quatre en voiture pour boire une limonade à la buvette que tient Paul, le catéchiste qui nous a accompagnés dernièrement chez le guérisseur. Comme nous descendons de la 2CV, un homme chauve, très grand et très maigre dans un vaste boubou, flottant autour de ses jambes, te lance à brûle-pourpoint :

« N'exécutez pas notre procureur, comme l'ont fait en avril les quatre terroristes allemands de la RAF[23] avec Siegfried Buback[24] ! »

---

[23] *Rote Armee Fraction* ou « Fraction armée rouge », mouvement terroriste allemand appelé le plus souvent « La bande à Baader », du nom de son fondateur Andreas Baader, utilisant la violence pour rétablir « la justice dans le monde ».

Fort étonnés qu'il puisse être au courant de cet assassinat, nous voulons tout de suite savoir qui il est.

Nonca, c'est son nom, est instituteur. Ce quadragénaire, célibataire à ce jour, se voit fréquemment reprocher une animosité envers les femmes, au point de les maltraiter, exception faite pour les prostituées. C'est un homme redoutable et redouté dans toute la Haute-Volta ; d'autant plus qu'il est capable de tenir tête tout seul à une patrouille de militaires armés, quand ceux-ci ont la suffisance de l'arrêter. En un mot, cet homme n'a peur de rien. Il agit selon son droit de maître d'école. Entre les enfants et les adultes indociles, il fait fort peu de différence ; il châtie et frappe tout homme, toute femme, même les religieuses, qui rient de lui. Il n'y a pas à plaisanter sur son célibat ou sa calvitie. Il veut qu'on le respecte. Et qui s'y frotte s'y pique. Le premier qui fera mine de le railler sera battu, fustigé. Ces menaces circulent partout. On les répète de ville en ville. Et elles étendent autour de lui comme une atmosphère de crainte. On s'éloigne, on s'écarte quand il va par les rues, tête haute. À Ouagadougou, les Français, à qui il voue une véritable haine, ont reçu tant de coups qu'ils fuient à son passage. Au cinéma, il prend un malin plaisir à les cogner deux par deux, front à front. Contre lui, rien à faire car il est protégé par des forces invisibles. À moins qu'il n'ait bu une potion magique quand il était petit, qui l'a rendu invulnérable.

---

[24] Procureur général auprès de la Cour fédérale.

Moussa et Amédée croient à tout cela. Tout est sortilège ici. Il n'y a pas de frontière entre le réel et le surréel. De la superstition à la sorcellerie, le passage est facile. Et cet habile instituteur, fourbe à coup sûr, sait comment s'assurer, par là, me semble-t-il, des pouvoirs sur les autres.

Quand je pense que Moussa a dû lui demander la permission de nous amener à la buvette de Paul, omettant de préciser que j'étais française, parce qu'il craignait de sa part un refus ! Mais pourquoi devrais-je m'en cacher ? Les Français ne sont pas tous des ordures, tout de même. Lors de la guerre d'Algérie, nombre d'entre eux, de France ou d'Algérie, ont épousé la cause indépendantiste, au risque de leur vie.

Moussa m'avoua alors que si je n'avais pas été avec toi, il m'eût probablement provoquée ou totalement ignorée, selon l'humeur du jour ; ce qui eût été une erreur, reconnaît-il avec une gêne visible. Il a également admis que son admiration pour Hitler avait pour seule et unique cause le violent ressentiment qu'il éprouve pour la France du fait des exactions, des humiliations, des outrages endurés par le passé, quitte à faire fi des horreurs commises par les criminels nazis, de ses millions de victimes. Ressentiment irréductible qui, dans les pays du Sahel, s'amplifiera au fil des décennies avec une véhémence radicale.

Une fois de plus, et toujours avec le même feu, nous dissertons sur le devenir des pays anciennement colonisés et autres problèmes insolubles, comme celui de

l'existence de Dieu, de la liberté, de la « maladie de l'amour », qui inquiète les rêveries de Moussa, tant son cœur est en pleine effloraison. Sur la croyance répandue dans les pouvoirs mystérieux des féticheurs, nourris de vieilles traditions animistes, sur les secrets de la nature et l'impuissance des médecins en face d'une population maléficiée de maux qu'ils ne s'expliquent pas, Moussa vient encore une fois apporter son témoignage :

« J'ai connu une femme qui se plaignait depuis trois mois d'une douleur impitoyable au cou ; elle manquait d'air ; elle avait du mal à respirer. Persuadée qu'elle était d'avoir une boule dans la gorge, elle se rendit au dispensaire, fut admise à l'hôpital et opérée d'urgence. Mais le chirurgien ne trouva aucune grosseur. D'après lui, elle n'avait absolument rien. Aussi soupçonna-t-elle quelque jeteur de sorts et consulta un guérisseur-féticheur, espérant qu'il réussirait là où le médecin blanc avait échoué. Ce dernier lui fit boire une infusion d'herbes amères pour la faire vomir, faisant sortir de sa bouche le crapaud vivant qui lui obstruait la gorge ! »

Et d'enchaîner aussitôt, tandis que je songe avec dégoût au crapaud dans *Les fées*, un conte de Charles Perrault.

« D'autres régurgitent des pelotes de cheveux ou d'aiguilles, ne manquant pas parfois d'en mourir. Pour influer sur le destin de quelqu'un à qui l'on veut du mal, par envie, par jalousie, cupidité ou pour se venger,

il suffit de prélever en secret un seul des cheveux de la personne ou autre appartenance, une photo, par exemple, que l'on porte au féticheur. »

Quelle puissance que celle de ces hommes qui maléficient les gens et auxquels l'on demande secours, contre argent, pour dénouer le sort qu'ils ont parfois eux-mêmes jeté ! Car ils sont non seulement les maîtres des rites de guérison, mais aussi de la magie, de la sorcellerie ; ils emploient des charmes, des philtres et je ne sais quelles autres préparations pour vous rendre stérile ou impuissant, vous faire oublier toute convenance sociale, ou pis encore, vous faire passer de vie à trépas !

Pour autant, les féticheurs ne sont pas tous des maléfacteurs. Certains ne tendent jamais au mal. Tout comme le crapaud ne représente pas toujours un esprit maléfique ou lubrique. Lié à l'eau, à la terre fécondée par les pluies et à la femme, on lui attribue aussi une puissance curative immense. Moussa prétend avoir été sauvé, enfant, lors d'une épidémie de méningite qui fit beaucoup de morts, par une vieille sage-femme guérisseuse bienveillante, non par un de ces magiciens illusionnistes, pleins de malignité. Pour éloigner les forces malveillantes des sorciers ou ennemis de la sphère privée, elle avait frotté son front et massé son ventre avec le ventre blanc d'un crapaud vivant jusqu'à ce qu'ils devinssent rouge sang. Et peu à peu, Moussa avait repris les forces qu'il avait perdues et recouvré la santé.

Alors que nous sommes assis sur la véranda de notre maison, nous entendons le crépitement de la pluie et les croassements incessants des grenouilles et des crapauds qui se rassemblent autour des mares et des poches d'eau pour chanter. De mille et une choses, nous parlons jusqu'à deux heures du matin. De loin parvient les ricanements d'une hyène rôdeuse et affamée. Comme la hyène est un animal qui sait se montrer dangereux, nous invitons Moussa et Amédée à passer la nuit dans la chambre au fond du couloir.

Au matin, quand nous nous réveillons, Moussa et Amédée sont déjà partis aux champs.

*

À partir de ce jour, tu seras appelé à dispenser des consultations médicales à la place d'Aurégan trois fois par semaine, de 9h à midi. Et l'on enverra quelqu'un te chercher, même au milieu de la nuit, en cas d'urgence. « Pour combien de temps, s'il te plaît ? » Tu ne le sais pas.

C'est en vain que nous attendîmes Boukari Fourma, un aide-infirmier et guérisseur, lequel était prêt à nous expliquer les traitements traditionnels médicinaux par les feuilles, les écorces et les racines de certains arbres comme le baobab ou le caïlcédrat. Comme tu te rendais à l'hôpital, où tu apprendrais que ce dernier était tombé malade, j'ai mélangé dans le bol une bonne cuillère du café en poudre, trouvé au marché, avec l'eau filtrée que j'ai fait bouillir dans une casserole sur le pe-

tit réchaud à pétrole que Moussa nous a prêté et j'y ai ajouté un morceau de sucre, le rendant extraordinairement doux et agréable à mon palais. Quoique d'ordinaire je n'aime pas beaucoup le café soluble, je l'ai siroté par petits coups avec un sentiment de plaisir ; puis je me suis hasardée sur le dos de l'âne jusqu'à la sortie de l'ORD, provoquant de nouveau les regards intrigués et moqueurs des enfants que je croisais. L'âne n'a pas manifesté l'envie de s'aventurer plus loin, de me mener où je désirais aller, mais il ne regimba pas pour rebrousser chemin. Il écouta et obéit. Et ce changement me rendit fière. C'est alors qu'une voiture s'est arrêtée à ma hauteur. L'homme qui était au volant, un quadragénaire, m'a apostrophée vertement, s'irritant de cette audace, comme si c'était mal, honteux :

« Cela vous amuse de monter un âne ? Quel toupet, c'est incroyable ! »

Il n'a pas mâché ses mots.

« C'est à la femme de suivre, à l'homme de monter. »

Moussa m'avait prévenue. Mais j'ai passé outre. Je me suis gardée de tenir le moindre compte de ses avertissements, de ses mises en garde ; je voulais en faire à ma tête. Or, il n'y a pas à plaisanter avec les coutumes. Que n'ai-je donc à la place de l'âne loué une mobylette !

Un peu plus tard, un jeune garçon en motocyclette et chemise blanche au col pelle à tarte m'a interpellée à

son tour. Il habite l'ORD et aimerait beaucoup avoir un correspondant allemand. Pourquoi pas ? Du temps que j'allais à l'école, j'ai toujours eu des correspondants, d'Allemagne, de Sicile, de Madagascar. Aussi lui ai-je dit de passer à la maison dans la soirée.

Il s'appelle aussi Moussa. Il nous a parlé de son grand frère qu'une famille américaine a emmené et accueilli aux États-Unis pour l'aider à poursuivre ses études. « Lui a un avenir ; moi pas. Oui, les Africains sont pauvres », dit-il, persuadé qu'il est que nous sommes riches, parce que blancs. « Quelle chance vous avez de pouvoir voyager ! ». Je m'empresse de lui expliquer que nous ne sommes que des étudiants venus en Haute-Volta dans le cadre d'un programme d'aide au développement. Que jamais nous n'aurions eu les moyens de venir sans cette bourse d'étude ; ce qui semble le décevoir. Il a l'air fâché.

Ce garçon n'inspire pas confiance. Trop curieux. Pourquoi veut-il savoir si nous possédons un appareil photo ? Nous nous taisons. Nous n'avons pas envie d'en dire davantage. Le tour que prend la conversation nous gêne. Il se targue d'avoir le pouvoir spécial d'attraper à la main les serpents très venimeux sans se faire mordre, parce qu'il est protégé par un philtre qu'un vieux guérisseur-magicien de la région lui a procuré, et se croit par là même invincible. Il y eut même un temps, raconte-t-il, où il aurait possédé une bague talismanique, trouvée dans la savane, ayant pour effet de mettre à son service des esprits qui produisent de l'argent, beaucoup d'argent, sans que l'on ait besoin de

travailler, et capables de le venger de toute mauvaise action commise contre lui. Avec cette possibilité de faire du mal à qui il voulait, on ne lui refusait rien. Il le dit crûment ; il s'en flatte. Tout cela paraît fantasque et cousu de fil blanc, embrouillé. Cet adolescent effronté, fat et hâbleur est sans doute inoffensif, mais il cherche à nous étonner, voire à nous effrayer avec son pseudo-fétiche. On dirait qu'il veut que nous nous sentions menacés. Et je voudrais bien comprendre quel est le mobile de sa conduite.

Autant qu'il m'en souvienne, je n'étais pas tranquille. Et j'ai mal dormi cette nuit-là. J'en parlai plus tard à Moussa, lequel confirma mes craintes. Cette famille, l'une des plus riches de Ouahigouya, est connue pour son avidité, sa cupidité et sa mauvaise éducation ; elle a un comportement à propos de l'argent et du superflu qui, selon lui, se ressent de l'occidentalisation des mœurs. « Or », dit-il gravement, « il n'y a pas de grande fortune en Haute-Volta qui n'ait été gagnée malhonnêtement ou au détriment d'autrui. Généralement, ces gens-là sont égoïstes et avares, plus roués aussi, plus jaloux de leur intérêt personnel ; ils ne pensent pas à ceux qui n'ont même pas de quoi manger, fussent-ils des proches. Je dirais même qu'en période d'extrême disette alimentaire ils en arrivent aux pires solutions, prêts à tout pour continuer de satisfaire leurs bas plaisirs ! »

Sur ce, Moussa te reproche d'avoir donné 500 francs CFA à un jeune garçon prétendument orphelin de père et mère, pour qu'il achète les timbres fiscaux

nécessaires à son inscription à l'école autrichienne que sa grand-mère se refusait de payer… Or, les inscriptions sont closes depuis longtemps.

« Il ne faut pas croire ces propres à rien sans morale ni principes », réplique-t-il. « Ces déscolarisés sont des menteurs invétérés. Que ne feraient-ils pas pour obtenir de l'argent facilement ! Ils excellent par ailleurs à s'éviter la peine aux dépens des autres. Au besoin, ils sont voleurs. Les exemples ne manquent pas. Peu importent pour eux les moyens, pourvu qu'ils parviennent à leurs fins. »

En disant cela, Moussa ne croyait pas si bien dire. Au réveil, une des fenêtres de la salle à manger était grande ouverte. Cette nuit, tu t'es levé pour fermer la porte de la cuisine qui grinçait. Tu l'as fermée, mais ne voyant rien d'anormal, tu t'es recouché. Nous n'avons pas vu tout de suite ce qui avait été volé. L'appareil photo, seul objet de valeur, que j'avais eu le flair de cacher dans le four de la cuisinière, y était toujours. Mais aux alentours de midi, un vague pressentiment te poussa à ouvrir le sac de voyage qui se trouvait sous l'abord du lit, du côté où tu dormais. Douze chèques avaient disparu. Au lieu de seize, il n'y en avait plus que quatre ! Par chance, le cambrioleur avait eu l'élégance de ne pas tous les prendre.

Je suis stupéfaite que notre visiteur nocturne se soit glissé par la fenêtre et aventuré jusque dans la chambre à coucher. Acte d'une rude audace qui me fait frémir.

Il ne nous reste plus qu'à nous rendre au poste de gendarmerie, qui se trouve dans l'immeuble d'un commissariat, pour signaler la disparition de nos chèques de voyage afin que la *Deutsche Bank* de Ouagadougou soit informée. Ainsi, le voleur ne pourra pas toucher l'argent. Nous ne faisons pas part de nos soupçons au gendarme qui nous reçoit. Lorsque Moussa arrive à l'ORD et s'enquiert de ce qui s'est passé, on lui raconte toute l'affaire. Il pense que le meilleur moyen de récupérer ce qu'on nous a pris serait de retrouver les chèques sans attirer l'attention des autorités. Car, si les gendarmes trouvent le voleur, cela pourrait se terminer par une condamnation à la prison. Las ! le garçon, si tant est qu'il soit le coupable, est parti le matin même pour Bobo Dioulasso pour assister à un match de foot.

Ramadan

La journée fut plus morose que les deux précédentes. Il ne pleut plus depuis une semaine. Plus rien ne pousse ; l'herbe se raréfie, redevient sèche ; les mares tarissent de jour en jour. Impossible de trouver au marché de quoi manger. Aussi Hans nous propose-t-il de déjeuner à sa table, toujours bien garnie ; ce que tu acceptes aussitôt avec gratitude.

« Nulle sécurité pour les récoltes du sorgho et du millet en septembre », annonce-t-il, inquiet, une fois

que nous nous sommes attablés. « Pour les paysans, c'est un terrible problème que de nourrir une famille par cette sécheresse. »

À cette nouvelle, un frisson me parcourt malgré la chaleur. Divisée entre la compassion et la honte, je ne peux rien avaler. Je ne peux effacer l'image des femmes et des bébés que j'ai vus dans les dispensaires, échapper à leur regard éteint. Prise d'un brusque haut-le-cœur que je n'arrive pas à surmonter, je me lève d'un bond et cours aux toilettes. Mais je n'ai rien dans le ventre ; rien que mon sentiment d'impuissance et la saveur amère de la bile que je vomis, comme à l'époque de mon adolescence.

De retour à la maison, je me désole en voyant maigrir et dépérir l'âne ; il ne me ressemble que plus.

Depuis le 16 août, on est en période de ramadan ; période de vingt-neuf ou trente jours durant laquelle le Coran a été révélé au prophète Mohamed. Le jeûne commence dès les premières lueurs de l'aube et s'achève au coucher du soleil. Dès la puberté les musulmans y sont soumis. Cependant, ni Moussa ni ses frères et sœurs ne le respectent pleinement. Leur père a les idées suffisamment larges pour leur permettre d'avaler leur salive et de boire du thé sucré durant la journée. En matière de religion, il est, me semble-t-il, plutôt tolérant. Pour cet homme sage et pieux, qui ne fume pas, ne boit pas, et observe le jeûne, l'excès est

néanmoins nuisible en tout. Trop d'autoritarisme fait mauvais Président.

La succession des travaux domestiques et des champs, la présence des collégiens en vacances, les palabres interminables des anciens au pied d'un baobab que le soleil éclaire et dont les larges racines se déploient au-dessus de la terre comme des branches, les lézards, ces amis de la maison qui chassent les insectes, voilà ce qu'est la vie à Ouahigouya durant cette période de ramadan. Une existence paisible, où l'exercice de tempérance est mis à l'honneur. Une vie simple, laborieuse, résolument frugale, qui aide à comprendre pourquoi les silhouettes laissent deviner des corps finement musclés. Et pourtant, il se dégage de ces personnes une force d'âme que je n'ai rencontrée nulle part ailleurs.

« Puisque nous sommes devenus des amis, je me dois de vous dire la vérité », nous confie Moussa en versant de haut en bas dans chaque petit verre posé sur un plateau rond et blanc en métal émaillé, orné de fleurs rouges peintes, la troisième tournée de thé fumant, que l'on boit tout doucement, à petites gorgées, faisant durer le plaisir.

« Ça va vous paraître saugrenu, mais je savais que je vous rencontrerais à Ouahigouya. J'attendais votre venue. Un géomancien réputé pour ses pratiques divinatoires que je consulte régulièrement et qui sait fort bien annoncer l'avenir, m'avait dit qu'un couple de Blancs allait arriver à Ouahigouya et que je me lierais

d'amitié avec eux. Je n'ai pas tout de suite compris que c'était vous deux. Au départ, j'ai pensé qu'il s'agissait d'Angelika et de l'homme qu'elle attendait. Mais le vieil homme m'a assuré que ce n'étaient pas eux qu'il avait vus. »

Lorsque je lui demandai ce que le devin avait dit de toi et moi, Moussa répondit simplement :

« Rien que du bien, sinon vous ne seriez pas ici avec moi. »

C'est véritablement, chez lui, un don magique. Dès qu'il raconte, il ouvre les portes sur le mystérieux, le surnaturel. Tout devient possible et il ne semble jamais étonné de voir se réaliser les phénomènes les plus curieux comme le somnambulisme ou l'envoûtement. Ce vieux géomancien, par exemple, ne fait pas que le bien ; il compose aussi des philtres magiques pour le seul plaisir de satisfaire l'éconduit qui demande les moyens de lui ramener la fille convoitée, voire de la lui livrer sans la volonté.

Pour ce faire, explique Moussa, celui-ci a recours à l'incantation. Et l'enchantement fonctionne. C'est ainsi que, par une nuit ténébreuse, notre ami trouva devant sa maison la jeune orgueilleuse qui, il y a de cela des années, avait repoussé ses avances.

« Imaginez la situation : il allait être minuit et, dirigée, hypnotisée par magie, elle avait marché dans les ténèbres, droit à la concession, par une pluie battante ; elle était entrée dans la cour intérieure, trempée

jusqu'aux os, et se tenait debout au seuil de ma maison. Le charme avait eu son effet. »

« Que fais-je là ? » s'enquit-elle, tout hébétée qu'elle était en le voyant surgir dans l'embrasure de la porte, sans qu'il pût dire si elle frissonnait de peur, de honte ou d'indignation. Gêné, il n'avait su quoi lui répondre car il ne voulait rien. À cause de la forte pluie, elle était restée debout quelque temps en silence sur le pas de la porte plutôt que de se sauver à toutes jambes pour lui échapper. Jamais elle n'avait été plus belle que sous l'eau qui coulait de ses cheveux mouillés, savamment tressés, collait son pagne et son chemisier à sa peau. Quelque fâché fût-il encore contre elle, il était tout à fait navré qu'elle baissât les yeux de honte et s'était fait scrupule de l'humilier davantage. Elle n'était pas venue de sa propre volonté et jamais il ne l'eût détournée de la voie vertueuse sans son consentement. Alors, il l'avait rassurée et ramenée chez elle à mobylette – elle, assise derrière lui, en amazone, sur le porte-bagage – se satisfaisant de lui avoir rendu l'affront, d'avoir mortifié son orgueil.

C'est à partir de là que commença la période la plus heureuse que nous ayons passée avec Moussa. Pour nous, il y avait eu de la surprise, du hasard dans cette rencontre, qui avait eu lieu quand on s'y attendait le moins. Mais, pour lui, c'était différent : notre rencontre était née de la certitude que la destinée nous avait mis sur son chemin.

D'ores et déjà, il a l'habitude de débarquer chez nous à n'importe quelle heure de la journée, seul ou avec un ami. Et il est devenu aussi impensable pour lui de ne pas nous recevoir chez lui. C'est d'ailleurs dans l'après-midi même qui suivit le vol des chèques de voyage qu'il nous présenta Amadi, un copain étudiant à Dijon, venu en visite avec une amie tunisienne de Saint-Dizier, ville où j'avais en partie grandi et où vivaient encore mes parents. Puis, au coucher du soleil, il nous a accompagnés chez Belem, lequel nous attendait tous les trois pour le dîner.

D'ordinaire, je suis la seule fille au milieu d'un groupe de garçons. Comme si j'étais ni totalement femme ni totalement homme ou quelque chose d'indéterminé qui ne serait pas associé à un genre mais qui serait dans le neutre, un peu comme le sont l'enfant et la fillette que la langue allemande a affublés de l'article neutre *das*[25] ; ou plus exactement, ce qui n'est pas pour me déplaire, comme si je possédais à la fois les attributs des deux sexes dans mes principes spirituels. Mais comme Belem est marié, j'espère tout de même, en secret, que la jeune épouse sortira de la cour des femmes et partagera le dîner avec nous. C'était, hélas, tout simplement oublier que nous sommes étrangers à la famille et que le repas pris en commun se déroule selon un rituel précis qui correspond au rang que chacun occupe dans le groupe, le masculin et le féminin n'étant qu'un des aspects d'une

[25] *das Kind, das Mädchen*

multiplicité d'opposés. À telle enseigne qu'elle ne fit pas son apparition.

De toute évidence, les hommes confèrent aux femmes étrangères un statut différent de celui que les femmes occupent ici ; elles peuvent s'asseoir dehors à côté d'eux et prendre une part active à la conversation, en marge des maisons des femmes, de l'intimité des habitudes domestiques. La nuit même ne les arrête pas.

Une chose est sûre : personne ne m'a jamais dit : « Sois belle et tais-toi ! » J'ai la parole, comme un homme, et en tant qu'aînée droit au respect des plus jeunes.

Nous faisons une visite de politesse à Angelika, car la rencontre avec Moussa, qui allait marquer notre existence et la changer à tout jamais, ce n'en était pas moins à elle que nous la devions.

À peine assis sur le canapé, un homme surgit inopinément. Pendant plusieurs secondes, Catherine est restée figée, clouée sur place, comme si elle avait vu une apparition. Ce qui frappe d'emblée chez celui qui vient d'entrer, c'est l'indifférence qu'il témoigne à l'enfant. Il ne lui ouvre pas les bras ; il ne la regarde pas. De toute évidence, l'homme des photos sur la commode n'est pas le père de Catherine. Pas plus qu'il n'est le mari d'Angelika, comme nous l'apprendrions plus tard. Il faut quelques secondes à la jeune femme pour qu'elle ouvre la bouche. Dans son regard, je dé-

cèle une lueur d'amertume. Elle a passé huit mois loin de lui à l'attendre. Mais elle ne se récrie pas contre son silence, sa longue absence. Le moment est inopportun. Et mieux vaut, par conséquent, se lever et les laisser à leurs fraîches retrouvailles.

Un peu plus tard, nous trouvons Hans – cheveux roux pâle bien peignés, plaqués sur la tête et séparés par une raie de côté, moustache soigneusement taillée – en joyeuse compagnie : deux coopérantes allemandes, qui travaillent à Séguénéga, commune rurale au sud-est de Ouahigouya, et une jeune Poulotte dans la vingtaine qui répond au nom de Miriam. Je reste subjuguée par sa grâce frêle, la joliesse de ses traits ; elle est fine comme la tige fragile d'une fleur, avec un visage fin au-dessus du cou gracieux et une peau de soie d'un noir mat et velouté, en même temps qu'elle arbore comme une auréole la magnifique coupe afro de la révolte d'Angela Davis[26], femme battante, impressionnante de courage et d'intelligence.

« Vous tombez à pic ! » s'exclame Hans. « Il y a un spectacle de danses peules, organisé en l'honneur de la venue de ministres africains. »

Les plus audacieux jouent des coudes pour essayer de passer devant les autres et s'assurer une place le plus près possible de la scène. Des gardiens, munis de gourdins, se hâtent vers la tribune pour les en écarter.

[26] Écrivaine et militante communiste, pacifiste et féministe afro-américaine.

Seul Alain, le pédiatre, se tient là, debout, complètement immobile. Il est sûr qu'ils ne le repousseront pas. En effet, un siège lui est rapidement apporté ; on lui réserve même une place au côté de ces messieurs les ministres ! L'homme qui dispose les sièges pour les invités importants nous propose alors de nous joindre à eux. Mais nous refusons et restons debout.

Hans porte d'épais favoris roux qui encadrent une figure joviale au front large et élevé suite à un début de calvitie qui le fait paraître plus âgé qu'il n'est, alors qu'il n'a pas trente ans. C'est un jeune homme mince, pâle, petit de taille, ni beau ni séduisant, mais toute sa personne rayonne de jovialité, de confiance en autrui. Lorsqu'il a appris que nous étions à court d'argent, il nous a tout de suite proposé de nous en prêter au cas où la banque de Ouagadougou ne nous fournirait pas d'autres chèques de voyage. Sans pour autant nous connaître véritablement. « Vous me le rendrez », dit-il d'un ton amical, « une fois arrivés en Allemagne. »

Sur scène, des femmes habillées de beaux pagnes identiques d'un bleu indigo, têtes enveloppées de foulards de même teinte, frappent doucement le sol de leurs pieds nus en avançant à petits pas avec des mouvements lents, le buste penché en avant, et agitant mystérieusement des petits martinets à fines et légères lanières au-dessus du sol, cependant qu'autour de nous pleuvent les coups de bâton. Hors contexte, sans chants ni musique, les danses rituelles (pour appeler la pluie ? on voudrait bien savoir…) perdent tout leur sens et, par là, de leur intérêt. Le spectacle nous paraît

bien ennuyeux. Dépités, et quelque peu préoccupés de nous faire amocher par les coups de matraques des gardiens qui pleuvent sur les têtes dans la foule, nous quittons les lieux.

Au loin, les flammes dansantes des bougies scintillent dans les lampes-tempête, éclairant les tables du marché où tu veux t'arrêter pour dîner d'une demi-baguette beurrée et d'un café au lait. Bien que je n'aie rien mangé, je n'ai pas faim. Je m'efforce d'avaler une bouchée, mais la baguette est tellement associée à la France dans mon esprit que le moindre petit morceau obstrue mon gosier comme le crapaud du récit de Moussa, m'emplissant d'une culpabilité que rien ne peut alléger. Manifestement, j'ai perdu l'appétit. Je me nourris tout juste d'un bol de café soluble au petit déjeuner et de tout le cortège de rêveries que l'état de semi-jeûne entraîne, tandis que, tenaillé par la faim, tu te régales goulûment, autant que faire se peut, de grandes tartines au lait concentré sucré.

Sissamba

En cette matinée du 22 août, date de notre troisième anniversaire de mariage, nous partons en voiture avec Moussa pour Sissamba sous un ciel d'un bleu clair lumineux. C'est une localité paisible à huit kilomètres de Ouahigouya où vivent et travaillent ses grands-parents maternels. Hors de la ville, le paysage est très plat, uni-

forme, sans joie ni tristesse, hérissé de buissons épineux mêlés à des végétations grêles et des herbes courtes. Moussa nous explique que tous les arbres de la savane ont été abattus et utilisés comme bois de chauffe. Il ne s'élève plus que çà et là un arbre solitaire qui sert d'abri au passant accablé par la chaleur. Caché par des plants de mil et de maïs dont les premières tiges vertes s'étendent de part et d'autre de la route de terre, le village d'où vient sa mère ne nous laisse tout d'abord entrevoir que ses toits de chaume pointus. Puis, à l'improviste, quittant la route, nous roulons sur le chemin étroit et cahotant, enflammé de soleil, ouvert à tout hôte, pour la plus grande joie des enfants qui se précipitent au-devant de la voiture avec force cris et rires, tandis qu'un fort beau cheval bai, attaché à un piquet dans un enclos, hennit joyeusement comme pour annoncer notre visite.

À peine entrés dans la cour où le groupe de cases et le sol de terre, balayé avec le plus grand soin, partagent le même ocre rouge, si rouge que le village entier en paraît embrasé, le grand-père maternel de Moussa, dos droit et raide comme une statue, nous souhaite la bienvenue – *Ney windga ! Ney Waoongo* ! – en nous présentant une calebasse d'eau, comme la coutume l'exige.

La calebasse est d'une grande propreté, mais l'eau n'est pas pure ; elle est pleine de petits éléments blancs frétillants, appelés *zoom-koom* ou « les enfants de l'eau », probablement des larves de mouches. Nous le remercions pour son accueil avec un sourire de timidi-

té et, comme il est inconvenant de refuser l'eau, si précieuse en ces temps de sécheresse, nous y trempons nos lèvres. Les femmes nous adressent à leur tour leurs salutations, gardant toutefois une certaine réserve. Assise sur les talons près d'une bassine en fer-blanc emplie d'eau, la grand-mère de Moussa s'empresse de lui enlever ses sandales en cuir et de lui laver délicatement les pieds comme s'il était encore un tout petit enfant ; ce que secrètement il aimerait peut-être redevenir. Elle est de petite taille, taciturne et pleine de retenue. Aucun sourire n'éclaire son visage fermé et assombri par je ne sais quelles obscures pensées.

Quoique nous soyons en période de ramadan, le grand-père de Moussa nous convie à déjeuner de *saghbo*, une pâte à base de farine de mil, accompagnée d'une garniture de feuilles de baobab blanchies et hachées avec du beurre de karité, que nous mangeons tous trois dans la cour-cuisine, assis sur la natte destinée au repas, malaxant en silence la pâte cuite entre nos doigts pour en faire des petites boulettes.

Une fois le repas terminé, Moussa nous montre une autre petite cour entourée de murets de banco où sont parsemées de hautes corbeilles cylindriques à broussailles, des pots creux en forme de chaudrons servant à la préparation des repas, et des canaris. Puis, il nous invite à entrer à l'intérieur de la case basse et ronde des visiteurs, laquelle abrite un lit de terre assez haut, moulé main et couvert d'une peau de cabri. Dans cette petite case sont regroupées des calebasses emplies de

haricots, de gros grains que je ne connais pas, mis de côté comme semences, et de grains de mil que les femmes transformeront ce soir en farine à l'aide de la *nê biiga* ou petite pierre lissée et polie, habituellement posée sur la meule pour la préparation du *saghbo*. La *nêere* ou meule traditionnelle, appelée aussi pierre à moudre, est installée sur une plate-forme en terre battue de même forme circulaire. À l'arrière, se dressent des greniers en terre, comme des petites tours quadrangulaires, coiffées d'un toit végétal pointu et surélevées au moyen de quatre pierres posées à chaque angle pour les préserver de l'humidité quand il pleut. C'est là que l'on met de côté, en prévision des périodes de disette, les réserves de mil, de maïs et de haricots. On y accède par une petite échelle de bois.

Comme tu demandes la permission de prendre des photos, la grand-mère de Moussa, suivie des deux coépouses, se précipitent dans leurs cases pour changer de vêtement. Lorsqu'elles réapparaissent, aussi vite qu'elles se sont évanouies, parées de leurs plus beaux pagnes, foulards noués crânement sur leurs cheveux drus, l'on décèle chez elles une certaine gravité. Mais, quoique silencieuses, elles te font confiance ; elles ne craignent pas d'être envoûtées ; elles se tiennent parfaitement immobiles comme des colonnes, le regard fixé sur l'objectif. Moussa est au milieu d'elles habillé de neuf dans un costume en coton tergal blanc aux motifs géométriques rouges et bleus, taillé sur mesure et revisité dans la mode actuelle du pays pour être porté à la ville comme à la campagne – chemise légère non ajus-

tée à manches longues et pantalon très ample. Les diapositives les montrent prenant la pose comme sur les vieilles photos de famille en Europe. Deux femmes encadrent Moussa. À sa droite se tient légèrement détachée, une des coépouses, grande, svelte, avec une charpente assez forte, dans un pagne que couvre jusqu'au-dessous du genou une ample tunique à petites manches légèrement bouffantes de cotonnade blanche imprimée de motifs roussâtres qui évoquent la terre, les toitures des cases et les feuilles mortes. À sa gauche, tout près de lui et bras le long du corps, sa grand-mère porte une camisole courte de couleur ocre jaune, striée de marron, assortie à son pagne et au foulard de tête. La plus jeune des coépouses se tient à côté d'elle, foulard jaune pollen enroulé coquettement autour de la tête, nimbant d'une auréole de lumière son visage plein aux pommettes rebondies, et torse moulé dans un corsage azur et blanc échancré à manches courtes qu'elle a rentré dans un pagne de tissu de couleurs identiques, lequel met en valeur la ronde plénitude de sa gorge gonflée de lait. Sur la hanche droite, elle porte un beau nourrisson replet, tout nu, au regard bien grave pour cet âge, dont le crâne couvert de bouclettes rases forme comme un petit pont en arc entre les épaules des deux « mères ».

À Sissamba, les gens se nourrissent de ce qu'ils produisent et des « animaux de cases » : poules ou pintades, moutons, cabris. Tout ici est construit par les villageois eux-mêmes à partir de ce que la nature leur offre et se fond dans une même teinte. Une fois mé-

langée avec de l'eau et pétrie, la terre forme le banco avec lequel on construit les cases. Les marmites et les canaris sont façonnés dans la terre par la potière, les paniers tressés de paille et tendus de peau de chèvre. Même les couleurs des motifs imprimés sur les vêtements, qui varient du rouge argileux au brun, en passant par le jaune, rappellent la terre, le soleil dévorant, avec sa force, sa puissance, son éclat, et le mystère de la vie.

Moussa nous dit que ses grands-parents ont prévu que nous passions la nuit dans la case des visiteurs, que nous le pouvons, si nous le désirons. Mais il a beau essayer de nous persuader qu'il nous suffira de rester parfaitement immobiles sur notre lit pour que les vipères ne nous mordent pas, nous cédons à la crainte et préférons rentrer. Mieux vaut ne pas tenter le diable, toujours dangereux.

À proximité du mur rouge sombre, qui cerne le village tel un cordon de protection contre la menace des esprits malfaisants de la brousse, s'élève une petite mosquée, également en banco, engourdie par le soleil, que le père de Moussa a fait bâtir pour les siens pour les inciter à prier. Elle a l'air d'une petite forteresse percée de lucarnes étroites dans sa partie inférieure ; elle est flanquée d'un côté de deux tours carrées ; et de l'autre, d'une tour plus haute en forme de cône, hérissée de pieux, avec au sommet le croissant, emblème des musulmans. Mais personne n'y prie. De toute évidence, l'islam, ici, n'est pas encore bien ancré.

Au retour, tu stoppes net à la hauteur du bariolage d'un marché champêtre. Les étals de bois sont protégés du soleil de l'après-midi par des auvents de chaume reposant sur des piliers de bois. D'aucunes femmes sont très grandes et resplendissantes dans leur tenue blanche qui fait ressortir leur carnation sombre. Mais, par une espèce de discrétion, ou de pudeur, tu n'oses pas t'approcher trop près d'elles pour les photographier.

La chaleur s'est accrue, s'est intensifiée ; elle est harassante. Moussa donne des signes de fatigue ; il reste sans rien dire ou presque ; il a l'air morose. Sans vouloir nous offenser, il en a assez, c'est en tout cas l'impression qu'il donne ; il a besoin de dormir, de faire une sieste.

La route est silencieuse et déserte en ce milieu d'après-midi. Comme la 2CV n'est pas munie de capote et que nous sommes assis tête nue sous le ciel, le soleil cogne violemment sur nos crânes. À quelques kilomètres du village, des femmes encore jeunes, porteuses de courage, accomplissent une de leurs tâches habituelles. Agenouillées autour de l'eau calme et trouble d'un marigot, elles lavent leur linge avec leur bébé attaché au dos, pendant que les hommes se reposent quelque part, accroupis en groupe sous un arbre solitaire, avant de s'en retourner aux champs.

Fraternités d'âge

C'est à Ouahigouya, dans les chaudes journées de l'hivernage tardif de ce climat sahélien, que nous avons découvert le sentiment de la communauté, de la camaraderie, entre condisciples du même âge. Nous passons désormais une bonne partie de notre temps avec eux. Les voisins de la famille Nacambo n'en croient pas leurs yeux ; d'autant plus que, pour eux, nous sommes tout à fait incompréhensibles. C'est ainsi qu'un beau jour, vint un vieil homme morigéner Moussa parce qu'il ne nous avait pas installés confortablement à l'ombre, sous un arbre. Comment eussent-ils pu imaginer que le soleil, si rare en nos pays, ne nous pesait pas ?

Sitôt sa sieste terminée, Moussa vient nous rejoindre, accompagné par un ami de passage, bachelier. On n'a pas honte avec nous à l'ORD. On nous confie tous les maux. Dans toute cette période de la jeunesse où vont croissant le désir, les exigences passionnées, cette tyrannie des sens, le garçon y vient dire sans ambages qu'il a mis une fille enceinte à Bobo Dioulasso et qu'il a tout tenté pour l'empêcher de garder cet enfant. Nul moyen de l'épouser ; c'eût été là une folie. Que feraient-ils, sans situation ni l'un ni l'autre, avec un enfant à élever ?

Ce garçon, comme tant d'autres, se refuse de prendre des précautions, malgré le fait que les filles ne bénéficient d'aucun moyen de contraception et qu'elles sont contraintes de recourir à des avortements clandestins. Il s'attribue, en outre, un grand nombre d'aventures, collectionnant les photos de ses conquêtes à l'appui de son dire. De toute façon, dit-il avec mauvaise foi, tentant de se justifier, les filles elles-mêmes sont amenées à connaître facilement d'autres garçons qui leur plaisent. S'il ne cherche pas à les embrasser sur la bouche ou à pratiquer telle ou telle caresse comme dans les romans français ou les films vus à Ouagadougou au cinéma, elles n'hésiteront pas à le tromper. Voilà pourquoi il n'y a aucune raison de se charger d'un enfant qui pourrait très bien ne pas être de lui.

Naturellement, le problème que posent la contraception et l'avortement concerne surtout les lycéennes, les filles des villages étant vouées au mariage précoce.

Fort versé dans la tradition, Moussa reconnaît n'avoir jamais connu le tendre baiser de la bouche, n'ayant usé jusqu'alors, pour exprimer son désir, que de l'union des corps.

Comme je ne peux pas faire la cuisine, je n'ai rien à leur offrir. Mais Moussa et son ami semblent ne jamais avoir besoin de manger ; ils sont accoutumés à la frugalité. En revanche, ils ont grand soif de bière et nous les invitons à prendre un verre chez Paul le catéchiste.

La motocyclette du garçon traverse la ville plongée dans l'ombre en pétaradant. Il m'a emmenée derrière lui. Je m'agrippe comme je peux au porte-bagage tandis que vous nous suivez, toi et Moussa, dans le brouhaha des rires et des cris d'une multitude de garçonnets qui courent derrière vous.

Mais revenons de quelques jours en arrière, lorsque Moussa nous a présenté Ousmane, frère cadet de mêmes père et mère, et Soulimane, de deux ans son aîné, frère seulement par leur père.

L'aîné est moins svelte et plus grand que Moussa, légèrement plus clair de teint avec un front haut et large, des tempes un peu dégarnies, de longues mains, des ongles nets et rosés, taillés ras, mais ses poignets sont moins fins, son visage moins expressif et ses traits moins réguliers. Entre eux, il y a, semble-t-il, une bonne entente ; ils s'accordent tous deux à penser qu'il vaut mieux fréquenter l'hôtel du Nord que de fréquen-

ter une fille à qui ils n'ont rien à offrir et dont ils risquent d'abîmer la vie en la mettant enceinte.

Comme Soulimane avait affiché envers nous, bien qu'il ne nous connût pas, une attitude amicale, tu ne lui refusas point ton aide lorsqu'il te demanda si tu pouvais soulager sa rage de dent. N'ayant pas d'analgésique pour soulager la douleur, tu lui donnas ton unique pansement dentaire de voyage afin qu'il rebouchât lui-même sa carie, en insistant pour qu'il se trouvât un dentiste à Ouagadougou dès la fin de ses vacances.

Ousmane n'est pas, quant à lui, à proprement parler sympathique, ni politisé comme Moussa. Il est vêtu d'un pantalon droit rouge feu, d'une chemise blanche très ouverte sur la poitrine et porte des mocassins en cuir très souple. Comme s'il allait danser dans une discothèque. Il est également très différent de Soulimane : profondément pénétré des grandes idées senghoristes, il a l'air de tout savoir et mieux que tout le monde. Et si fanfaron, si gonflé de lui-même, que son seul souci est de devenir un jour ministre ! Vanité de l'adolescence ? Dans tous les cas, on a peu plaisir à bavarder à bâtons rompus avec lui et, à l'exception d'une remarque désobligeante sur le fait qu'il m'arrive de parler dans un français plus lent et plus heurté que le sien – résultat des quatre dernières années passées en Allemagne, où je n'utilise pas suffisamment ma langue maternelle pour ne pas en perdre la maîtrise –, de lui, je l'avoue, je n'ai plus gardé très précis le souvenir.

Comme nous n'avons presque rien mangé depuis deux jours, tu es affamé. Et nous n'avons plus d'autre choix que d'accepter l'invitation de Hans. Sans doute celui-ci a-t-il raison. On ne peut pas vivre de rien. Lorsque nous arrivâmes chez lui, la table était servie. Mais à force d'avoir si fortement rêvé les yeux ouverts, quand la faim se réveillait, de poulets rôtis à la broche que je voyais défiler devant moi, qu'en peu de bouchées je me sentis rassasiée et j'eus du mal à terminer mon assiette.

À peine étions-nous dehors qu'il se mit à pleuvoir à verse. Véritable don du ciel. L'âne, libre de ses mouvements, mais déjà très amaigri, se tenait non loin de la maison, broutant çà et là l'herbe rase. Nous courûmes pour nous mettre à l'abri sous la véranda, à l'écoute de la pluie bienfaisante qui bruissait dans les arbres et faisait tambouriner ses grosses gouttes sur le toit. Apaisée, je repris ma lecture des 13 entretiens « psychanalytiques » de Morgenthaler et Parin avec des Dogons du Mali, parus sous le titre de *Les Blancs pensent trop* ; entretiens largement discutés, critiqués et commentés au cours des séminaires de préparation. Car, bien que ces hommes eussent communiqué dans leur langue propre, ils parlaient sûrement différemment avec un Blanc qu'avec un des leurs.

Il a continué de pleuvoir tout l'après-midi. Cela faisait exactement une semaine que nous n'avions plus entendu le bruit cadencé de la pluie, mélodie suave dont la joie fragile s'accorde tant à la mienne. Le soleil, rouge feu au coucher, ne s'est montré que pour un

temps bref, enveloppant le terrain de ses rayons ; puis il a été englouti d'un coup par le voile sombre de la nuit. À présent, je vois les feuilles vertes des lantanas ruisseler de gouttes d'eau à la clarté lumineuse de la lune. Je sens de nouveau les odeurs puissantes de la terre mouillée qui emplissent l'air bleu nuit, déferlent, se répandent sur la véranda, imprégnant chaque pore de ma peau, tandis que les chauves-souris, que tu poursuis en brandissant une serviette, cherchant à les faire sortir de la maison, volettent, tournent dans la salle à manger à une rapidité folle, battant des ailes et formant une ronde juste au-dessus de ta tête.

Amédée nous a invités à se joindre à lui et Moussa pour le dîner. Il habite à la périphérie de la ville dans une maisonnette particulière qu'il partage avec un cousin pendant les vacances scolaires ; ce qui attire, naturellement, beaucoup de monde. Tous les compagnons de son âge y viennent manger, boire et causer tout à leur aise dans le calme de la nuit, sous un ciel noir comme la poix, d'où jaillissent des étincelles de lumière. Leur principale conversation, ce sont les souvenirs de leur expérience commune, l'engagement dans l'AEVO[27]. Une fraîcheur humide aux senteurs d'herbe et de feuillages s'élève de la savane alentour. Il y a là deux bacheliers militants, camarades de classe d'Amédée à Ouagadougou : un Mossi prénommé Idrissa et un Peul dont je n'ai pas retenu le nom. Tous deux nous saluent avec une courtoisie grave, pendant

[27] Association des Étudiants Voltaïques à Ouagadougou.

que notre hôte arrive avec une friture croustillante que sa mère a préparée pour nous et que nous mangeons directement dans le plat avec nos doigts, essayant, toi et moi, de faire honneur au repas proprement.

La réunion est joviale, conviviale. Nous sommes tous assis en cercle sur des fauteuils éclairés par une bougie dans une lampe-tempête posée sur le sol, comme chez Moussa. Les discussions interminables pour lesquelles tous s'enflamment facilement battent leur plein. Les copains d'Amédée, lesquels sont de Ouagadougou, reprochent à Moussa de respecter les usages anciens les plus contestables, tels que la condamnation des mariages entre les Mossi et le groupe des Peuls ; ou encore avec le groupe casté des forgerons. À l'opposé d'Amédée et de ses amis, qui s'insurgent contre certaines coutumes qu'ils jugent obsolètes, Moussa a, de toute évidence, de la peine à agir contre les exigences de la parenté. Non qu'il soit enfermé dans des préjugés, des schémas préétablis ou qu'il ne maintienne pas la question ouverte sur le désir de lier les maillons de la chaîne entre les deux peuples, tant s'en faut, mais parce qu'en situation de fils aîné par sa mère, il n'a tout simplement pas le choix. Là est sa responsabilité.

Il dit :

« Quoique très pieux et marqué par les coutumes et le poids des habitudes, mon père est un humaniste qui prône la tolérance et le progrès, et sans son intervention, au temps de l'école, j'aurais sans doute mal tour-

né à cause de la mauvaise influence des plus grands, qui m'utilisaient pour des fins qui n'étaient pas honorables. Il n'en demeure pas moins qu'il est lui-même soumis à la hiérarchie de l'âge avec les devoirs qui y sont attachés. Il n'est pas son propre maître ; il n'appartient pas qu'à lui seul. Tout en ayant le droit de donner son avis sur tout, il dépend de l'autorité du chef de famille, qui est chez nous le plus âgé. Vous devez savoir que l'alliance en pays mossi n'est jamais une affaire privée. Et de ces conventions sévères, de ces règles d'usage, qui sont infiniment loin d'admettre les idées nouvelles, il a retiré l'impression que tout seul, sans lien familial, on est sans défense, on n'existe pas, qu'il n'y a pas de moi sans les autres ; que si la société mossi a pu survivre, c'est grâce à l'esprit de solidarité, et que ce n'est que dans l'observation des valeurs héritées des ancêtres que la communauté peut vivre en paix, dans l'harmonie de la vie en commun. »

Moussa dit encore :

« En attendant la Révolution à laquelle nous nous préparons patiemment pour construire une société plus juste, mais aussi plus éveillée, ce sont des choses avec lesquelles il faut vivre. »

« Il est toutefois possible », l'entends-je ajouter sur un ton grave, « que je n'ai jamais aimé aucune fille suffisamment pour entrer en conflit avec mon père, fût-elle fille d'un ministre de Ouaga ! »

C'est ainsi que nous avons appris que Moussa s'était trouvé dans l'obligation de mettre un terme à une liai-

son amoureuse, parce que la jeune fille était peule ! Il continue à lui écrire, mais il jure sur son honneur qu'il fuirait à toutes jambes si elle devait tenter de le revoir, de peur que l'opprobre ne rejaillisse sur tout le lignage. Il ne coupera pas derrière lui le pont qui le relie à son groupe familial, et ne manquera pas aux devoirs que la vie lui a assignés.

« Par ailleurs », ajoute-t-il, « que vaut le sentiment d'amour entre un homme et une femme en face du but révolutionnaire à atteindre ! »

La conversation tourne alors, de façon tout à fait inattendue, autour de la question du mariage avec une Française. Amédée et ses compagnons du même âge avouent que s'ils ne sont pas entièrement dégagés du sentiment antifrançais que Moussa éprouve, cela ne les empêcherait aucunement d'épouser une Française. À la seule et unique condition, bien entendu, que celle-ci manifeste la volonté de s'adapter aux réalités du pays, se contentant d'une vie simple avec peu de besoins, et de partager un socle de valeurs communes.

Ils disent :

« Les barrières culturelles sont moins importantes que les intérêts communs, les goûts personnels », déplorant que les jeunes filles voltaïques scolarisées n'ont pour la plupart aucun intérêt pour la politique et la cause du pays.

Telles étaient en ce temps-là les sentiments et les questions sur lesquelles nos compagnons d'âge débattaient.

Il est clair que pour moi, qui suis le fruit de l'union d'un Français avec une Italienne, et qui plus est l'épouse d'un Allemand, les propos de Moussa sur ce point sont inconcevables. Je suis pour le « mélange », le métissage, la suppression des barrières entre les peuples ou les différentes populations. L'amour et l'amitié, l'ouverture à la rencontre de l'autre, que l'on porte en soi comme un enfant qui ne demande qu'à venir au monde, sont par trop importants pour se connaître soi-même. Je dirais même qu'ils sont mes raisons d'être, mes points d'ancrage.

Même si le manque de nourriture me rend plus sensible à la faim des villageois, il est grand temps que nous partions pour Ouagadougou afin d'encaisser les quatre chèques de voyage restants qui assureront notre subsistance au cours des semaines à venir.

Voilà à quoi je pense, comme Moussa, Amadi, Idrissa, Soulimane prolongent autour de la théière posée sur les braises leurs longues causeries sur la politique et l'amour, leurs deux passions.

*

Tu as pris place par terre, recroquevillé tes longues jambes et ramené les genoux sous le menton, que tu entoures de tes bras – « du jamais vu en ce pays », dit Moussa, « un Blanc assis sur une natte ! » Une attitude qui te vaudra, ce jour-là, la sympathie de toute la famille.

Dans trois jours, le groupe d'étudiants militants, dont Moussa est la tête, donnera à Ouahigouya une représentation théâtrale, intitulée *L'huile sur le feu*, laquelle dénonce l'impérialisme français, propage les rêves révolutionnaires, les espérances de la jeunesse estudiantine, ses raisons tant morales que politiques de lutter contre la faim, d'appeler à l'émancipation du peuple et au socialisme, sans s'aligner pour autant sur Moscou. Leur objectif est en tout premier lieu de susciter l'intérêt des jeunes du Yatenga et de les gagner à leur cause pour qu'ils participent aux marches de protestation. Las ! Nous ne serons pas à Ouahigouya ce jour-là, car un Allemand, vague connaissance de Hans, qui doit se rendre en voiture dans deux jours à Ouagadougou, s'est offert de nous y conduire.

Je découvre avec ravissement l'atmosphère tranquille et joyeuse des après-midi dans la concession familiale. Des rires d'enfants, des éclats de voix, les chants sonores des femmes et les étranges criaillements des pintades domestiques rassemblées sur les murs qui cernent les maisons d'en face, parviennent jusqu'à nous, donnant un curieux sentiment de paix et de douceur.

Moussa explique que les femmes portent ces chants en elles, rappelant qu'elles n'ont pas toujours été des êtres sans pouvoir. Ceux que nous entendons à l'instant évoquent la place qu'elles occupèrent jadis, historiquement, dans l'équilibre collectif des sociétés traditionnelles où il existait une véritable complémentarité entre l'homme et la femme, dans la mesure où

l'autorité de chaque sexe y était reconnue, où le pouvoir politique était partagé à égalité, aucun n'exerçant son pouvoir sur l'autre. L'histoire africaine est jalonnée d'exemples édifiants qui attribuent à des femmes un rôle actif dans l'économie, la politique, voire des fonctions de véritables chefs de royaume.

« Et pourtant, nos sociétés, tout en conservant encore de nombreux us et coutumes traditionnels renvoyant à une organisation matriarcale où les femmes ont su jouer de grands rôles, sont devenues au fil des siècles des sociétés de domination masculine. Elles ont perdu une grande part du pouvoir qu'elles possédaient ; elles ne jouissent plus d'un statut élevé en tant qu'agricultrices et guérisseuses. Dans beaucoup de sociétés, elles n'ont plus la haute main sur les marchés et ne vivent plus dans leur propre village, mais patrilocalement, comme des étrangères, dans la famille de leur mari. Et tout cela, parce que les hommes ont, au fond, comme une peur sourde des femmes ! » soutient-il avec une moue mi-dédaigneuse, mi-railleuse sur les lèvres.

On a tous ri. Je me sens emplie de bien-être, et reste ainsi, toute songeuse, recueillie, un coude appuyé sur l'accoudoir de mon fauteuil et la joue sur la main, à me nourrir de l'atmosphère d'alentour. Une paysanne très maigre, au corps sec et noueux, avec un énorme fagot de bois mort posé en équilibre sur la tête qu'elle a couverte d'un pagne, et suivie de deux petits garçons à califourchon sur un âne trottinant, passent devant nous. C'est une joie de les voir si contents, si rieurs !

Une très jeune sœur de Moussa – coiffée de deux petits macarons portés haut, corps longiligne aux longues jambes et mollets fins, fort avenante dans sa robe courte et droite sans manches de couleur jaune pâle, traverse la voie de passage pour aller tirer de l'eau au puits qui est proche de la concession. C'est là qu'elle va retrouver les filles de son âge qui font la corvée d'eau dans un rassemblement et tintement de bassines et seaux, recevant les nouvelles fraîches du quartier qu'elle communiquera ensuite aux « mères » de la maison. Véritable école de vie et d'échanges, le puits, à Ouahigouya, est un lieu exclusivement réservé aux filles et aux enfants.

Au loin, coiffé d'un bonnet blanc pointu et vêtu d'une chemise orange à manches longues et d'un pantalon clair, un aveugle marche très droit à vive allure, canne à la main, juste avec l'aide d'un homme tout habillé de blanc, une chéchia rouge vissée sur le crâne, qui tient son épaule.

De moins en moins je supporte l'idée de travailler un jour comme coopérante pour l'"Aide au développement". Que pourrais-je bien leur apporter ? J'ai été d'une extrême naïveté en croyant que la construction du barrage avait été un don du DED[28] à l'UVOCAN[29] afin que les paysans puissent irriguer leurs champs et

[28] *Deutscher Entwicklungdienst* ou Service Allemand de Développement.

[29] Union Voltaïque Vivrière des cultures maraîchères.

accroître leur production agricole. En réalité, le DED encourage le développement de l'agriculture d'exportation et celui qui est à la tête de l'UVOCAN ne fait qu'exploiter le travail salarié. Contraints par la sécheresse à délaisser leurs parcelles de terre, les paysans pauvres offrent leurs bras dans les plantations de bananes et de légumes contre un salaire de misère ; ou pis encore : sous la pression de l'Association « Haute-Volta/Compagnie française pour le Développement des Textiles », les petites exploitations familiales de la région de Bobo Dioulasso ont remplacé les cultures vivrières, dont la production permettait d'assurer leur autosubsistance, par la culture cotonnière, laquelle ne contribue certainement pas à soulager le problème de la faim, bien au contraire.

Déplacement à Ouagadougou

Étant restée cinq jours sans tenir mon journal pour des raisons de voyage, il faut que je revienne de nouveau en arrière pour que l'on comprenne à quel point les déplacements sont difficiles en Haute-Volta.

Jeudi, 25 août

Rendez-vous à quatre heures du matin devant chez Hans. Il faisait tout à fait sombre. L'homme aux allures d'aventurier nous fit signe de grimper à l'arrière

de son Land Rover pick-up où se tenaient debout quatre jeunes garçons au fond du plateau. Pas de bâche ni banquette. Une jeune femme malienne d'une grande beauté était assise à l'avant, à côté du conducteur.

« Il faut compter quatre heures de route et les amortisseurs sont fichus. Alors, ne vous asseyez pas et accrochez-vous de toutes vos forces aux barres ! » avait-il lancé brusquement avant de démarrer la voiture en trombe.

Les chemins de terre qui parcouraient la ville étaient carrossables, mais dès que l'homme accéléra l'allure dans un fracas étourdissant, le vacillement provoqué par les cahots désordonnés du véhicule nous obligea à nous retenir des deux mains à la barre du haut pour ne pas être éjectés du plateau. Les quatre autres passagers ne bronchaient pas. Ils regardaient fixement devant eux, bien campés sur leurs jambes, cependant que je ressentais une furieuse envie de descendre du pick-up. C'en était trop pour moi ; j'avais mal partout, la bouche pleine de poussière. Une vague de découragement m'assaillait. Mais je serrai les dents, me demandant comment j'allais résister à cette nouvelle épreuve.

Même si les chocs se sont faits plus légers après que le conducteur, tous phares rivés sur la piste durcie et ondulée comme de la tôle, eut pris de la vitesse, nos mains peinaient à se suspendre à la barre et les secousses, nous jetant l'un contre l'autre, éprouvaient nos corps. Je craignais de m'écrouler d'un moment à

l'autre. Mais je suis plus résistance que je ne le croyais, plus brave que je n'en ai l'air. Mes nerfs n'ont pas craqué.

Il devait être dans les huit heures du matin quand nous parvînmes à Ouagadougou. Comble du courage, car le voyage avait été éreintant, notre première action à l'arrivée fut d'accepter un rendez-vous vers 16 heures à la sortie de la ville, en vue du retour à Ouahigouya, avec le conducteur si peu amène du pick-up.

À la *Deutsche Bank*, nous avons encaissé les chèques de voyage restants. S'il le fallait, si nous devions être dans le besoin, dit l'employé, nous obtiendrions un nouveau carnet. Mais seulement dans trois semaines ! Je ne me rappelle plus ce que nous avons répondu. Tu as fait le calcul. Nous avions encore les factures de l'eau et de l'électricité à payer, et puis la location de l'âne ; sans oublier les coûts de l'essence et de transport. Mais, qu'à cela ne tienne ! me suis-je dit. Nous nous sommes accoutumés à vivre de peu. Nous ne dépensons pas un millier de *deutschemarks* (2600 francs) par mois comme Martin et Andreas, les deux autres boursiers avec lesquels nous avons logé au foyer ! Pourtant, je le reconnais, nous ne sommes pas sans reproches non plus ; nous avons honte de ce que Hans se mette parfois en frais pour nous, de dépendre de la générosité du père et des camarades d'âge de Moussa pour manger de temps à autre des mets cuisinés. En partie, il faut le dire, si nous avons pu survivre à Ouahigouya, c'est grâce à eux. Et cela, je ne l'oublierai jamais.

Je n'ai pas de souvenir précis de cette matinée, plutôt une réminiscence d'images qui se sont déposées en moi. Nous étions rouges de poussière de la tête aux pieds et ta chemise collait sur ton dos. Je nous vois encore nous diriger pour je ne sais quelle raison vers l'ambassade d'Allemagne où l'on nous donna des serviettes propres et la possibilité de prendre une douche ; ce que nous acceptâmes avec un certain soulagement. N'ayant pas emporté de vêtements de rechange, nous avons enfilé les « blue jeans », ainsi que les sous-vêtements et la chemise blanche en coton indien, maculée de poussière rouge, que chacun de nous portait à l'arrivée. À 11 heures, nous sommes sortis de l'agence de voyage où nous venions de faire les réservations de nos billets de retour pour Francfort, en Allemagne, *via* Paris.

C'est décidé. Le 7 octobre, nous rentrerons en Europe et ferons de notre mieux pour inventer une vie nouvelle, communautaire, avec des compagnons d'âge, créant non une parenté de substitution, mais une parenté adoptive, d'élection, dans une grande maison ouverte à tous les vents de la terre, quelque part en dehors de la ville de Cologne. Crois-tu que nous réussirons à réaliser prochainement ce dont nous rêvons maintenant ?

Mais une fois cette affaire réglée, que faire à Ouaga jusque seize heures sous un soleil de plomb ? Ne sachant où aller, nous avons arpenté les rues de la ville qui conduisaient à la maison des pères blancs. Et en arrivant là, nous avons passé quelques heures à feuille-

ter des revues et le *Spiegel*, magazine d'actualité allemand.

Cela a été un long chemin pour arriver jusqu'au lieu du rendez-vous où nous avons attendu le pick-up trois heures durant assis sur le sol, le dos appuyé contre un mur qui jetait une ombre maigre. Je me souviens peu de cette vaine attente ; je me souviens seulement que des gens pouffaient de rire en nous voyant. Outre le fait qu'ils trouvaient drôle de nous voir assis par terre, il y avait sans nul doute quelque chose d'insolite dans notre tenue. Car toute la beauté, en Haute-Volta, était dans la propreté, celle des rues, des maisons, mais aussi la propreté corporelle, vestimentaire. On veillait à être propre autant que possible ; on était attentif à sa mise : c'était une question de dignité, de respect de soi.

Je me rappelle le jour où Moussa nous a demandé à brûle-pourpoint :

« Pouvez-vous m'expliquer pourquoi les Blancs sentent si mauvais, alors qu'ils disposent de l'eau courante. Ne se lavent-ils pas tous les jours ? »

Pris au dépourvu, nous avions été incapables de trouver une réponse pertinente à sa remarque. Il me semble que tu lui as alors répondu, l'air sérieux :

« Il se peut que l'odeur aigre qui exsude de leur corps soit due au fait qu'ils mangent de la nourriture trop riche en protéines animales…»

Moussa a trouvé ça comique. Et pourtant, les odeurs et les couleurs changent selon ce que l'on

mange et le lieu où l'on vit. La preuve en est que, depuis mon arrivée à Ouahigouya, je sens la terre, comme si je faisais corps avec le pays mossi. Et ma bouche, au soleil, a pris une teinte légèrement violette, sombre évocatrice du rêve, de la tempérance, mais aussi de la mélancolie.

L'Allemand nous a fait faux bond. Extrêmement désappointés, nous avons rejoint le foyer d'étudiants étrangers, où nous avons trouvé l'hospitalité pour la nuit, à l'étage, sur un petit lit d'appoint installé dans le couloir. Vu notre maigre bourse, que nous restait-il d'autre à faire ?

Après que nous eûmes lavé soigneusement nos sous-vêtements et notre unique chemise, nous nous couchâmes, mais nous ne parvînmes pas à nous endormir : le bruit de la pluie, qui martelait les vitres de la fenêtre, déchirant le silence, nous en empêchait. Et comme au lendemain matin, il continuait de pleuvoir à verse et que le taxi-brousse risquait de s'enliser dans le sol bourbeux de la piste, nous ne pûmes partir.

Le visage défait par une nouvelle nuit d'insomnie à cause des moustiques qui nous assaillaient, nous avons demandé à Andreas et Martin, plus bronzés que jamais et vivifiés par leurs nombreux voyages en land Rover avec des « experts » du DED, ce qu'il fallait faire pour sortir de cette situation. Ils nous ont alors suggéré de prendre le petit avion de sept heures du matin qui transporte le courrier de Ouagadougou à Ouahigouya.

En une autre occasion, nous eussions refusé ce moyen de transport par trop onéreux. Mais, à ce moment-là, nous voulions nous en retourner à la maison au plus vite. Et ce fut par la voie des airs !

Au lever du jour, l'esprit encore embrumé de sommeil, nous tombâmes par hasard à l'aéroport sur Monsieur Diallo, conseiller auprès de l'UNESCO et ami de Monsieur Sar. Il était singulièrement nerveux.

Il dit :

« La situation à Ouagadougou est tendue. La lutte électorale bat son plein. Et un de nos ministres est mort noyé au cours de la nuit. À la suite des fortes pluies, les routes ont été inondées et sa voiture a été emportée par le courant avec lui et son chauffeur. »

Etait-ce vraiment un accident ? Ou s'agissait-il d'un attentat maquillé en accident ? Il semblerait que le ministre ait été victime de la violence politique qui régnait à l'époque.

De Ouagadougou à Ouahigouya, le vol a duré une demi-heure. Ni toi ni moi n'avions fait encore un baptême de l'air à bord d'un coucou à six places. Et nous ne sommes pas prêts d'oublier cette traversée bousculée par les vents. On eût dit que l'avion zigzaguait entre des montagnes de nuages. Dans l'avion, des femmes se signaient en poussant des cris de terreur, tandis que, secoués en tous sens par de violents courants chargés de grêlons, nous nous agrippions comme nous pouvions pour ne pas être renversés de nos sièges. J'avais la nausée, les mains moites de peur. Ins-

tallés derrière le pilote, nous le vîmes se soulever plusieurs fois afin de voir où il se trouvait. Apparurent alors des villages clairsemés et plongés comme des poteries dans une grande mare de vert. Puis tout à coup il fit une grande courbe pour éviter l'épaisse nuée et commença la descente en direction de la piste d'atterrissage à peine assez longue pour le petit avion.

L'atterrissage s'effectua sans encombre, prouvant l'habileté du pilote. Nous descendîmes de l'avion, vacillant légèrement sur nos jambes. Par chance, comme nous nous dirigions vers la sortie, un homme de l'ORD qui nous connaissait de vue se proposa gentiment de nous ramener en voiture à la maison. Épuisés, nous nous endormîmes très vite d'un sommeil lourd, sans rêves.

La bouillie de petit mil

En début d'après-midi, nous marchons côte à côte en direction de l'hôpital, affrontant le soleil brûlant. Car Aurégan, craignant qu'on volât la 2CV durant notre absence, est passé à la maison pour la reprendre. Avant de nous la restituer, il soulève toutefois un problème que les infirmiers d'Etat ont abordé concernant le fait que tu aies eu droit à la voiture de service, alors que tu n'es qu'un simple étudiant stagiaire. Réflexion faite, cela te semble juste. Et d'un commun accord, nous décidons, toi et moi, d'y renoncer. Tu veux pou-

voir regarder les infirmiers en face sans éprouver de l'embarras.

Aussi est-ce à pied que nous rejoignons maintenant la ville et la maisonnette de Moussa. On est dans la première semaine de septembre. Et nous venons d'apprendre que le 5, à Cologne, la RAF[30] a enlevé Hans Martin Schleyer, un ancien SS devenu le patron des patrons en Allemagne à la fin des années 1960. Quand on connaît les mesures de répression en RFA[31] – perquisitions, arrestations, campagnes viscérales de diffamation contre les artistes et les intellectuels de gauche, *Berufsverbot*[32] pour les enseignants communistes –, on voit ce que cela peut signifier pour les étudiants de gauche. Mais, pour l'instant, nous sommes à Ouahigouya, loin des bourrasques qui fondent sur l'Allemagne, et le ravitaillement en légumes manque toujours. Au marché, il n'y a pratiquement rien que nous puissions manger cru. En dehors de l'eau filtrée, du café soluble et du thé sucrés que je bois durant la journée, je me contente de la bouillie de petit mil tiède, légèrement sucrée, que servent dans des calebasses, sitôt le soleil couché, les petits frères de Moussa, et dont le goût réconfortant nous est longtemps resté, à toi et à moi, dans la bouche. Nous apprécions ce modeste dîner. Étonnamment, cette pauvre nourriture,

30 *Rote Armee Fraction*, mouvement terroriste allemand.

31 Ancienne République Fédérale d'Allemagne (1949-1990).

32 Interdiction d'exercer sa profession.

qui trompe la faim pendant le reste de la nuit, me donne des forces, me chauffe le cœur, comme si elle faisait renaître en moi la vivacité garçonnière, la vitalité débordante de mon enfance.

Lorsque nos discussions se poursuivent jusqu'à une heure avancée de la nuit, Moussa et Soulimane nous ramènent à l'ORD sur leur mobylette. La ville dort, sereine. Il arrive néanmoins que nous percevions çà et là, derrière une fenêtre ouverte donnant sur la route, un jeune homme assis à une table et penché sur un livre ouvert devant lui, que la lumière fragile d'une bougie enveloppe en tremblotant. L'électricité, tout comme l'eau courante, dont dispose l'ORD, demeure un luxe à Ouahigouya. Les gens n'ont ni téléphone, ni poste de radio ou de télévision. Au lieu de quoi, le silence règne dans les âmes, tandis que tout autour de nous étincellent d'innombrables lucioles dans un essaim d'ailes.

*

Ici, il me faut de nouveau revenir en arrière. Car nous sommes dans la deuxième semaine du mois de septembre.

Fatiguée de sa vie estudiantine, une jeune Allemande aux cheveux d'un châtain clair coupés très courts, prénommée Ursula, a tourné son regard vers l'ailleurs. Elle a tout d'abord passé six mois au Brésil ; puis, en 1975, trois mois à Luanda, la capitale de l'Angola, lors de la proclamation de l'Indépendance

qui suivit la révolution des œillets au Portugal. Elle parle correctement le portugais et le français. Elle est maintenant à Ouahigouya pour mener une enquête auprès des villageois mossi récemment rentrés de la Côte d'Ivoire où ils ont travaillé, comme un grand nombre d'entre eux, pour pouvoir nourrir leur famille et payer leurs impôts. Comme ici chacun tient à honorer l'étranger de passage, les mères de Moussa ont préparé un plat de petit mil et de haricots, agrémentés d'un hachis de feuilles de baobab au beurre de karité.

Ainsi, nous sommes partis hier matin tous les quatre à Sissamba, toi et Moussa avec la moto de Hans ; moi et Ursula avec la mobylette de Moussa. La route était déserte. Le vrombissement des moteurs troublaient seul le silence. La lumière éclatante embrasait la campagne. Le soleil, flamboyant, me brûlait la peau des bras et du visage. Mais quelle joie il y avait de conduire une mobylette comme du temps où je vivais en France ! Rien ne pouvait être plus grisant. Il me semble parfois que je me suis considérablement éloignée de moi-même depuis que j'étudie en Allemagne. L'amitié, ça compte beaucoup pour moi. Avec Moussa et ses amis, je me sens heureuse. Ensemble, nous plaisantons, nous rions, discutons de ce qu'il faudrait faire pour changer le monde. Acceptée dans leur cercle, je reçois leurs confidences, cherchant à comprendre et à répondre, du mieux possible, à leurs nombreuses questions sur la libération sexuelle en France, en Allemagne.

Lorsque je leur racontai la solitude dans laquelle vivaient beaucoup d'étudiants allemands, parce qu'ils préféraient demeurer seuls dans leur chambre avec leurs peines et ruminer dans leur coin plutôt que de se confier à quelqu'un ou bavarder tout simplement, ils me disaient avec une pointe de commisération dans la voix :

« Mais comment fais-tu pour vivre là ? Sans avoir personne à visiter, à questionner… »

Jusqu'alors j'avais toujours eu de la chance avec les amis filles et garçons, français et étrangers. Mais à Cologne, un grand changement avait eu lieu. Hormis Birgit, étudiante en économie, laquelle partageait le même étage de notre résidence universitaire, et m'avait fait entrer dans un groupuscule de féministes solidaires des mères des disparus de la dictature militaire en Argentine, ces fameuses *madres* de la *Plaza de Mayo*, la plupart des étudiantes allemandes de la ESG me trouvaient par trop singulière. Peut-être parce que je ne maîtrisais pas suffisamment leur langue pour être au plus près de leur âme, que mon accoutrement d'hippie, avec de longues robes afghanes colorées et burnous en guise de manteau, tranchait sur le leur, vaguement masculin ; ou encore parce que, à la ESG, j'étais l'unique femme mariée et, de ce fait, du moins à leurs yeux, totalement à contre-courant du mouvement de libération des femmes que je soutenais pourtant activement de différentes façons. Mais, au fond, ce qui les dérangeait le plus, c'est que je m'insurgeais violemment contre le

Ausländerstop[33] mis en place dans la ESG, qui limitait à un le nombre d'étrangers par étage, affectant en profondeur le lien entre étudiants allemands et étrangers. « Alors, décidons-nous ! Je voudrais que toi et moi, nous unissions nos forces, pour vivre à l'avenir autrement et mieux. De préférence, en communauté. C'est la seule possibilité de rester fidèles à notre idéal, mais aussi à notre amour, de le sauver d'un dépérissement que l'on dit inéluctable. Car rien n'étiole davantage un grand amour que le repli sur le couple. »

Un pneu de la mobylette a crevé. Heureusement, il y a ce qu'il faut dans le kit de réparation qui se trouve sous le siège arrière de la moto de Hans pour réparer la chambre à air et la regonfler : un démonte-pneu, un grattoir, des rustines, de la colle et une pompe. Et ça, à ta vive surprise, je sais faire.

Au village, les femmes m'ont fait participer, debout, au broyage du grain sur la meule à pierre, pendant que Ursula allait collecter des informations sur la condition des migrants mossi, sujet de son enquête, auprès d'un grand frère de Moussa qui a travaillé pour des séjours plus ou moins longs en Côte d'Ivoire dans les plantations villageoises. D'après son récit, les Mossi ne sont pas intégrés dans les villages ivoiriens. Ils habitent ensemble dans un quartier à eux. Exploités par leurs employeurs, ils triment toute la journée comme des mulets sous un soleil hostile, ne mangeant bien souvent que des bananes. Néanmoins, ils gagnent plus d'argent

[33] Littéralement « Stop aux étrangers » :

qu'en pays mossi, ce qui leur permet d'épargner environ 10000 francs CFA par année de séjour qu'ils remettent au chef de famille à leur retour pour qu'il acquitte le solde des impôts, mais aussi, s'ils sont célibataires et en âge de se marier, pour qu'ils obtiennent son appui dans la recherche d'une épouse qu'ils emmèneront avec eux en Côte d'Ivoire. Car il faut savoir, a-t-elle précisé, que les enfants nés d'un mariage avec une femme ivoirienne prennent automatiquement la nationalité ivoirienne ; ce qui, au final, les oblige à rester là-bas pour entretenir leur nouvelle famille – au grand dam de celle restée au pays, qui craint de ne plus recevoir une partie de la solde.

Quoique socialement privilégiée, la famille de Moussa vit frugalement, mais personne ne se plaint. Certes, les lits des rivières sont taris, la récolte ne sera pas bonne si la pluie ne tombe pas et, par des temps pareils, c'est un terrible problème que de nourrir la famille au sens large, mais personne n'a le ventre vide. En fait, les choses matérielles ne sont pas importantes dans leur vie ; elles n'ont pas de valeur. Dans les récits de Moussa, l'accent est toujours mis sur l'idée d'hospitalité, de solidarité, de loyauté envers les membres des familles alliées, qui n'en font qu'une, et la communauté ; ce sont elles qui comptent, et elles seules. En période de disette, le clan est serré, uni.

Quand toi et moi prenons congé, devant rapporter la moto à Hans dans l'après-midi, le grand-père de Moussa attrape une poule de sa basse-cour dans un bruit d'ailes et de caquètements déchirants et nous

l'offre, vivante, en présent, liée par les pattes, la tête en bas ; il la met ensuite dans un grand panier rectangulaire tendu de peau de chèvre qu'il fixe à l'arrière de la moto. Quant à Moussa, il rentrera plus tard à mobylette avec Ursula.

De retour à Ouahigouya, nous remettons la poule en détresse au cuisinier de Hans, qui l'égorge d'un geste avec un couteau, suivant la coutume, la plume soigneusement et l'éviscère pour le repas du soir. Notre plus grand plaisir, précisément, étant de partager ce cadeau avec Hans et Moussa, de rétablir un tant soit peu l'équilibre du recevoir et du donner.

Au petit matin, Ursula a insisté pour que Moussa la ramène à Sissamba, s'imaginant prendre part avec lui aux travaux des champs. Il y avait là assurément un peu de sans-gêne, car le chef de famille se devait, en vertu de la loi de l'hospitalité, de faire préparer un repas pour l'étrangère. Comme Hans mettra sa moto à notre disposition cette après-midi, toi et moi décidons de remettre à plus tard la convocation au bureau de la gendarmerie, pour les rejoindre.

Je m'émerveille du parfum d'herbes et de plantes qui s'élève de cette grande plaine farouche, épineuse, piquetée d'arbustes. Un orage a noyé le petit sentier de terre qui mène, crois-tu, au champ familial. Tu essaies bien de le contourner, mais la moto dérape et tu enlises les deux roues dans la terre meuble et détrempée. Le silence règne, écrasant. Le soleil brûle comme du feu, cependant qu'au lointain le ciel vide et bleu

s'assombrit. Dans cet immense espace vert et fauve, les sons, les cris d'oiseaux se sont évanouis, ont disparu comme par enchantement. Parvenus à désembourber les roues de la moto, nous poursuivons néanmoins notre chemin dans la savane, où le vert est comme une couleur secondaire issue du rouge éminemment sacré et secret. Dans les parcelles, seuls quelques paysans esseulés sont visibles. Elle est si dure, la terre, que la pluie ne l'a pas pénétrée. Une femme au visage fripé, marqué par la fatigue, ne cesse de la frapper à grands coups de houes comme pour en faire jaillir une source de vie. De loin en loin, les rires des enfants bergers en caleçon court, chemise à manches longues largement ouverte sur le torse nu, un peu maigre, et bâton sur l'épaule arrivent jusqu'à nous, mêlés aux stridulations des cigales dans la chaleur du soleil et aux bêlements des chèvres.

Il me semble que nous nous sommes considérablement éloignés de Sissamba. L'inquiétude grandit en moi, quand, tout à coup, le sentier plein de bosses se termine en cul de sac, au milieu d'une sorte de prairie naturelle avec une herbe courte et rare, que broutent quelques moutons à poil ras, gardés par une toute jeune bergère de quatorze ou quinze ans au teint cuivré et au joli corps potelé baignant dans la lumière. À notre grande stupéfaction, elle ne porte qu'un tissu drapé couvrant les hanches et les cuisses rebondies et un soutien-gorge cœur croisé de Playtex d'une blancheur éclatante, enveloppant entièrement la rondeur des seins ! Mais notre surprise atteint son comble

quand elle nous regarde directement de ses yeux pétillants, sans méfiance. Oui, c'est bien cela, nous fait-elle comprendre par gestes. Nous nous sommes fourvoyés. Et de nous indiquer du doigt, toujours radieuse, la direction de Sissamba.

Cette saynète n'est pas de ce monde ; elle suggère une idée d'éternité tranquille, où le réel se transforme en rêve.

Mais cela fait bien loin encore pour aller à Sissamba et il n'y a pas de bidon d'essence dans la malle de la moto. Comprenant que nous risquons de tomber en panne, loin de tout secours, nous rebroussons chemin.

« Nous avons cueilli le coupable », nous dit le responsable du bureau de la gendarmerie sans se présenter. « Il s'agit d'un voyou de dix-sept ans qui a déjà eu affaire à la justice pour des délits de vol. Il avait caché vos chèques de voyage dans une paire de chaussettes. Vous avez beau eu retiré votre plainte, c'est inutile. Cette fois-ci, son compte est bon ; c'est en prison qu'il se règlera. »

La terrible nouvelle nous a profondément secoués. Effrayés, affligés, nous avons tenté de protester, mais l'homme ne nous a pas laissé parler ; il nous a rendu nos chèques sans sourire et poliment congédiés.

Moussa a beau nous avoir assuré le jour même que le père du garçon le tirerait de là en versant une bonne rançon, cette nuit-là, nous n'avons pas dormi.

Oumou

Ursula est partie sans que Moussa ait échangé avec elle la moindre parole. Il a même poussé un soupir de soulagement car elle lui faisait des scènes à propos de moi ! Mais il ne m'a pas expliqué pourquoi. Ce matin, il nous a présenté pour la première fois une de ses amies lycéennes ; elle doit avoir dix-sept ou dix-huit ans. Fille de Boly, le propriétaire de l'âne, Oumou est une jeune Peule débordante de vivacité ; il émane d'elle beaucoup de chaleur. Quoique beaucoup plus "rouge" en couleur, elle me rappelle Parisima, une amie iranienne de la ESG. Même jolie frimousse ; mêmes yeux brillants d'une malice quasi enfantine ; même petit rire moqueur, même voix timbrée. Petite de taille – elle mesure tout juste un mètre cinquante-cinq – elle est vêtue d'un pagne de couleur orangée et d'un chemisier de style occidental à manche courtes en coton blanc décoré de fins carreaux bleu horizon sous lequel on devine une poitrine menue et des épaules sans maigreur. Ses cheveux sont coiffés en macarons hauts et les belles rondeurs de ses joues, qui sont plus d'une enfant que d'une jeune fille, sont creusées de deux petites fossettes qui lui donnent un air de fée espiègle.

Sans être spécialement féministe, Oumou aspire à l'amélioration de la condition faite aux femmes en Afrique subsaharienne musulmane. Car la société ne promeut guère l'égalité homme-femme en matière

d'éducation. Ce qu'on attend d'une femme, c'est l'obéissance, la soumission.

Elle dit :

« Données tôt en mariage par leurs parents, les filles ne connaissent rien des joies de l'amour, tenu pour une invention de la civilisation occidentale. Comme si c'était un péché de vouloir choisir librement son conjoint, de connaître une affection authentique. Pour ma part, je trouve inacceptable qu'on ne leur laisse pas le choix ! Du reste, en milieu rural, les filles n'ont pas la parole ; elles doivent se soumettre à l'autorité des parents, puis à celle de la famille du mari, ce dernier ne craignant ni de les faire travailler comme des bêtes de somme, ni de les faire procréer par trop souvent, pouvant même aller jusqu'à les frapper si elles ne se tiennent pas tranquilles. L'obéissance est la vertu suprême et relève d'une éducation très précoce. Dès l'enfance, on les met en garde contre les passions mauvaises comme l'envie ou la jalousie, considérées comme une source de conflit dans le mariage polygame. Ah ! Tiens, parlons-en de la polygamie, du rôle que celle-ci occupe dans la domination masculine et la sujétion féminine. Je dirais pour ma part qu'il n'y a pas grand-chose à attendre d'un homme africain. Incapable d'être fidèle, il ne répugnera pas à l'occasion aux charmes d'autres femmes, au contraire. Et ça, une fille qui est passée sur les bancs du lycée ne saurait l'admettre ni l'accepter. »

Comme Ousmane a fait noter qu'il serait temps que j'échange mes accoutrements de hippie contre un vêtement convenable, Oumou se propose de m'accompagner au marché de tissus qui se trouve juste à côté du marché de fruits et de légumes. Pour y arriver, il y a un long chemin à faire, mais nous en profitons pour bavarder. Arrivées à destination, elle s'engage sans hâte vers un étal où des vendeurs exposent des pièces de tissus traditionnels. Ces coupons de cotonnade aux multiples couleurs et motifs généralement imprimés, qui diffèrent d'une culture à l'autre, sont désormais presque tous fabriqués en Hollande. Oumou choisit pour moi deux larges bandes de tissu bleu indigo à lignes noires épaisses en forme de rameaux secs, accessibles à ma bourse.

Le tailleur qui travaille sur place avec une petite machine à coudre à pédale, car la couture est à Ouahigouya un métier d'homme, est grand et longiligne, au beau visage régulier. Malgré les nombreuses commandes des clients à l'approche de la fête de la rupture du jeûne, il accepte de me fabriquer au plus vite, à partir des deux pièces de tissu, un ensemble composé d'un haut, lequel couvrira les épaules pour les protéger du soleil, et d'un pagne que je draperai autour du corps et nouerai à la taille comme les femmes de Ouahigouya. Il examine, impassible, ma frêle silhouette, sans prendre mes mensurations et nous invite à revenir dans deux jours.

Alors que nous traversons le marché, une commerçante plantureuse, un peu forte, s'esclaffe sans retenue en criant :

« Avez-vous jamais vu une poulette blanche comme ça ! Regardez comme elle est maigrelette ! Les os de ses omoplates ressortent… »

Déclenchant des cascades de rires dans l'assemblée des femmes.

Oumou, voyant une vive rougeur envahir mes joues, dit simplement :

« Ne donne pas trop d'importance à leur hilarité bruyante. Elles agissent sans malice. Elles n'ont jamais vu une Blanche comme toi, un point c'est tout ! Pour elles, avec ta longue et frêle silhouette, ton teint clair, bruni par le soleil, et la plénitude de ta bouche, tu as l'air d'une femme peule. Les Mossi aiment à taquiner les Peuls, les railler sur leur couleur rouge, leur silhouette efflanquée ; il n'empêche qu'ils trouvent généralement leurs femmes fort avenantes. »

Tandis que je l'écoute, je me remémore le radiologue allemand, sexagénaire, que j'avais consulté pour des problèmes respiratoires, et qui m'avait questionné lourdement sur mes origines, trouvant mon squelette très africain, ou pour le moins « sémite ». Comme je l'apprendrais beaucoup plus tard, mes aïeux s'étaient beaucoup déplacés au cours des siècles. Etait-il possible que je fusse la descendante d'une fille de Cham ? De cela je ne pouvais avoir aucune certitude. Mais la chose certaine était que je préférais les plaisanteries de

ces femmes ; cela importait peu qu'elles rient de moi, de ma maigreur. Les goûts changent selon les contrées et les cultures, m'étais-je dit. Et puis quelle joie de ne pas être associée aux femmes blanches de l'ORD, d'avoir le plaisir de vagabonder aux côtés d'Oumou par les rues de Ouahigouya ! Un plaisir que je savoure avec délices. Tout me semble avec elle plus lumineux, plus rougeoyant, en ce matin du mois de septembre. La chaleur de son rire, sa joie exubérante, me portent, me donnent des ailes aux talons, me font sentir plus légère, plus innocente aussi.

Si je me retourne sur le passé, j'entends encore vibrer sa voix rieuse qui me rappelait tant celle de Parisima, la douce amie dont je perdrais la trace deux ans plus tard, après que les gardiens de la révolution islamique eurent pris le pouvoir en Iran…

*

Nous sommes de nouveau assis sur une natte en face du père de Moussa. Il nous a convoqués tous les trois, parce qu'il a entendu parler d'un rebouteux à Gondologo, à trois kilomètres de Ouahigouya, qui pourrait nous être utile. Mais aussi et surtout pour faire la morale à son fils. Il nous regarde, comme pour nous prendre à témoins :

« La Révolution ! Il n'a plus que ce mot à la bouche, mon fils ! Il a décidé de refaire le monde en prenant la défense des paysans les plus pauvres ! Mais il faut se défier des constructions idéologiques mensongères,

qu'elles soient politiques ou religieuses. Vous avez vu les "hommes rouges[34]", avec leur longue robe saoudienne et leur foulard de couleur blanche maintenu par une sorte de cerceau noir, qui sortaient de chez moi à l'instant ? Eh bien, ils sont très bizarres. Quoique musulmans, ils ont vraiment une culture bien différente de la nôtre. »

Piquée par la curiosité, je lui prête une oreille attentive, pensant qu'il va préciser sa position, mais il n'en dit pas plus.

Au lieu de quoi, il commence à raconter une fable sur un chien qui rêve de se débarrasser de sa lourde chaîne, pour courir en toute liberté avec les loups, comme dans la fable de La Fontaine, laissant à son maître la charge de garder la maison.

« Mais un chien domestiqué aux faux airs de loup ou de chacal ne peut pas vivre en errant et se nourrir d'os de cadavres putréfiés », dit-il. « Il ne peut pas retourner à l'état sauvage. Rappelle-toi, mon fils, que sans pitance et gîte assurés, il souffrira toujours de la faim ! »

La leçon ne laisse aucune place pour l'illusion : elle est ici d'inspiration morale et sociale. Et cette morale communautaire est, me semble-t-il, loin d'admettre que l'on puisse ou veuille se battre pour des éléments extérieurs, même de son pays. Moussa doit avant tout aide et secours aux siens. Par des temps pareils, il n'est pas souhaitable qu'il manque à ses devoirs familiaux,

[34] Les Arabes.

qu'il échappe au destin commun, pour se perdre dans les espérances des jeunes révolutionnaires ; il est au contraire plus que jamais nécessaire de rester fidèle au lien familial, à l'indispensable solidarité envers ses semblables, et de respecter les lois du groupe. Non pas comme une chaîne imposée de l'extérieur mais comme une adhésion, certes contraignante, mais librement et pleinement consentie.

Moussa garde le silence face à son père, le visage fermé. Ses paupières restent baissées. Puis il se lève. On entend seulement le bruit de va-et-vient des pilons qui résonne dans l'arrière cour, et les innombrables sons de la cuisine. On sent le parfum de la bouillie de mil qui mijote dans les marmites en terre et fait venir l'eau à la bouche.

À cause de son amertume, il nous a été impossible de parler pendant quelque temps. Puis il a simplement dit :

« La sécurité, parlons-en ! Je ne me vois pas travailler toute ma vie comme fonctionnaire de La Poste, de m'user dans un petit emploi. Nous ne pourrons jamais voir les choses de la même façon. Mais c'est mon père. Et s'il exige que je fasse le sacrifice de ce qui donne du sens à ma vie, je m'exécuterai. »

*

Aujourd'hui, le ciel est d'un bleu intense, indifférent à la douleur de Moussa. Assis dans la rue, nous

sommes exposés à tout ce qui se passe autour de nous. Des gens passent, s'arrêtent, pour lui poser en *mooré* les questions d'usage, s'enquérir de sa santé, de celle de sa famille. Moussa prend le temps de répondre et de les interroger à son tour. De l'autre côté de la voie de passage, à l'ombre du mur des maisons des femmes, les sœurs de Moussa, lesquelles jusqu'alors n'avaient pas montré le bout de leur nez, se peignent, se tressent les cheveux les unes les autres. L'une d'elles, encore très jeune, à la taille élancée, aux hanches étroites et aux bras longs et délicats, ressemble à une déesse égyptienne avec son visage félin aux pommettes hautes, sa belle grande bouche aux lèvres pleines, finement ourlées, ses grands yeux fendus en amande. Elle porte des cheveux, divisés au milieu, en deux macarons comme beaucoup d'adolescentes, et un ensemble en coton bleu indigo avec des lignes noires comme celui qu'Oumou a commandé pour moi. Mimi, la plus petite, âgée de trois ans, n'éclate plus en sanglots quand elle te voit ; elle sait que tu ne viens pas pour lui faire une piqûre ; mais elle reste debout dans son coin, sans bouger, un doigt à la bouche, intriguée plus qu'effrayée. De grosses mouches sont posées sur sa figure grave et pensive, encadrée de cheveux courts coiffés en multiples petits pompons ; la morve coule de son nez comme sous l'effet d'un chagrin, cependant que deux fillettes rieuses et malicieuses s'occupent du dernier-né de la fratrie qui ne sait pas encore marcher. Toutes les filles portent des boucles d'oreilles faites d'un simple cercle d'argent et prennent grand soin de leur coiffure.

Moussa ne prend pas la peine d'expliquer de quelle mère sont les enfants. Les plus jeunes sont tous des frères et sœurs, sans distinction ; ils forment à ses yeux une masse indifférenciée. Brusquement, sans qu'on s'y attende, un rideau de pluie tombe du ciel à grosses gouttes, à vingt mètres de nous ; et nous sommes assis au sec ! Pas pour longtemps, car il s'avance rapidement. Des gouttes tièdes tombent déjà sur nos têtes. Mais Moussa reste impassible, se sentant à couvert sous le dais de l'arbre.

« Ça goutte ! » dit-il laconiquement.

Sitôt l'averse passée, l'aînée de ses sœurs, tête couronnée de tresses drues, hérissées comme les piquants de la queue d'un porc-épic, est venue se joindre à nous pour la première fois. Elle est grande, svelte, tout en muscles ; elle a un port de tête bien droit, un front haut, des lèvres bien dessinées, découvrant dans un large sourire des incisives en haut légèrement écartées comme celles de maman, et de la fougue à revendre, comme un garçon ! Nous sommes à quelques jours de la fin du ramadan et ça se sent. Tout n'est que rires et taquineries. J'avais rêvé d'une immersion, si brève fût-elle, dans le monde féminin. Mais je dois me rendre à l'évidence : j'en suis écartée. Il m'est impossible d'approcher les femmes de la famille dans leur individualité, dans leur vie quotidienne car la cour des mères me reste fermée. Quoique les « mères » de Moussa habitent en face, je ne les ai vues qu'une seule fois, sans toi, lors des présentations d'usage. Leur univers, si brièvement aperçu, est pourtant tout proche ; il reten-

tit de voix étouffées, de rires d'enfants, mais il n'y a pas moyen d'y pénétrer. Il est séparé du monde des hommes par un mur, régi par des lois différentes. Père et fils ont leur propre maison et les femmes et les enfants les leurs. De toute façon, la cour des femmes m'eût-elle été ouverte, je n'aurais pu avoir aucune part dans leurs tâches domestiques ; je n'aurais jamais été qu'une visiteuse étrangère de passage, simplement tolérée. En quoi du reste eussé-je pu leur être de la plus petite utilité ? Je ne savais pas cuisiner à l'africaine ni même parler la langue *mooré*.

Quand la lune apparaît enfin, se détache la silhouette d'un petit lapin qui gambade à travers la voie de passage, puis disparaît dans une cour. Quoique riche en protéines et vitamines, personne à Ouahigouya ne consomme la chair du lapin ; pas plus qu'on ne mange des œufs.

« Allez savoir pourquoi, ça a toujours été ainsi ! » répond Moussa, lorsque nous lui demandons la raison de l'interdit alimentaire dont sont frappés le lapin et les œufs.

Comme sa sœur s'éloigne pour aller dîner, les petits frères apparaissent avec une écuelle de bouillie de mil que nous dégustons lentement à même la calebasse, à petites gorgées, comme des chats ; ce qui a le double avantage de calmer instantanément la faim et la soif.

Lorsque je leur ai demandé si leur rôle de petits frères ne leur pesait pas trop, ils ont ri de toutes leurs dents, sans retenue. Pourquoi cela leur pèserait-il de

servir les grands, puisqu'un jour ils seront grands à leur tour et servis par les plus petits… Preuve que les hiérarchies créées n'ont pas vocation à changer.

*

Dimanche, 11 septembre

En fin d'après-midi, nous avons rejoint tous trois Idrissa dans une buvette, non loin du marché. Comme Angelika est partie en vacances en Côte d'Ivoire avec son « mari » et la petite Catherine, Hans a mis la mobylette qu'elle lui avait empruntée à notre disposition. Il y a beaucoup de monde à la buvette. Dans la grande cour, des hommes en boubou sont assis en rond autour d'un petit feu de bois sec, ce qui, par cette chaleur, me surprend ; d'autres jouent avec des petits cailloux disposés dans deux rangées de six trous creusés dans des demi-bûches d'arbre. Le but du jeu est de récolter plus de cailloux que son adversaire, comme dans le jeu de dames. Mais cela semble plus compliqué et ça l'est. L'atmosphère est amicale et bon enfant. Sauf que l'endroit est infesté de longues fourmis volantes et que l'une d'entre elles s'est glissée sous ma robe, a remonté la jambe et enfoncé son dard à l'intérieur de la cuisse, là où la peau est tendre, délicate. La piqûre est cuisante comme celle d'une guêpe. Je pousse un cri, secouant la robe à pleines mains pour la chasser, tandis que fusent les rires autour de moi.

« Eh ! Poulette (décidément, ce surnom a la vie dure et prête à rire) ! » s'exclame un des hommes assis sur

une des chaises disposées autour du feu, portant à sa bouche gourmande les bestioles qui viennent s'y brûler les ailes. Avant que d'ajouter, faisant rire toute l'assemblée :

« Goûte ça ! Il n'y a rien de plus savoureux que des fourmis grillées ! »

Moussa m'entraîne avec discrétion vers une sorte de réduit en planches servant de toilettes, afin que je me débarrasse de l'insecte. Celui-ci s'est déjà échappé de la robe, mais son dard a laissé un trou dans la peau et provoqué un érythème. Depuis quelques temps, des changements se sont opérés en Moussa. Il s'est comme adouci. On dirait qu'il s'est laissé gagner malgré lui par un sentiment d'empathie envers moi. Cela se mesure à la façon dont il s'inquiète de mon amaigrissement.

« Pourquoi refuser de manger de la baguette ? » me demande-t-il. « Cela ne sert absolument à rien ! Tu as tellement maigri ces derniers temps que tes bras ressemblent à des brindilles ; si tu ne te nourris pas, tu vas dépérir », dit-il avec une mine affligée, tirant de sa poche de pantalon une gousse de kola, qu'il ouvre en deux.

Moussa m'encourage :

« La saveur est âcre, très amère, comme toutes les épreuves de la vie, mais fais-moi le plaisir de la mâcher aussi longtemps que possible ; elle soulage la sensation de faim et redonne des forces. »

Comment lui expliquer que mon estomac n'a plus l'habitude d'absorber de la nourriture et que j'ai perdu la sensation de la faim depuis longtemps ? Je porte néanmoins la gousse de kola à la bouche et m'efforce de la mastiquer, même si c'est difficile, pour lui faire plaisir.

À défaut de miroir dans la maison, j'ai cru pouvoir faire de toi mon miroir, songé-je en pensant à toi. Mais l'image de cet amaigrissement ne m'a pas été renvoyée. Manifestement, tu n'as rien vu, mon amour. Et si tu l'as vu, tu ne t'en es pas inquiété. Par ailleurs, quand je me regarde dans le rétroviseur de la mobylette, rien ne me paraît changé dans l'ovale de mon visage. Seul le corps est amaigri par les semaines de semi-jeûne.

Idrissa nous parle des vertus tonifiantes de la noix de kola et de son rôle essentiel pour qui doit effectuer des travaux très lourds et faire de longs kilomètres à pied sous le soleil.

« Traditionnellement », ajoute-t-il, « c'est aussi un gage d'amitié et un symbole de fidélité. »

J'ai été si frappée par la signification du cadeau de Moussa que j'en ai eu les larmes aux yeux.

C'est aussi à sa demande qu'Idrissa a dressé pour nous toute une liste de remèdes traditionnels infaillibles que les familles utilisent à Ouahigouya :

Cérumen secrété dans le conduit auditif externe d'un âne et retiré de ses oreilles pour calmer la douleur d'une piqûre de scorpion !

Peau d'une grenouille que l'on applique comme un pansement pour soigner un ongle arraché.

Infusion de feuilles de *neem* ou margousier, que l'on boit et avec laquelle on badigeonne le corps, contre le paludisme.

Fruit du baobab, appelé « pain de singe », que l'on écrase et mélange à de l'eau et du citron, pour en faire une pâte que l'on fait sécher et réduit en poudre contre la dysenterie.

Autant de petites protections derrière lesquelles se réfugient des existences sans cesse menacées par les aléas du sort et de l'activité paysanne.

*

Les jours passent vite, volent au loin comme des flèches, ne répondant pas aux questions qui m'assaillent. Comme nous ne pourrons pas demeurer à l'ORD une fois que ton stage sera terminé, qu'allons-nous faire ? Nous ne pouvons pas nous permettre de vivre à l'hôtel du Nord pendant une semaine. Alors, faut-il partir avec l'argent restant en quête d'autres guérisseurs ? Mais comment faire sans logement et sans moyen de transport ? Ou devons-nous retourner rapidement à Ouagadougou pour faire une demande de chèques de voyage, sachant que cela nous obligerait à rester dans l'attente pendant trois semaines ? Insoluble casse-tête.

Au réveil, nous avons découvert un scorpion dans la salle à manger. Il avait deux pinces en forme de grandes cornes et une queue qu'il tortillait en l'air comme un démon, prêt à piquer de son aiguillon funeste qui le frôlerait. Tu as pris un verre vide et tu l'as retourné sur l'intrus pour voir ce que le maléfique allait faire. Il est resté d'abord immobile ; puis il a fait lentement un tour sur lui-même, cherchant vainement un passage par lequel s'échapper. Enfin, se voyant perdu, il a retourné contre lui-même son aiguillon et il a succombé. Après quoi, tu l'as enveloppé dans un bout de papier et jeté dans les buissons. Mais était-il vraiment mort ?

Tu as fait un détour pour me déposer devant la maison de Boly avant de te rendre à l'hôpital, car Oumou tient beaucoup à m'accompagner chez le tailleur. En voyant le haut du vêtement, je sais déjà que je n'entrerai pas dedans. Le jeune homme m'a imaginée plus étroite d'épaules et de torse que je ne suis. Je l'enfile par la tête, y insère les bras, pressant ma poitrine comme dans un étau. Je prie Oumou, laquelle rit à mourir, de me tirer de là, de m'aider à enlever la camisole collée à la peau.

« Qu'as-tu fait là ? » s'enquiert-elle auprès du tailleur affligé, le plaisantant sur son travail comme un camarade, bien qu'il ait presque trente ans :

« Ce haut n'est pas du tout adapté. Ce n'est pas parce que c'est une Blanche que tu ne dois pas mesurer son tour de poitrine ! Sors ton mètre de couture

comme si c'était une des nôtres, s'il te plaît… et veille à ce que la prochaine fois le haut soit fait à sa juste mesure. »

Le malheureux a fini par s'exécuter avec un petit sourire contrit, tandis qu'Oumou l'observe d'un œil rieur et espiègle.

Sur le chemin du retour, Oumou et moi cheminons côte à côte dans les ruelles d'un rouge sombre qui parcourent la ville, où ne divaguent, à part nous, que des chevrettes aux longues pattes grêles : des blanches et des brunes tachetées de beige clair par endroits ; et des noires. Groupées, mais vagabondes, elles se nourrissent de touffes d'arbrisseaux et d'herbes folles. En elles se reflètent mon goût de la liberté, une liberté partagée et primesautière, délestée du poids de l'âge adulte. Du moins, c'est ce que je me suis dit à ce moment-là, selon l'esprit de l'époque.

Oumou a un grand désir de parler de Moussa, comme si elle avait lu dans mes pensées :

« Il se contredit sur plus d'un point et c'est peut-être ce mélange d'intransigeance sociale et d'individualité qui fait son charme. De toute manière, nous avons tous un double en nous. Mais voilà maintenant qu'il est amoureux de ma cousine Leia ! Or, entre eux, quoique nos pères entretiennent des liens d'amitié, il n'y a pas d'amour possible. Moussa sait très bien qu'il subirait les empêchements de sa parenté. Et le changement des mœurs qu'il espère et attend n'est pas encore en vue », l'entends-je dire à demi-voix.

Entre-temps, nous avons rejoint la concession de sa famille. À mon grand étonnement, elle me fait entrer dans la cour des femmes où jouent et gambadent en tous sens une fratrie d'enfants. Ils sont cinq, quatre filles et un garçon. Tous sont merveilleusement beaux. Un ovale pur, des traits suaves, un long cou, et surtout une posture qui tient de la grâce naturelle, avec toutefois une lueur de tristesse dans le regard des deux aînées, troublé comme par un voile bleuté. Leur gravité contraste singulièrement avec la gaieté et la vivacité aimable de leur grande sœur. C'est d'ailleurs ainsi que les représentent la photographie que tu prendras d'eux plus tard sur un fond de façade en banco, avec Oumou, encore toute occupée à les placer dans la bonne position. Sur une autre, on voit les deux plus petites de la fratrie, accompagnées d'une toute jeune fille, très droite dans une jolie robe vert perroquet rayée à fleurs rouges, appuyée sur une béquille de bois, laissant pendre un bras, cheveux rassemblés en courtes tresses au-dessus de la tête, et d'une servante du même âge, mince et petite, de type différent, qui, intimidée, regarde l'objectif par en dessous ; une servante, descendante d'esclaves de case, juridiquement libre, logée avec sa famille dans la concession pour aider aux travaux domestiques et à la garde des enfants.

« Naturellement, elle et sa famille sont libres de partir, mais comme ils ne savent pas d'où ils viennent, il leur serait difficile de se tirer d'affaire au-dehors ; ils se sentiraient désemparés, c'est comme ça », de commenter Moussa. « Du reste, ils n'ont pas d'argent. Com-

ment feraient-ils et où iraient-ils ? Où chercher refuge ? Ainsi, comme ils n'ont nulle part où aller, ils restent là, au service de la famille de Boly. »

Des journées qui suivirent, je ne garde qu'un souvenir diffus, car je ne consignais plus régulièrement mes réflexions dans le cahier. La sociabilité avait pris le relais à tout instant de la journée. Le matin, je m'attardais parfois seule dans la concession familiale de Boly avec Oumou, et plus longuement avec toi et Moussa, à l'ombre des arbres de sa maisonnette, comme nous en avions l'habitude.

Les gestes familiers, la présence retrouvée de Moussa, tout concourait à faire renaître en toi et moi une

joie sans mélange. J'éprouvais même la sensation curieuse d'être à la maison.

Autant que je m'en souvienne, nous avons attendu la lune tous ensemble, laquelle tardait à paraître, pour fêter la clôture du ramadan. Comme, en ces temps-là, l'eau minérale n'était pas disponible à Ouahigouya et que toi et moi n'étions pas amateurs de bière, on nous servit exceptionnellement du jus de tamarin à la saveur acidulée. Auparavant, Oumou avait coiffé mes cheveux en minces nattes serrées. Les jambes empêtrées dans les plis de mon pagne, endossé pour la première fois et tout comme il doit être, je ne savais comment m'asseoir sur la natte au milieu de tous ces garçons. Je me tins donc agenouillée, les fesses sur les talons, dans cette position si habituelle aux lavandières, mais très inconfortable pour moi, roulant dans mes mains comme je pouvais la pâte de mil aux haricots que je trempais dans une succulente sauce à la viande, sous les rires d'Ousmane, toujours aussi charmant.

*

Samedi, 17 septembre

Hans et Moussa sont partis pour Ouagadougou ; le premier pour une raison que j'ai oubliée ; le second pour toucher sa bourse étudiante. Aussi ce jour-là avons-nous pu profiter de la moto de Hans pour rouler en brousse au hasard d'un petit chemin de terre à l'autre. Sans plan de route. Vers tout ce qui dépayse l'âme. Dans l'air bleu, on sentait la terre, les effluves de

l'hivernage. On s'arrêtait juste pour écouter les stridulations des grillons dans l'éclatante lumière du soleil, regarder deux zébus blancs, cornes baissées, emboitées, qui s'affrontaient ; ou encore des ânes lourdement chargés de gros sacs et d'enfants. Devant nous, la couleur verte des jeunes tiges encore fragiles de mil et de maïs, ondulante comme une étoffe, ne laissait que par endroits des taches de terre nue et sèche, dépouillée. Puis, on repartait au hasard de la route, nous abandonnant à la beauté sobre, sans parure ni clôture, de la savane.

Au soir, Oumou nous a présenté Leia. Elle est très jeune, d'allure timide. On décèle chez elle une nature réservée. Une pudeur. Toute fine, elle a la démarche posée, la main délicate, et ne ressemble en rien à la resplendissante et fougueuse amie de Moussa de l'hôtel du Nord qu'il emmène librement au marché, au vu et au su de tout le monde, sans que cela choque. Rien de plus commun à Ouahigouya.

En Leia, aucune trace de coquetterie. C'est d'elle pourtant que Moussa est tombé amoureux. Je l'aurais parié ! À la réalisation de l'amour, à sa réalité charnelle, il préfère, à l'instar de Stendhal, l'insatisfaction, l'attente indéfinie, l'obstacle sans cesse renouvelé ; il ne peut renoncer à l'amour rêveur, à son désir de s'enivrer de poésie et de vertu, de mettre de l'ivresse dans la réalité ; bref, de nourrir la vie quotidienne de fantaisies baudelairiennes. Tout ce qui bouillonne maintenant dans sa tête, ce sont les effets, vivaces encore, de la poésie romantique, non sans déchirement

intérieur, puisque rien ne lui cause plus de plaisir que l'amour contrarié. Mais c'est aussi et surtout, me semble-t-il, un état mélancolique qui est en lui et modèle la sensibilité profonde de son être ; un être livré à l'enchantement du jardin secret qu'il a bien voulu nous faire partager en se montrant vraiment lui-même, sans faux-fuyants ni dissimulation.

Finalement, toute sa jeune vie est un combat ; un combat entre « le spleen et l'idéal » qu'il livre en lui-même. Il suffit de le surprendre au sortir d'un profond sommeil pour se faire idée de ses tourments ; il reste assis sur son lit, ramassé en lui-même ; il change de regard ; un regard égaré, où l'on voit s'agiter parfois des monstres terrifiants.

*

Maintenant que le mois d'octobre approche, le séjour à Ouahigouya touche à sa fin. Et nous n'assisterons pas aux réjouissances qui suivront les récoltes. Aujourd'hui, tu m'as présentée à un couple de Français qui travaille à l'hôpital. L'homme est médecin chef du secteur ; la femme, infirmière. Ils sont tous deux amis du fameux docteur Gaurier que nous aurions tant aimé rencontrer.

Nous avons été, toi et moi, agréablement surpris par les jugements éthiques des Champion, c'est ainsi qu'ils s'appellent, et si nous les avons évités jusqu'à maintenant, c'est à cause des idées que tu te faisais ou, plus exactement, qu'Aurégan t'avait mises dans la tête. Mais

quelles idées Aurégan se faisait-il des Champion ? En fait, ceux-ci sont carrément pour le départ des Blancs qui travaillent en Haute-Volta, considérant que tout compte fait ils n'ont rien à y faire, que d'y prendre de mauvaises habitudes. Résultat, les Champion sont mis au ban par les autres Français ; et comme leurs rapports avec les gens de Ouahigouya, en dehors du travail, se réduisent au strict nécessaire, les portes des concessions leur restant fermées parce qu'ils sont français, ils vivent dans l'isolement.

Mais de notre conversation j'ai surtout retenu que si le taux de mortalité infantile est si élevé, c'est en partie à cause de la poudre de lait de vache Nestlé qui est distribuée gratuitement dans les villages et que les femmes additionnent à de l'eau de puits ou de marigot. Cessant de donner le sein, le lait maternel se tarit et les mères ne peuvent plus nourrir leur bébé une fois que la poudre de lait est terminée, conduisant l'enfant à la dénutrition, puis à la mort. Et ce malgré les efforts et les chansons d'information du docteur Gaurier, si en faveur à Yako et dans toute la province du Passoré.

« C'est aussi cruel que scandaleux ! » se sont-ils exclamés pleins d'amertume. « Vous arrivez à comprendre comment on peut supporter de voir ça ? De s'en accommoder ? »

*

Lorsque je me réveille le lendemain pour donner à boire à l'âne, je m'aperçois qu'il a disparu. Je sillonne

l'ORD en tous sens, à sa recherche : il n'est nulle part. Je cours, apeurée, bourrelée de remords. Je l'ai tellement négligé ces derniers temps !

Moussa est de retour à Ouahigouya avec Célestin, un de ses meilleurs amis du même âge ; il m'a apporté un petit cadeau : un fruit en coque contenant plusieurs graines enrobées de chair pulpeuse blanche au goût légèrement acidulé. Tous deux m'ont aidée à chercher l'âne, criant à tue-tête.

« Un âne ne se perd jamais », me rassurent-ils. « Il s'en retournera vers son propriétaire. »

Je me demande tout de même ce que va dire le père d'Oumou.

À vrai dire, Boly s'est montré méfiant et a réclamé le paiement de son âne. Pendant trois jours, plusieurs heures par jours, nous l'avons, toi et moi, cherché ailleurs, plus loin, si désespérément que j'en ai comme perdu le sommeil. Mais l'âne reste introuvable.

Moussa recourra à son père pour me tirer de ce mauvais pas, invitant son ami à faire acte de piété envers les voyageurs, suivant le Coran. C'est du moins ce que j'ai imaginé. Car non seulement l'affaire en est restée là, mais Boly a refusé l'argent de la location.

Ce soir-là, Leia nous a apporté une calebasse contenant du lait tiré de la mamelle d'une vache, traditionnellement offert comme présent à une personne en gage d'amitié. Le charme de Leia est sans artifices. Les

soins domestiques, l'éducation qu'elle a reçue ont mûri sa vertu. Elle se tient devant nous, silencieuse, les paupières baissées, sur la réserve, cependant que non loin de nous des enfants courent en tous sens, secoués de rire. Au pied du mur de la maison d'en face, une jolie femme, assise sur un tabouret bas près d'une grosse marmite en terre, préparant la bouillie du soir sur un foyer à trois pierres, éclate d'un rire clair, fort amusée par leurs jeux. Nous buvons lentement le lait que Moussa a fait chauffer par précaution, car les vaches laitières des Peuls ne sont pas surveillées pour la tuberculose.

Nous avons terminé la journée avec Moussa et Célestin dans un bar musical. Ils voulaient nous faire connaître un orchestre de jazz voltaïque, moderne et urbain, traversé par beaucoup d'influences. Avec ce pagne enroulé autour de la taille, je dois me tenir assise à l'arrière de la mobylette, comme une femme d'ici, avec les deux jambes du même côté. Toute une aventure.

Le public est peu nombreux mais passionné. Le groupe de musiciens s'est installé sous un auvent pour protéger de la pluie les divers instruments : guitare, trompette, saxophone, petite percussion. En ces temps-là, nous écoutions surtout les graves mélodies de Miriam Makeba, de Nina Simone, Miles Davis et Ray Charles ; nous n'étions pas de grands amateurs de musique jazz africaine. Néanmoins, en dépit de notre ignorance en la matière, ce fut un moment limpide, de

partage, de communion, de ceux qui tiennent à jamais une place dans les rêveries nostalgiques.

Adieu à Ouahigouya

Au réveil, nous avons découvert un serpent mort sur la véranda ! Il n'y avait personne en vue. Est-ce un sort qu'on nous a jeté ? Et un sort pour quoi ? Est-ce le voleur de chèques, sorti de prison, qui l'a déposé là pour nous effrayer ? Pourtant, nous n'avons pas porté plainte ; et nous n'avons jamais voulu une telle peine.

Manifestement, Moussa ne partage pas notre inquiétude quant au garçon. Ce qui est sûr c'est qu'il n'a aucun pouvoir spécial. Ce n'est pas un sorcier ; il ne peut donc jeter aucun sort.

Tu as réussi à troquer ton complet-veston bleu marine pour un grand et ample boubou traditionnel bleu ciel, en coton fin et damassé, col ras du cou et orné d'une broderie blanche sur le devant et sur la grande poche. Ainsi vêtu, tu pourrais être tout droit sorti de la bible illustrée par Chagall !

Nous n'avions jamais parlé de Hans avec Moussa. Mais comme ce dernier doit effectuer dans une semaine un déplacement à Bobo Dioulasso avec Miriam et que, si le cœur nous en dit, nous pourrions toi et moi être du voyage, nous voudrions, avant le départ, témoigner, autant que faire se peut, notre gratitude

envers lui, Moussa, ses amis et son père pour l'aide qu'ils nous ont apportée. Si bien que, après avoir eu passé en revue les différentes possibilités de les remercier tous, nous nous accordâmes, toi et moi, pour acheter un mouton au grand-père maternel de Moussa avec une partie de l'argent qui nous restait et, si Hans le voulait bien, d'organiser un méchoui chez lui.

Moussa dit alors, après qu'il eut ôté de sa bouche le bâtonnet de bois avec lequel il prend soin de ses dents, avec dans la voix comme un ton de reproche à l'endroit de Hans :

« Voyez-vous, Hans est un brave type ! Il est gentil avec Miriam et sa famille, leur vient en aide, mais l'idylle prendra fin avec son départ, puisque les coopérants finissent toujours par rentrer chez eux. Alors, Miriam, quoique jeune encore et accorte, sera sujette au mépris et aux sarcasmes. Les hommes de sa communauté ne lui pardonneront pas ce qu'ils regardent comme libertinage. Pour eux, elle n'est qu'une fille perdue ; elle n'aura pas droit au respect. N'a-t-il jamais songé à ce que sera son sort en tant qu'ancienne « femme de Blanc » – la pire injure qu'on puisse lui faire et qui lui sera sans cesse jetée – quand elle n'aura plus cet homme qui assure à sa famille un appui convenable ? »

Au vrai, sachant qu'elle ne trouverait peut-être jamais un mari, il est arrivé à Hans d'envisager d'emmener Miriam avec lui en Allemagne. Mais, fût-il fier d'elle, de sa force de caractère, car derrière

l'apparence de gracilité se dissimule une femme combative, il hésitait. Car là d'où il venait, il n'aurait pas le même niveau de vie qu'ici ; et puis, on ne lui passerait pas de vivre une union avec une femme noire. Isolée, sans famille, sans l'appui ni le secours des femmes de son entourage, son existence serait incomparablement plus dure qu'en Afrique.

Même si en ce temps-là allait croissant en Europe le besoin de remettre tout en question, de se libérer du poids des préjugés et des conventions, d'inventer un nouveau mode de vie, on ne pouvait méconnaître dans cette triste histoire les feux croisés des opinions héritées – africaines et européennes – sous lesquels Miriam risquait à la fin d'être prise en étau. Dans une situation comme dans l'autre, elle serait victime d'ostracisme.

Je ne pouvais que donner raison à Moussa. N'avais-je pas eu moi aussi envie de dire à Hans comme il nous faisait part de son dilemme :

« Tu dis vouloir aider Miriam et protéger sa famille de la misère, mais n'es-tu pas aussi celui qui va les conduire à leur perte ? Pourquoi cela se passe-t-il toujours ainsi ? Les Champion ont raison. Les Blancs ne songent qu'à eux, ne vivent que pour eux. »

Mais je m'étais longuement tue.

« Cela dit », poursuit Moussa en s'adressant à moi, « vous faites bien de partir avec eux. Le pays bobo est

très intéressant. Dans certains villages il existe encore, par exemple, une filiation matrilinéaire ; à savoir que c'est suivant la ligne maternelle qu'est transmis le nom et l'oncle maternel a plus d'importance que le père. Comme en pays lobi, du reste. Et si les populations de ces villages sont parfois qualifiées de « sauvages » par les Mossi, il n'empêche que, traditionnellement, le système social y est assurément plus égalitaire que chez nous. »

Après qu'il eut exposé avec une grande éloquence de verbe et de mouvements ce qu'il faudrait faire pour que la vision de ces villageois bobos devienne une vocation accessible à toutes et à tous, il amena délicatement la question qu'il voulait nous poser.

Il a rendez-vous avec Nonca, l'instituteur qui rosse les Français, et voudrait nous le présenter.

Quelle idée a-t-il derrière la tête ? Qu'attend-il de moi ? Que je me taise et me fasse passer pour une Allemande ?

« Ce ne peut être qu'ainsi et pas autrement, voilà tout ! », décide-t-il.

Poussés par la curiosité, nous avons donc rejoint à mobylette la buvette où Nonca a ses habitudes. Et l'accueil qu'il nous réserve est pour le moins jovial. De haute stature, tout en longueur, la tête droite, il me toise avec une attention intense de tout l'éclat de ses yeux d'un noir flamboyant. Comme nous nous installons à une table, il s'assied en face de moi. Dans la pièce rectangulaire, assez spacieuse, les clients rassem-

blés devant le comptoir nous épient en silence sans en avoir l'air. On entend bourdonner les mouches. Le temps paraît se dilater.

« Je vous ai fait venir pour vous dire que je suis un brûlant admirateur d'Hitler », dit-il en relevant le menton et en marquant une pause.

Je me rappelle le sentiment d'indignation que j'avais senti naître en moi. Je n'avais pas peur ; je me suis récriée contre ses propos, proférant d'un souffle que je n'étais pas allemande mais française, et tout le mal que je pensais d'Hitler. Que celui-ci voulait une guerre d'extermination et que les Africains n'y auraient pas coupé.

À ce moment-là, tous les clients se sont rués vers la sortie de la buvette en troupeau affolé. Moussa semblait, quant à lui, comme frappé par la foudre et courbait les épaules comme sous la menace de la badine de l'instituteur. Dehors, l'assistance gardait le plus profond silence, d'aucuns le nez collé contre la vitre de la fenêtre. Nonca s'est levé ; il a allongé son long cou et son crâne chauve vers moi, comme s'il allait me donner un coup de boule. Mais, en fait, les choses se passèrent tout autrement. Tout à coup, il a rejeté la tête en arrière dans un grand éclat de rire sonore, déclarant haut et fort, au risque de ruiner sa réputation de grand méchant loup :

« Tu es joliment téméraire pour exprimer le fond de ta pensée devant moi ! Allez, tiens, la Française, serre-moi la main ! Ce qui est sûr c'est que nous irons tous

les deux un jour en enfer, où nous nous retrouverons. Tu peux y compter ! »

À la suite de quoi il a réglé l'addition et quitté la buvette, tout en continuant à s'esclaffer, agitant la tête et émettant un léger tchouro, petit bruit de la bouche comme s'il suçait ses dents, laissant les clients abasourdis par l'incohérence et l'absurdité de cette scène ; une scène qui, au dire de Moussa, défrayerait la chronique pendant de longues années à Ouahigouya.

*

Moussa est parti pour Sissamba, promettant d'être de retour avec le mouton d'ici deux jours. Alors, nous sommes passés chez Hans pour lui faire part de notre intention d'organiser un méchoui avant de quitter Ouahigouya. Mais quand nous fûmes devant lui, nous restâmes assommés par la tragique nouvelle. Surprise dans son sommeil, Jutta avait péri durant la nuit dans un incendie. Un feu de brousse, déclenché par le brûlage des terres avant les semailles, s'était propagé rapidement, sans frein et sans pitié, fonçant tout droit sur la maison en bois qui avait flambé dans le tourbillon du brasier.

Une émotion poignante, indicible, qui n'a pas de larmes, nous a serré à la gorge. Nous ne pouvons pas, non, nous ne pouvons pas supporter cette image effroyable : Jutta, dévorée par les flammes, brûlée vive !

Mornes et tristes furent les jours suivants. Les eaux de pluies avaient çà et là creusé des ornières profondes. La terre était fangeuse par endroits. Et Moussa n'était toujours pas rentré !

Tu es venu avec moi pour tirer un portrait d'Oumou devant sa maison en dur, badigeonnée de blanc crème, avec des fenêtres abritées par des volets en métal. Une photo la représente en gros plan, te regardant de biais avec un sourire lumineux sur le visage. Elle croise les bras de manière pudique et spontanée comme pour se protéger de l'objectif. Tu prends également en photo les enfants, puis une femme de la famille, laquelle nous regarde tout d'abord de manière oblique quand elle te voit braquer l'appareil sur elle et la jeune fille à ses côtés, au nez busqué comme le sien. Je ne sais ce qui balaya ses dernières réticences. Mais elle s'est laissé photographier. D'une beauté singulière, magnétique, très claire de teint, avec un tatouage noir en forme de trait vertical au bas du front, entre les sourcils, elle porte des boucles d'oreilles pendantes en forme de gouttes dorées. Sa tête est couverte d'un foulard en tissu à carreaux rouges et blancs. D'elle, tu n'as laissé dans le cadre que le visage finement dessiné au sourire teinté de mélancolie.

Chemin faisant, nous croisons le père de Moussa qui s'en rentre chez lui, coiffé de son chapeau large comme un toit de paille, et flanqué d'un homme long et sec, tout de bleu vêtu, d'un bleu défraîchi, portant sur la tête un petit bonnet blanc conique et au cou un rosaire musulman. Sur la photo, le père de Moussa a

les épaules redressées et regarde droit dans l'objectif ; il a rejeté son chapeau en arrière et se tient parfaitement immobile.

Il t'a invité à prendre en photo les personnes de la famille, excepté ses épouses. Outre les portraits en noir et blanc, particulièrement expressifs, que tu as faits de Moussa, tu as su croquer sur le vif des moments de la vie quotidienne, montrant les petits frères, assis, debout, affalés en petit groupe sur des nattes, au côté de leurs grandes sœurs qui se tressent les cheveux devant le mur de la maison des femmes pendant les heures de repos. Je ne conserve qu'une image vague des conjointes des fils aînés, très occupées le plus souvent, dont nous ne savons ni l'âge ni le nom et que je serais bien en peine de décrire de l'intérieur. Elles ne sont restées présentes dans mon esprit que de manière spectrale, à partir des photographies que tu as prises.

Par ce jour de vent, l'une d'entre elles, aux bras nus ronds et musclés, vanne le mil. Elle tient à bout de bras une grande calebasse remplie de millet battu qu'elle verse délicatement dans une autre calebasse posée sur le sol, afin de séparer les grains de ses légères impuretés. Balayées par la brise, celles-ci se déposent un peu plus loin, tandis que les grains tombent en cascade dans la calebasse. Opération répétitive comme un refrain, qu'elle a poursuivie patiemment jusqu'à la disparition complète de toute impureté.

Le père de Moussa

Face à toi, une autre femme, jeune mère d'une nature joviale, monte à mobylette comme un homme, joliment vêtue d'un boubou ample, arrondi et finement brodé à l'encolure, avec des manches évasées

tombant jusqu'aux poignets, un léger foulard noué autour de la tête.

Sans oublier la série de photos d'enfants en culottes courtes que nous avons vus jouer quotidiennement dans la rue jusqu'au moment où la nuit tombait.

Seule une jeune passante en cheveux, dans la vingtaine, arborant un ensemble jaune pâle avec des motifs de couleur ocre jaune et portant un nourrisson aux yeux grands ouverts, bien enveloppé aux creux de ses reins dans un pagne en coton d'une éclatante blancheur, a pris la pose.

On imagine que, dans un tel contexte, où l'on pense qu'avec une photo les sorciers peuvent vous envoûter, n'est pas invité à photographier qui veut. Mais tu as un atout considérable : tu es l'ami de Moussa, et donc une personne de confiance, exclusivement désireuse de garder en mémoire des traces de son passage à Ouahigouya. Le père de Moussa sait que tu utilises des films diapositives et que nous ne pourrons pas les faire développer de sitôt, mais cela lui importe peu. À l'en croire, nous avons accompli notre voyage avec une âme de pérégrin, non dans le luxe mais dans la pauvreté, fût-elle temporaire ; ce qui répond à ses yeux à une étape de maturation, laquelle compte dans le développement d'un adulte.

C'était une telle joie de regarder ces tableaux vivants devenus si familiers ! Tous avaient l'air paisible ; ils étaient si heureux… autant qu'il leur était permis. Jamais on n'entendait un enfant pleurer. Et s'il arrivait

d'entendre dans l'air des pleurs, Moussa se levait pour s'enquérir de la cause. Quelle période triste et joyeuse à la fois nous avons connue ! Nous parlions de tout ce qui demandait à être mis en cause, mais aussi de tout ce qui nous venait à l'esprit : des joies, des peines, des déceptions, de l'inquiétude qui accablait nos cœurs, des rêves fous que nous partagions, corrélatifs à un idéal quelque peu naïf, irréaliste, une utopie, comme si notre génération eût été à même de changer le monde et de le refaire.

Ont passé les années de la jeunesse, du mouvement communautaire des années 1970 ; nous sommes tombés, toi et moi, de nos merveilleux nuages ; nos rêves se sont effrités, nos espoirs envolés. Mais si les ailes que nous avons recouvrées au prix d'un déracinement hasardeux ont laissé quelques plumes dans les orages, elles nous ont portés vers une vie moins ordinaire, plus mouvementée, plus poétique aussi, inattendue, libérant notre esprit de création.

Les temps ont changé. Et nous nous surprenons à soupirer après le temps passé, lointain, après les êtres absents, morts, disparus ou éloignés, avec lesquels nous partagions du rêve, des choses extra-ordinaires, dialoguant avec eux, et qui maintenant forment une farandole silencieuse et invisible autour de nous, en nous. Alors, pourquoi avoir mis en discours Moussa plutôt qu'un autre compagnon ou une autre compagne de route, alors que nos chemins se sont seulement

croisés ? Sans doute parce que le séjour à Ouahigouya avait provoqué la réflexion, et la rencontre avec Moussa le passage d'un monde à un autre. Que sa parole nous a longtemps marqués de son empreinte, affirmant la nécessité pour les pays africains de s'affranchir de l'Europe et de trouver une voie qui tournerait le dos à Moscou pour lutter contre la pauvreté ; thème que les romanciers de l'Afrique francophone semblaient alors avoir choisi de bouder. Enfin, parce qu'en dépit des désillusions de l'Indépendance, des dures fatigues de la campagne, des maladies souvent funestes pour les enfants en bas âge, de la disette et des mauvaises récoltes, les paysans étaient encore traversés par leurs songes, saisis d'une brindille d'espoir qui faisait office de bonheur. Mais à cette heure, où sont leurs petits enfants, où sont-ils ! Ont-ils pris le chemin vers l'Europe par le désert et la mer, au risque de la malédiction de la solitude, voire de la mort, pour changer le destin de leur famille, ou tout bêtement pour tenter de conduire eux-mêmes leur vie comme nous l'avions fait plus tôt ?

Jamais je n'oublierai ces journées rythmées par les rudes tâches qu'hommes et femmes accomplissaient et répétaient inlassablement avec patience, jour après jour, envers et contre tout, leurs beaux gestes simples et sereins, comme je garderai au cœur tous les discours brûlants de notre frère d'âge.

Le départ approche et une tristesse mortelle fond en moi : il me faudra retourner à Cologne, là où les gens placent leur bonheur dans des biens matériels, si mo-

destes soient-ils. À Ouahigouya, je me suis sentie moi-même, en accord avec ma propre nature, pour la première fois depuis bien longtemps. Aussi tous les projets que nous échafaudions avaient-ils désormais pour horizon l'exil dans un lieu où tout serait essentiel, incandescent et matriciel comme à Ouahigouya.

Fragments de réalité

Moussa a perdu l'équilibre et il est tombé de mobylette en transportant le mouton qu'il avait mis sur ses épaules avec l'assistance de son grand-père. Il a dû s'en retourner à Sissamba pour installer la bête dans une grande corbeille en bois tendue de peau de cabri, qu'il a fixée tant bien que mal sur le porte-bagage et que nous garderons longtemps en souvenir.

À la veille de notre départ pour Bobo Dioulasso, le cuisinier de Hans a égorgé, éviscéré et farci d'herbes le mouton, puis il a allumé le feu de bois dans la cour pour le faire braiser. Mais la mort violente de Jutta avait jeté une ombre sur la joie d'être rassemblés autour de l'animal arrosé de graisse, embroché sur un pieu, que Hans faisait tourner lentement à la broche au-dessus des braises et des cendres chaudes. Moussa et ses amis ont savouré le festin de viande rissolée à l'odeur capiteuse, détachant avec leurs doigts les morceaux les plus onctueux à même le mouton, mais ni Hans, ni toi et moi, ne mangeâmes avec appétit.

Au fur et à mesure que j'écris, les souvenirs qui se sont déposés en moi remontent rapidement à la surface, par bribes et par fragments disjoints, comme sur une scène coulissante. Après avoir étreint Moussa et lui avoir promis de prochaines retrouvailles à Ouagadougou, nous nous sommes entassés sur la banquette à l'avant de la 504 à plateau, avec Miriam à côté de Hans. La piste était défoncée d'ornières, semée de larges flaques d'eau et de mares laissées par la forte averse de la nuit, que Hans, toujours en alerte, contournait craintivement, roulant au pas à cause des gerbes d'eau sale soulevées par les roues. Dans ce tableau familier, seuls quelques arbres solitaires se dressaient au milieu d'une herbe vert tendre poussant par bouquets, et je remarquai çà et là des trous d'eau où s'abreuvaient des vaches qui n'avaient que la peau sur les os. L'air qui nous fouettait le visage et les cheveux s'était un peu radouci, cependant que la piste mouillée s'amollissait, se faisait boue. La Peugeot a dérapé plusieurs fois et s'est embourbée jusqu'aux moyeux. Hans a donné un coup d'accélérateur, s'efforçant de sortir les roues de ce mortier, mais celles-ci tournaient dans le vide. Il a coupé le moteur et nous avons dû descendre du véhicule. Les champs de mil et de maïs s'étendaient, loin de tout secours. Que faire ? Tout était silencieux, désert. On entendait seulement le chant des grillons lorsque, soudain, surgirent à mobylette deux garçons chaussés de tongs en plastique, portant chemisette à manches courtes et pantalons trois-quarts à l'européenne. Ils s'arrêtèrent, disposés à nous prêter main forte. Miriam et moi sommes restées de-

bout avec le sentiment d'être inutiles, n'étant pas en mesure de les aider. Hans et toi, déchaussés et pantalons retroussés, pataugiez dans la boue visqueuse pour dégager les roues enlisées avec les mains, pendant que les deux garçons comblaient l'ornière, gorgée d'eau. Puis une fois parvenus à désembourber le véhicule grâce à leur aide, vous les avez remerciés chaleureusement, et nous sommes tous remontés dans la Peugeot. Mais, désormais, il s'était fait tard et la fatigue commençait à se faire sentir. Et c'est à bord de la Peugeot, préservés des insectes et des scorpions par une grande moustiquaire avec laquelle Hans avait auparavant couvert le plateau arrière, que toi et moi avons passé la nuit. Miriam et lui ont préféré dormir à la belle étoile sur une natte.

Nous nous sommes réveillés à l'aube. Les premières lueurs du jour filtraient, tamisées, à travers le rideau de gaze blanche. Tout était calme. Lorsque nous sommes sortis, ébouriffés, de l'arrière de la Peugeot, une natte était garnie de pain, de confiture et d'œufs durs. Hans retira du panier une bouteille thermos et nous servit du vrai café. Pour toi et moi le petit déjeuner le plus copieux qui fût. Assis en cercle autour de la natte, seule Miriam se taisait. Quand je la voyais, je ne pouvais m'empêcher de penser à ce qu'avait dit Moussa, éprouvant comme un malaise. La jeune femme se coulait dans le regard de Hans avec un visage radieux ; elle semblait si pleine de quiétude ! Sur la photo que tu as prise d'elle – cheveux sagement tressés, vêtue d'une tunique courte à manches trois-quarts couleur vert

d'eau très clair associée à des motifs ocres et noirs, tête légèrement appuyée sur un bras fin à moitié dénudé, poignets cerclés d'un bracelet et d'une montre en argent – ses yeux de braise et sa bouche aux lèvres fines sourient librement à l'objectif, sans retenue, avec quelque chose d'enfantin ; elle est on ne peut plus charmante.

Nous avons roulé sur la piste, silencieux, les yeux encore lourds de sommeil. Au bout de quelques heures, nous avons vu passer, à longues foulées, deux chasseurs de la même taille au corps musculeux, bras et jambes dénudés, regardant droit devant eux. Ils marchaient pieds nus dans la savane avec à la ceinture des couteaux de chasse dans leur gaine et étaient munis de sagaies, d'un arc et d'un carquois rempli de petites flèches. Puis, soudainement, le paysage a changé. La savane à l'herbe rare, piquée par endroits d'arbustes chétifs, céda la place à une zone plus boisée. Outre les arbres de karité et les gommiers qui sont également présents en pays mossi, j'ai remarqué de grands arbres que je ne connaissais pas et quelques tamariniers. Au bout d'un moment, Hans a ralenti et s'est arrêté à la hauteur d'un petit marché où sévissait une chaleur humide. Des dizaines de mouches s'étaient attachées à la viande de cabri crue sur l'os, séparée de la tête, mais l'homme, assis derrière son étal de bois, ne pensait pas à les en chasser.

Lorsque Hans a eu fini de faire ses emplettes au milieu d'un joyeux brouhaha, il a pris la direction du lac appelé « mare aux hippopotames », parce que ces ani-

maux, lourds et gloutons, y abondent. « Avec un peu de chance », dit-il, « nous réussirons aussi à voir des crocodiles se hisser hors des eaux du fleuve qui se trouve à proximité et traîner à l'ombre sur les rives. Mais c'est très rare car ils se cachent dans la vase ou observent les hommes sans être vus depuis les buissons de roseaux. Et s'ils sont redoutables pour la plupart des êtres humains, celui qui a pour totem le crocodile peut au contraire puiser de l'eau ou laver du linge dans le fleuve sans courir le risque d'être dévoré… »

À l'instant où j'écris, quelques lambeaux d'images flottent dans mon esprit, mais celles-ci sont fugaces, inconstantes ; elles manquent de clarté, de précision. Ma mémoire a retenu de cette brève excursion à la « mare aux hippopotames » la vision fugitive de colossales masses de chair grisâtre, ouvrant largement leurs gueules plantées de défenses longues et tranchantes. Et malheur à ceux qui les eussent approchés en barque !

Un peu plus loin, sur la berge de la Volta, des crocodiles, que rien ne venait perturber, reposaient les yeux mi-clos.

« Ici, les mouches noires, ou simulies, sont l'autre fléau du pays avec les moustiques de la malaria », te raconta un homme qui longeait la rive du fleuve grossi par les pluies, et s'était arrêté pour causer. « Car elles sont responsables de l'onchocercose ou "cécité des

rivières", maladie filarienne due à un ver qu'elles transmettent par morsure et qui dévore les yeux. »

Les calamités de la vie africaine étaient bien éloignées de l'image que m'avait livrée la littérature. L'incessante poursuite des escadrons de mouches et de moustiques, défiant toute protection, l'infernale sécheresse, la folle multiplication des feux de brousse, la perpétuelle compagnie de la faim et de la mort, n'occupaient pas une place importante dans les œuvres littéraires. Il y avait tant de choses tues. Pour ma part, je n'étais pas africaine ; je ne pouvais pas avoir la même conception de la réalité et ma vérité sur les autres était une vérité incertaine, passagère ; n'empêche que j'avais pris conscience au cours de ces trois mois que la Haute-Volta était un pays pluriel, plein d'oppositions, aux caractéristiques complexes, parfois ambiguës, comme l'était au demeurant Moussa, en qui nous avions trouvé l'ami d'élection dans l'instant même de la rencontre.

À l'entrée de Bobo Dioulasso, ancienne capitale de la Haute-Volta, une large allée de majestueux fromagers, remarquables par leur dimension, faisait songer à une voie royale, privée de toute possibilité d'égarement. Mais, faute de notes, de photographies, qui eussent arraché la ville à l'oubli, le passage à Bobo Dioulasso n'a laissé en moi aucune trace.

Ainsi, ma mémoire n'a gardé que les événements douloureux des jours suivants. Je ne saurais dire pourquoi Hans nous déposa en pleine campagne dans un

dispensaire tenu par un couple d'Allemands, dont un des murs était mitoyen avec une maison en dur, badigeonnée de blanc crème, avec une jolie porte en bois vert, ni pourquoi nous restâmes là. Était-ce ton idée ? Ce dispensaire rural, où les soins étaient gratuits, accueillait de très petits enfants au visage parcheminé souffrant de dénutrition sévère, de diarrhée, de fièvre et de tout un tas d'affections. De nombreuses mères venaient de loin pour les y amener jusqu'à ce qu'à ce que leur développement physique soit proportionnel à leur âge. Des femmes sous-alimentées, tête nue, aux cheveux rasés de près, à la silhouette étique, montraient un buste décharné aux seins longs, flasques et plats comme deux outres vides, qui peinaient à assurer la subsistance de leur dernier-né. Jamais je n'avais vu aussi à nu la dureté de la vie en brousse, pas même dans les dispensaires du Yatanga. Dans la cour, un bambin au ventre ballonné par la malnutrition, assis sur une natte en tige de mil sur lequel veillait une mère, tenait de la main droite une louche de bois emplie de quelques graines qu'il portait de la main gauche à la bouche en levant vers nous deux yeux d'un noir de jais, cependant qu'à ses côtés babillait une toute petite fille au cou joliment potelé, paré d'un petit collier de graines.

J'étais surprise de trouver dans ce dispensaire un homme comme ce médecin allemand, car j'avais vu que son visage était marqué d'une fine et longue balafre qui lui zébrait la joue droite de haut en bas, trace de ce rite initiatique, hérité de l'ancien rite du duel,

pratiquement éradiqué dans les pays à forte tradition démocratique, mais qui demeurait en Allemagne un signe très visible d'appartenance à ce qu'on appelait les *schlagende Verbindungen* ou « corporations d'étudiants » à caractère patriotique et sportif, perçues en ce temps-là comme brutales et imprégnées de valeurs militaires. Que faisait-il donc là ?

« Ce bébé va mourir », nous dit la compagne du balafré, dont j'ignorais le nom, serrant dans ses bras un squelette minuscule recouvert d'une peau grisâtre et flétrie de vieillard. Je me souviens que le nouveau-né tournait vers elle des yeux démesurément agrandis, lui mangeant le visage, mais sans regard, éteints, comme morts.

« Il n'absorbe rien. La mère nous l'a amené trop tard. Il n'y a rien à faire. Pas de miracle à espérer ! »

Il avait les lèvres sèches et donnait l'impression d'avoir beaucoup de difficultés à respirer. On sentait que c'était bientôt la fin. À peine vivrait-il quelques jours. Mes yeux se sont embués de larmes et j'ai détourné la tête afin de résister à la tentation de prendre la fuite. Mais non sans mal, je suis restée, si aiguë fût ma peine. Car c'est à ce moment-là que mon regard a croisé celui du bambin au ventre gonflé, qui souriait à la vie. Irrésistiblement attirée par sa joie d'exister, je me suis hâtée vers lui ; je l'ai pris et tenu dans mes bras comme pour chasser l'image si atroce, si scandaleuse, du bébé mourant. Mais au lieu de trouver une consolation, cela n'a fait qu'aviver ma détresse. Je n'avais ja-

mais encore été confrontée à la mort. Et l'image de celle, intolérable, impitoyable, qui allait frapper ce petit être dénutri et l'arracher, au seuil même de son existence, du sein desséché de sa mère, pour le plonger dans l'obscurité profonde de la terre, me révoltait, me chavirait le cœur. Elle a imprégné mon âme pour toujours.

Dans la gare de Bobo Dioulasso où nous nous sommes procurés des billets pour Ouagadougou avec un immense soupir de soulagement, une multitude de gens étaient assis par terre sur des ballots ou des caisses de victuailles ; d'autres étaient étendus sur le sol et somnolaient au milieu d'un brouhaha confus. La journée était très chaude, l'air lourd. Nous sommes montés à bord du train ; nous avons choisi un siège côté fenêtre car nous voulions regarder le paysage qui s'était épanoui après les averses. La locomotive a sifflé au moment de s'ébranler sur les rails, se lançant avec lenteur à travers la savane arborée qui s'étalait à perte de vue de chaque côté des rails, suivant son propre rythme, en harmonie avec celui des habitants du pays. À chaque arrêt de train, il n'était pas rare de voir des hommes en grand boubou noir bavarder tranquillement le long de la voie ferrée, pendant que des femmes au corps élégant, se ruaient sous le soleil vers le pied des rames de wagons avec de grandes calebasses sur la tête qu'elles déposaient à terre, proposant aux voyageurs accoudés aux fenêtres les produits de leur récolte. Mais ce qui a happé mon attention, c'est la

manière dont deux fillettes esseulées regardaient fixement devant elle, attendant avec un sérieux imperturbable que nous leur fassions un signe de la main pour qu'elles présentent leur plateau garni de quelques tomates vertes.

Assis sur une banquette dure et malmenés par les trépidations du train qui ballotaient nos corps, le voyage à travers la vaste plaine nous parut infiniment long. Il était aux environs de dix-huit heures quand nous arrivâmes à destination. Le trajet avait duré plus de neuf heures… Sous le ciel d'azur, au milieu des couleurs vives, la capitale ne nous paraissait plus aussi triste qu'à l'arrivée. On voyait beaucoup de voitures, des jeunes gens en motocyclette et beaucoup de maisons en dur d'une pièce, dépouillées, sans le moindre ornement, avec des portes en fer et des toitures de tôle ondulée gris moyen qui leur donnait un aspect fade et inesthétique mais qui, comme nous l'avions découvert, sont en ce pays des signes extérieurs de richesse.

Troisième partie

Ouagadougou

« Voyager est école d'humilité, il fait toucher du doigt les limites de notre compréhension, la précarité des modèles et des instruments avec lesquels une personne ou une culture supposent de comprendre ou juger une autre. »

Claudio Magris

Nous sommes retournés à la *Deutsche Bank* pour prendre de l'argent, tout heureux de pouvoir enfin nous montrer généreux avec Moussa et l'inviter à manger au restaurant. Puis, nous avons loué deux lits pour une nuit dans un dortoir tout en longueur, presque vide. Seule Edeltraud, l'étudiante boursière du foyer, évoquée beaucoup plus haut, était censée occuper un autre lit dans la pièce, mais en nous voyant là, elle est allée s'installer à l'autre bout, par terre entre deux lits, pour s'ébattre en toute liberté avec un garçon, nous empêchant de dormir.

Aussi Moussa a-t-il proposé immédiatement que nous dormions à la belle étoile sur le sol en ciment de l'étroite terrasse commune aux deux maisonnettes construites en dur côte à côte et réunies par un mur mitoyen, qu'il partage avec Ousmane et Célestin ; chacune d'elle est dotée d'une porte en fer ouvrant sur la cour.

« Vous verrez ! dit-il. Vous apprécierez la tiédeur de la nuit. »

Puis il nous a montré le réduit pour la toilette entouré d'un haut mur en ciment, sans toiture, avec une porte fermée par un rideau, assurant l'intimité. Ce qu'on appelle « latrine » est en fait un simple trou foré dans le sol de terre battue avec un monceau d'asticots incolores, grouillant dedans, comme j'ai pu en voir dans les montagnes de la Vénétie, en Italie. Mais ici, pas de numéro d'équilibriste sur une planche étroite au-dessus d'une fosse, pas de mouches, pas de remugle. Autour du trou, tout est propre. Dans une corbeille, il y a du savon et des serviettes et, dans un seau en fer, de l'eau claire pour se rincer.

Alors que nous déjeunons de brochettes de poulet dures à mâcher dans la cour d'un petit restaurant que fréquente Moussa au quotidien, un vautour aux ailes déployées et battantes se laisse tomber du toit pour se repaître des carcasses de volaille ou des os des cuisses et des ailes éparpillés que les clients ont rongées et jetées par terre. Je suis impressionnée par la chute de ce grand dévoreur de résidus – ordures ou immondices –, maintenant la propreté des villes du pays. De plus, en ce temps-là, il n'y avait pas de sacs en plastique qui traînaient partout comme de nos jours. Un trésor sans prix.

Durant la semaine à Ouagadougou, j'ai passé beaucoup de temps à la bibliothèque afin de rassembler le plus d'informations possibles sur les vertus curatives des plantes et des herbes en Haute-Volta et leur emploi dans la magie, les résultats de nos visites chez les guérisseurs ayant été plutôt maigres. Ainsi, la plus

grande partie du travail sera-t-elle faite. Et tu te chargeras de le traduire en allemand.

Après quoi, je vous retrouve tous à l'endroit où je vous ai laissés, assis sur des fauteuils à l'ombre des arbres plantés dans la cour, sous les fines ramures, parfois en compagnie d'une amie de Moussa aux cheveux coupés très courts, grande, très mince, à la fois désinvolte, drôle et majestueuse dans son pagne tigré et son chemisier rouge vif. Une femme de sang et de feu, de force impulsive et de vitalité débordante. Un des multiples visages de la Haute-Volta.

*

Le voyage a pris fin. Nous sommes à l'aéroport avec Moussa et Célestin. L'heure du départ a sonné. La rencontre improbable avec Moussa, lequel nous a guidés, toi et moi, dans les débats politiques qui occupaient la Haute-Volta à ce moment-là, a contribué à affirmer notre manière d'être, de penser, d'agir, tout en nous laissant le sentiment de ne plus être tout à fait les mêmes, et de ne pouvoir le redevenir. Ce n'est pas sans tristesse que nous nous étreignons, comme si nous pressentions que ce départ serait sans retour. Moussa a obtenu notre parole : nous ne reviendrons pas en Haute-Volta en tant que « coopérants ». Dorénavant, plus rien ne pourrait nous convaincre qu'il y a quelque chose à attendre de la « Coopération » et de « l'Aide au développement ». Les visites au dispensaire

avec Angelika, la manière de vivre des coopérants européens, ont modifié en profondeur notre vision des choses. Le message de Moussa a été si clair, si juste, qu'il nous est apparu comme l'évidence sur laquelle on ne pourrait plus jamais revenir.

À mon retour, je pèse 45 kilos pour un 1 mètre 70 ; je perds mes cheveux ; je n'ai plus mes menstrues depuis trois mois. Je pleure sur les Africains esseulés dans le métro ; je sens leur solitude ; j'entends la voix du père de Moussa – « Malheurs aux isolés ! » –, traînant derrière moi les douloureuses séquelles qu'a laissées la colonisation, dont l'ombre sinistre plane sur la France. Maman a pleuré en me voyant si maigre. J'ai mis du temps à me remettre de cette expérience marquante et déstabilisante, quoique formatrice.

Reverrons-nous Moussa ? N'étaient nos maigres revenus d'étudiants, nous serions libres de retourner en Haute-Volta comme on l'entend, pour lui rendre visite. Mais nous savons pertinemment que ce ne sera pas possible dans les années à venir. Et, pour lui, il n'est pas question de faire ce qu'il faut pour étudier en Europe.

Epilogue

« *Tu peux obliger un chien à se coucher,*
tu ne peux pas l'obliger à fermer les yeux. »

Proverbe mossi

Quelques mois plus tard, Moussa envisagera néanmoins la tentative d'obtenir une bourse d'études en Suisse. Mais cela ne se réalisa pas. Il me souvient, qu'en lisant sa lettre, nous étions demeurés perplexes. Que lui était-il donc arrivé ? Cherchait-il à échapper à son destin, à tracer lui-même son avenir, laissant éclater l'immense aspiration à l'émancipation qui lui était constitutive ? À se délivrer du fardeau de certaines traditions, de ce harnachement de principes et d'interdits qui comprimaient son cœur et son esprit ? Ou craignait-il les conflits avec son père, le poids des devoirs, des obligations qu'il eût eu à cœur de bien remplir aux dépens de sa lutte contre la pauvreté ?

Un certain temps a passé après sa dernière lettre. Moussa me l'avait dit clairement. Il n'aimait pas écrire ; il n'accordait pas à la correspondance la valeur que je lui attribuais. Mais comme en ce temps-là aucun de nous n'avait le téléphone, seules nous restaient les lettres pour nous relier au-delà de la distance et des mois qui passaient. Au bout d'un an, la peine de l'éloignement et du manque m'a poussée à écrire à Soulimane ; je ne connaissais pas son adresse postale,

mais je savais qu'il travaillait aux PTT de Ouagadougou.

Alors, j'ai envoyé un mot à la Poste comme le navigateur lance sa bouteille sur les flots en songeant qu'elle portera sa pensée jusqu'au port...

Soulimane a reçu la lettre et y a répondu. Il nous apprenait que Moussa, conscient que ses études de géographie n'aboutiraient à rien, avait fini par se soumettre au désir de leur père en acceptant un emploi à la Poste de Bobo Dioulasso. Ce fut la dernière fois que nous entendîmes parler de lui.

Il y a quelque dix ans, tu as cherché à le retrouver sur Internet. C'était notre unique chance. Et tu as trouvé son fils. Avant ce moment-là, la possibilité de la mort de Moussa ne nous était jamais venue à l'esprit. Et pourtant, il n'était plus ; il avait décédé à l'âge de 54 ans.

C'est en apprenant la triste nouvelle pendant un séjour à Paris que le cahier et les diapositives, qui dormaient depuis l'an 1999 dans le secret de la bibliothèque aux rayonnages roulants du salon, me sont revenus à l'esprit. Nous pouvions finalement envoyer les photos à son fils et respecter notre promesse, fût-ce avec un tiers de siècle de retard. En revanche, il me faudrait attendre plus de dix ans avant de tirer Moussa des eaux dormantes dans lesquelles il reposait, à l'écart et à l'abri des peines, pour faire entendre sa voix, le faisant apparaître comme étant là, parmi nous, en train

de raconter – comme lui seul savait le faire – un pan de sa jeunesse, de ses pensées, ses amours impossibles, ses soucis, ses espoirs et ses désillusions, et acquitter notre dette de reconnaissance envers lui et sa grande famille. Telle était ma tâche, mon devoir. Je devais y répondre, traverser l'espace et le temps et revenir à celle que j'étais alors, risquant ma subjectivité et abolissant pour ce faire la distance entre le passé et le présent.

Moussa Nacambo

De la même autrice

Magersucht & Androgynie, 1992
https://hiv.net/magersucht

Decamore, 1994
https://hiv.net/decamore

SardegnaMadre, 2003
https://hiv.net/sardegnamadre

Androgynie et Anorexie, 2007
https://hiv.net/androgynie

Isabelle Eberhardt, 2012
https://hiv.net/isabelleeberhardt

La Mémoire oubliée des Todesco, 2019
https://hiv.net/todesco

Magersucht & Androgynie

1992

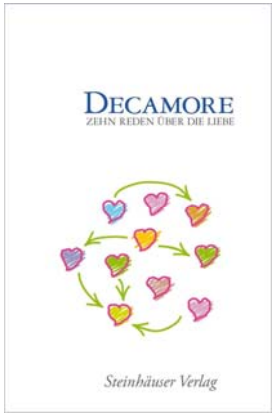
Es ist viel geschrieben worden über diese jungen Leute, vor allem Frauen, die NICHTS mehr essen, weil sie plötzlich abnehmen und leicht wie Luftgeister werden wollen. Aber die Mahlzeit war schon immer ein Vermittler zwischenmenschlicher Beziehungen auf allen Ebenen, ein Symbol der Kommunikation und des Teilens. Überall und zu allen Zeiten war sie Zeichen herzlicher Gastfreundschaft. Sie hat die unterschiedlichsten Menschen einander näher gebracht, und die Wärme des gemeinsamen Genusses hat ein Klima des Vertrauens geschaffen. Die mystische oder erotische Mutterliebe wurde in allen Kulturen in der Umgangssprache ("ich habe dich zum Fressen gern") und in der Poesie mit dem Essen gleichgesetzt.

ISBN : 3-924774-16-1

Free PDF : https://hiv.net/magersucht

Decamore

1994



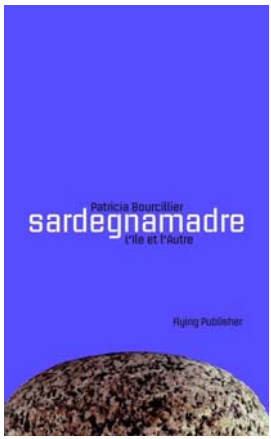
Fünf Frauen und fünf Männer im Alter zwischen 22 und 41 Jahren ziehen sich in Landhäuser, Pensionen und Ferienakademien zurück. Sie kommen aus der Philosophie, der Literaturwissenschaft, der Soziologie und der Medizin. Bis tief in die Nacht reden sie über die Liebe und zeichnen ihre Gespräche auf.

ISBN : 3-924774-21-8

Free PDF : https://hiv.net/decamore

SardegnaMadre

2003



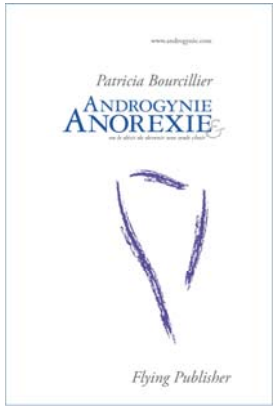
Il est difficile de replonger dans l'état d'exaltation où je me trouvais à l'époque. J'en garde le souvenir d'une ivresse fusionnelle. Pour la première fois, il me semblait avoir atteint l'amour pour une terre. Une terre de hasard que je pénétrais de l'intérieur.

ISBN : 3-924774-38-2

Free PDF : https://hiv.net/sardegnamadre

Androgynie et Anorexie

2007



Qu'on évoque le mythe de Platon ou encore les doctrines des gnoses chrétiennes, l'androgynie est présentée comme l'état initial, l'Age d'or à reconquérir. Dans cet essai, on trouve de tout : des écrivain(e)s jugé(e)s, selon les cas et les époques, de mystiques, hystériques ou anorexiques, des figures de la mythologie grecque, des castrats et bien d'autres êtres hors du commun qui ne savent pas exactement de quel genre ils sont. Les thèmes abordés sont multiples : le désir de fusion, le caché et le secret, l'idée de la mort et de la résurrection. La lecture est stimulante, elle fait appel à l'imaginaire et bouleverse l'idée que se font beaucoup de gens de l'anorexie.

ISBN : 978-3-924774-55-4

Free PDF : https://hiv.net/androgynie

Isabelle Eberhardt

2012

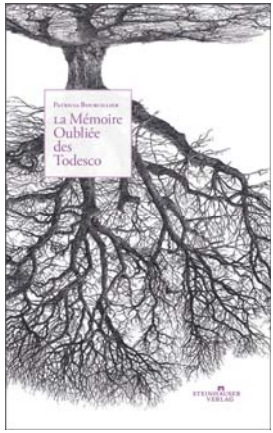
Si les compagnons de hasard d'Isabelle Eberhardt devinèrent que sous la capuche blanche du grand burnous se dissimulait une jeune femme, il est certain qu'ils ne le laissèrent point voir. C'est sa volonté de cheminer dans la voie de l'islam qui retint en premier lieu leur attention, bien plus que son travestissement ou ses assuétudes. Si bien qu'en 1900 l'insolite vagabonde trouva moyen d'être affiliée à la confrérie des Kadriyas, dont l'univers mystique laissait voir que la foi islamique permettait au désir de subsister dans l'infini, comme l'Amour.

ISBN : 978-3-924774-69-1

Free PDF : https://hiv.net/isabelleeberhardt

La Mémoire oubliée des Todesco

2019



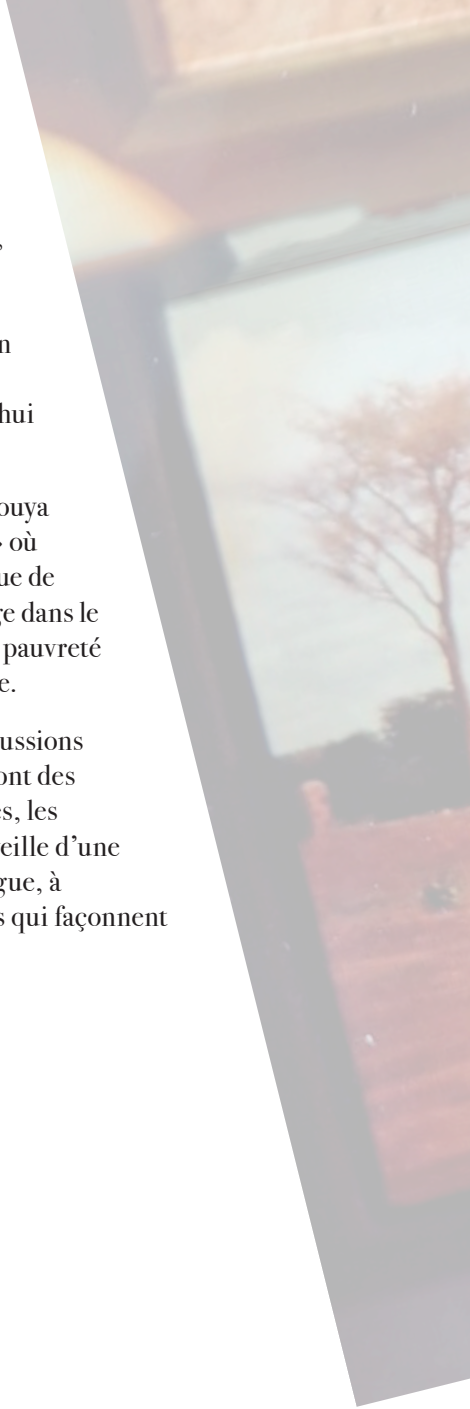
L'histoire des Todesco débute en Germanie à l'époque carolingienne. Durant les croisades, des groupes de Teutons décident de se faire chrétiens et d'émigrer en Italie du Nord, tandis que d'autres comme le rabbin Dan Ashkenazi et son groupe choisissent de gagner l'Espagne. Mais au XIVe siècle les persécutions vont pousser les descendants de la petite communauté ashkénaze à s'enfuir vers les pays roumains, avant que de les faire échouer un siècle plus tard en Italie. Pour seul souvenir, ils conservent leur nom ethnique.

Nous sommes à la fin du XVe siècle. L'inquisition est partout. C'est dans ce sombre contexte que Antonius Teutonicus de Rocio, le premier d'une longue lignée de Teutons, bûcherons-charbonniers de leur état, s'implante à Solagna, en Vénétie, avec son clan familial. Sous la lumière du soleil, un arbre luxuriant va bientôt émerger et étendre ses branches du haut vers le bas à travers les siècles. Sur l'une d'entre elles apparaissent les aïeux de l'autrice, réfugiés en France au début des années 1930.

ISBN : 978-3-924774-77-6

Free PDF : https://hiv.net/todesco

Haute-Volta 1977 9
Première partie 15
1 17
2 24
3 28
4 33
5 38
6 50
Deuxième partie 61
Départ en taxi-brousse 63
En pension chez Angelika 70
Tournée des dispensaires 76
Mossi et Peuls 91
Le Père Bonduelle 108
La rencontre avec Moussa 113
L'âne 175
Le père de Moussa 184
Prostitution 189
Nonca 194
Ramadan 207
Sissamba 216
Fraternités d'âge 223
Déplacement à Ouagadougou 236
La bouillie de petit mil 243
Oumou 253
Adieu à Ouahigouya 277
Fragments de réalité 289
Troisième partie 301
Epilogue 309



Dans Il était une fois à Ouahigouya, l'auteure nous invite à partager l'expérience marquante qu'elle a vécue avec son mari Bernd Sebastian Kamps en 1977 lors d'un séjour de trois mois en Haute-Volta (aujourd'hui Burkina Faso).

Son récit nous transporte à Ouahigouya dans le nord-ouest du « pays mossi » où le couple, grâce à une bourse obtenue de manière peu conventionnelle, plonge dans le quotidien d'une société rurale où la pauvreté se vit dans la générosité et le partage.

Leur amitié avec Moussa et les discussions avec lui et ses compagnons d'âge sont des moments de réflexion sur les colères, les luttes et les espoirs politiques à la veille d'une révolution. Une invitation au dialogue, à l'ouverture à l'autre, et aux voyages qui façonnent notre compréhension du monde.

STEINHÄUSER
VERLAG